

DOSSIER DE PRESSE

Erika Zueneli Tant'amati/asbl



LES CRÉATIONS

LE MARGHERITE



[VU] ERIKA ZUENELI FAIT DANSER LES ÉPHÉMÈRES AVEC LE MARGHERITE

21 FÉVRIER 2026 /// LES RETOURS

La chorégraphe italienne, basée à Bruxelles, développe des pièces qui s'inscrivent dans l'ici et maintenant. Cela se vérifie une fois de plus avec *Le Margherite*, sa dernière création qui allie sa finesse d'écriture au fantasque des situations plus hilarantes les unes que les autres. Un énorme coup de cœur.

L'hétérotopie, un concept théorisé par Michel Foucault

C'est dans sa conférence intitulée « Des espaces autres » (1967) que le philosophe français fonde le concept de l'hétérotopie, ces espaces d'où émerge l'utopie et qui hébergent l'imaginaire. En partant de ce concept, Erika Zueneli met en action 6 imaginaires qui vont se télescoper souvent quelques micro-secondes ou parfois quelques minutes. Les interprètes en mouvement, les formidables Charly Simon, Benjamin Gisaro, Matteo Renouf, Louis Aftergan et Charlotte Cétaire, et la performance musicale et vocale de Sébastien Jacobs, ont de quoi surprendre mais surtout amuser le public.

Y a d'la joie et du fond

Légereté et joie vont bon train sur scène pourvu que la vie de l'instant soit pleine s'accordent-ils à dire. Le rectangle d'une feuille de papier ne suffirait pas à contenir toutes les scénettes de leurs imaginaires tellement ils sont féconds. Changeant de positions sans cesse, apparaissant et disparaissant à loisirs, ils et elles sont pourtant eux-mêmes dans les actions les plus incongrues les unes que les autres, que ce soit en autruche, en présentateur ou animateur de salle. Leur prise de risque anime leur vitalité, et c'est seul, à deux voir trois puis tous ensemble qu'ils construisent leur monde peuplé de ces espaces autres, refuges d'une humanité intacte.

Le Margherite des recommencements possibles

Le Margherite d'Erika Zueneli aigüise les sens et perceptions du public. Cette pièce est un échange constant entre le plateau et la salle, soit par l'adresse directe ou par le biais de chansons connues, telles que le tube populaire de Niagara, « *Pendant que les champs brûlent* » ou celui de Richard Cocciante, « *Magherita* ». Les départs et déviations des routes empruntées sont autant d'accidents heureux qu'une manière de déjouer la morosité d'une situation à venir. Ici, on déjoue et dénoue les liens de tous les possibles pour faire advenir l'éphémère qui embellit les instants de vie.

Si une certaine vitalité irradie la pièce de bout en bout impulsant l'étincelle, les recommencements possibles à toutes les situations traversées par les interprètes autorisent à croire en nos imaginaires enterrés. Et cela fait un bien fou. Vive *Le Margherite* !

Laurent Bourbousson

Crédit photo : ©Orlane Trably

18 février 2026



le.charabiart

...



le.charabiart [ON A VU] 🎭 « Le Margherite » d'@erikazuenedi, salle Benoît XII, pendant le festival @leshivernalescdcn

Ça a l'air chaotique, déraillant, totalement surréaliste et décousu mais cette Margherite -qui n'est pas une pâquerette !- est sacrément bien ficelée ! De leurs pauses improbables et leurs constantes hésitations, les 6 interprètes géniaux (musicien compris, tant la partition mosaïque est imbriquée dans « l'histoire ») fabriquent un monde à part. Un monde drôle, désarticulé, grimaçant, souple et exquis. En claudiquant, ils partagent une parole (très) jouée, (génialement) dansée, qui s'élance loin, rebondit du dernier mot à l'avant dernier pas, inventent leur propre vocabulaire et épiluchent la langue, aussi vite qu'ils changent de costume et d'espace ! « S'il advient que l'on doit apparaître... d'abord mettre en pratique sa disparition ! » C'est insensé mais tellement bon ! Et puis, petit à petit, ces hétérotopies qu'ils imaginent en direct, et dans lesquelles ils rentrent comme dans un moulin, nous invitent dans un merveilleux jardin. Et un paysage immense s'ouvre... Bref, c'est frais, intelligent, inventif et ça ne ressemble à rien d'autre !
✍ et 📧 D.M.

@theatre desdons

<https://www.instagram.com/p/DU6iYwZDDqE/>

Hivernales de la danse Pendant que les champs brûlent

Accueil / Danse / Hivernales de la danse Pendant que les ...

Actualité du 17/02/2026



LE MARGHERITE rassemble un quintet de danseurs-acteurs-chanteurs, chapeautés par Erika Zueneli. Toiles de plastiques, fripes vestimentaires, volutes harmoniques, la pièce feuillette les postures, dilemmes et brèches intimes qui traversent notre temps en surchauffe.

L'entrain des interprètes : Charly Simon, Benjamin Gisaro, Matteo Renouf, Louis Affergan, Charlotte Cétaire, le patchwork musical orchestré par Sébastien Jacobs, aussi à l'aise avec le contre-ut baroque que dans les riffs mélancoli-pop, distillent une *poétique de la déviation*, où la pudeur alterne avec l'exultation, où l'effeuillage induit la métamorphose.

Collaboratrice de longue date de la Compagnie Mossoux-Bonté, Erika Zueneli s'attache aux personnes derrière les corps, qu'elle embarque dans une escapade où les désirs se prennent au jeu et absorbent les doutes.

Rencontre avec Erika Zueneli.

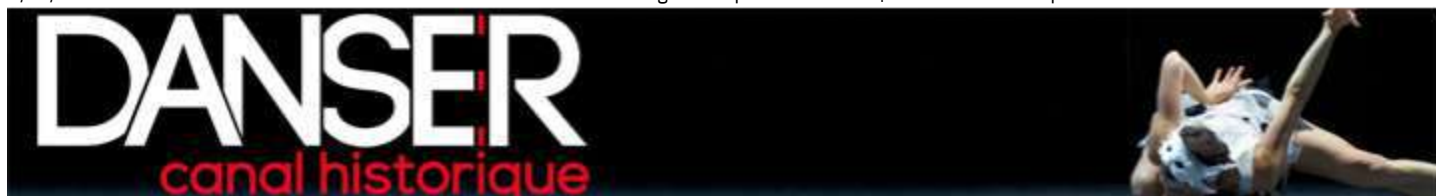


LE MARGHERITE : mercredi 17 février, 20H, Salle Benoît XII Avignon.

Réservations : <https://www.hivernales-avignon.com/spectacle/le-margherite-266>

Photographies : Oriane Tably.



[DCH](#)[ZOOM](#)[ACTUS](#)[CRITIQUES](#)[MAGAZINE](#)[AVANT-PREMIÈRE](#)[Search](#)[PARTENAIRES](#)[Home](#) / « Le Margherite » par Erika Zueneli

« Le Margherite » par Erika Zueneli

La nouvelle pièce d'Erika Zueneli marque une inflexion, non un changement d'inspiration. Voir dans *Le Margherite* un plaidoyer à la mode pour la fluidité de genre, c'est faire erreur. Pour percevoir la pertinence de ce portrait générationnel, il faut se replacer dans la perspective de l'œuvre d'une chorégraphe complexe et passionnante. Mais avec quelques détours.

Une précision s'impose d'emblée, sous forme de rappel : née à Florence, Erika Zueneli parle italien. Le titre de l'œuvre, *Le Margherite*, ne signifie donc rien d'autre que « Les Marguerites », et non une volonté de déconstruction des genres, contrairement à ce que certains crurent. « *Au début, ce n'était pas un titre mais seulement le nom du projet, et au fil de la création, cela se'est imposé* », précise la chorégraphe.

Donc pas d'intention philologique ; en revanche, nécessité de recourir à la floriographie (ou langage des fleurs), jeu de messages codés à partir des fleurs, réputé inventé à l'époque ottomane par les femmes des harems et surtout développé en Europe à l'époque victorienne, qui voit fleurir (cela s'impose) les listes et dictionnaires floraux dans lesquels la marguerite signifie l'amour doux et fidèle, mais aussi la renaissance et la vitalité du renouveau. Ce qui, en l'occurrence, nous importe.



"Le Margherite" de Erika Zueneli © Oriane Trably

Mais non sans une certaine insolence fraîche et légèrement rebelle, comme s'amuse Georges Brassens qui chante dans *La Marguerite* : « *Trois pétales / De scandale / Sur la'utel, / Indiscrète / Pâquerette, / Do'ù vient-ell' ?* » Car pour le barde sétois, et pour les botanistes, et contrairement à ce que répètent à plusieurs reprises les interprètes de la pièce, pâquerettes et marguerites diffèrent surtout par leur taille : les premières, beaucoup plus petites que les secondes, se ferment la nuit. Mais les deux, comme camomilles et pissenlits, appartiennent à la famille des astéracées, ce qui signifie que la fleur n'en est pas vraiment une mais une inflorescence regroupant plusieurs fleurs. Chaque pétale, ou capitule, est une fleur à part entière. Mais en l'occurrence, cela importe peu.



"Le Margherite" de Erika Zueneli © Oriane Trably

En revanche, il convient de revenir à *Landfall* (2022), dont quatre des interprètes présents (tous sauf Charlotte Cétaire) faisaient partie. Pour rappel, *Landfall* : entrée progressive des dix interprètes dont la présence frontale et immobile crée une tension initiale, puis, peu à peu, un mouvement d'abord minimaliste avant de s'amplifier. L'ensemble évolue vers un paysage scénique dense mêlant solos et interactions, dessinant progressivement l'image d'une communauté en mouvement. La proximité avec *Le Margherite* s'impose. Mais dans cette dernière pièce, à cour, le musicien Sébastien Jacobs s'affaire pendant que le public s'installe, ses instruments, consoles et ustensiles à portée de main ; au fond, deux grands panneaux de lavis de tissu orange léger. L'un des interprètes s'avance et lance une adresse au public, toute de dérapages verbaux d'apparence plus ou moins contrôlés, puis les entrées se succèdent, chacun introduisant son moment de fraîcheur un peu gauche, un peu absurde, un peu imprévisible, où le faux-mouvement n'est pas si raté. Le groupe se constitue autour de moments chantés — une reprise un peu fragile mais extrêmement habitée de *Pendant que les champs brûlent* du groupe Niagara — et la collectivité se construit en même temps que se défait le décor ; les individus se dessinent mais dans une dynamique collective. Un portrait générationnel de groupe où affleure une tension dramatique, ce que la farandole ébouriffée autour du *Sacre* de Stravinsky rend parfaitement sensible. Mais ne pas prendre tout cela trop au sérieux : à la fin, reste le groupe chantant Niagara...



"Le Margherite" de Erika Zueneli © Oriane Trably

« Quatre des cinq interprètes de *Le Margherite* viennent de la distribution de *Landfall*. « Ce n'est pas un diptyque, mais il y a certainement un ricochet, un écho, entre *Landfall* et *Le Margherite* : même génération, même équipe, une certaine prise de l'espace. Mais entre les deux, il y a aussi eu *Saraband* avec Laura Simi. Dans ce sens, il me semble qu'il ne s'agit peut-être pas d'un virage, d'un changement d'envie, de sensibilité ou de direction, mais plutôt de deux projets, *Landfall* et *Le Margherite*, qui font écho, en filigrane, à une certaine jeunesse, à une génération. Une génération confrontée aujourd'hui à une réalité de fin du monde, ou presque, qui nous rappelle souvent celle du début du XXI^e siècle. Et cela impose une certaine porosité, une ouverture laissant transpirer les influences et les échos générationnels — et se prête à une démarche différente. »

De fait, cette préoccupation traverse toute l'œuvre de la chorégraphe dans cette quête de l'intime qui l'anime. « Toute danse rend sensible, immédiatement perceptible pour autrui — pour peu qu'il soit spectateur — la proximité et la connivence, ce qui peut être un bon résumé de l'intimité entre deux êtres.

Une part essentielle de ce qui fait le propos d'une œuvre chorégraphique tient dans cette mise en évidence, voire en débat, des modalités de l'intimité » (*L'intime danse d'Erika*, in Erika Zueneli, *L'intimité comme arène*, Éditions Riveneuve, 2020). La spécificité de l'approche d'Erika Zueneli est de mettre en tension cette intimité, d'en souligner le potentiel de conflit et ses résolutions. « Amoureuse, familiale, identitaire, dans des univers familiers voire familiaux : l'intimité comme lieu de création de soi-même ne trouve sa forme, chez Erika Zueneli, que dans ce que la danse offre de richesses agonistiques. » (Id.)

Le trouble et la fascination que crée *Le Margherite* viennent de ce que, portrait d'une génération qui voudrait abolir le conflit, la pièce en fait affleurer les contradictions, les charges, voire la violence latente. Tout cela avec bienveillance, mais sans fard. La marguerite est symbole de renouveau, mais non sans insolence. Pour information, la marguerite se mange ; fermentée, on peut en faire du vin.

Philippe Verrière.

Vu le 13 février 2026, Théâtre Le Colombier, Bagnolet, dans le cadre du Festival Faits d'Hiver.

Radio 3 - Frank Schmid

Version DE:

<https://www.radiodrei.de/themen/theater/rezensionen/2026/05/potsdamer-tanztage-erika-zueneli-tant-amati-le-margherite.html>

Ouverture des Journées de danse de Potsdam

Erika Zueneli/Tant'Amati : "Le Margherite"

ÉVALUATION: réussi

Les Journées de la Danse de Potsdam, 36e édition du festival de danse contemporaine et unique festival de danse du Land de Brandebourg, se sont ouvertes hier avec une pièce chorégraphique pleine de fantaisie. Treize chorégraphies venues du monde entier, dont huit créations allemandes, seront présentées à Potsdam jusqu'au 7 juin. Le spectacle d'ouverture sera la première allemande de « Le Margherite », une œuvre de la chorégraphe Erika Zueneli.

Copier le lien



Cette soirée d'ouverture fut agréable et divertissante – et, cerise sur le gâteau, elle fut agrémentée de discours de qualité, ce qui est loin d'être anodin pour un festival. Mais la maire de Potsdam, Noosha Aubel, sait de quoi elle parle : après tout, elle a été co-responsable des affaires culturelles de Potsdam pendant de nombreuses années et connaît bien la danse et le festival Tanztage.

Une célébration de la diversité, de la liberté et de la non-conformité.

Dans leur discours sincère et émouvant, les directeurs du festival, Sabine Chwalisz et Sven Till, ont souligné l'importance de la diversité culturelle, insistant sur le fait que la danse est fondamentalement un acte de rassemblement et de partage, et non d'exclusion. Ils ont conclu leur intervention par une citation du Mahatma Gandhi : *« Il y a assez de ressources sur terre pour satisfaire les besoins de chacun, mais pas la cupidité de tous. »*

La pièce d'ouverture était à la hauteur de ce message : la chorégraphie de l'Italienne Erika Zueneli, installée de longue date à Bruxelles, célèbre elle aussi la diversité, le vivre-ensemble et la liberté, et, de façon assez singulière, la non-conformité et la résistance aux conventions. Par moments, cette pièce évoque une arlequinade ou une parodie.

La marguerite n'est pas une pâquerette.

La pièce est, au meilleur sens du terme, totalement imprévisible ; on ignore tout simplement ce qui peut arriver ensuite – tout est toujours ouvert à l'imprévu et inachevé, comme le suggère déjà le titre « La Marguerite ». À plusieurs reprises, il est dit, avec un clin d'œil, qu'il ne faut pas confondre la marguerite avec la pâquerette commune – celle qu'on utilise pour compter : « il m'aime, il ne m'aime pas » – le titre lui-même fait allusion au destin, au hasard et à l'imprévisible.

Performance espiègle – rien ne dure éternellement

Erika Zueneli concrétise cette idée dans une performance d'une malice irrésistible. Les cinq jeunes danseurs semblent s'être habillés dans la friperie hipster la plus branchée de Neukölln : t-shirts, jupes, manteaux, chemises résille, tenues à paillettes, shorts dépareillés – tout est criard, incongru et démodé. Leur garde-robe à elle seule est bizarre, et ils changent constamment de vêtements, endossant différentes identités, différents rôles, différents personnages, tout comme

ils modifient sans cesse leur position dans l'espace et, par conséquent, leurs relations les uns avec les autres. Ici, rien n'est permanent ; tout est en perpétuel mouvement, et tout échappe à toute contrainte.

Une sorte de danse comique

La danse illustre parfaitement cette idée de base. Chacun, impassible et sérieux, reste debout, marche ou allongé, puis soudain, des mouvements saccadés et impulsifs se mettent à trembler. Leurs corps, d'ordinaire tendus, deviennent fluides : ils font pivoter leurs articulations, agitent leurs membres de façon apparemment aléatoire, secouent la tête et se débarrassent de toute rigidité, de toute dureté, de toute immobilité.

C'est une sorte de danse comique aux expressions faciales stoïques ou aux grimaces émotionnelles exagérées. C'est une danse absurde qui défie toute narration ou signification, purement ludique, à l'encontre de toutes les attentes et conventions.

Musique - un mélange absurde

La musique est un mélange extravagant de pistes préenregistrées et de performances en direct à la guitare électrique, à la flûte et au violoncelle - allant du chant de contre-ténor de la Renaissance aux airs baroques et aux pièces modernes, de l'introduction à la flûte de « L'Après-midi d'un faune » de Claude Debussy aux tubes pop italiens, aux chansons françaises et aux prouesses vocales contemporaines. Il est fascinant de voir ce que le musicien Sébastien Jacobs parvient à tirer de son ordinateur, de ses instruments et de sa voix. Ce patchwork musical souligne parfaitement l'atmosphère comique de la pièce.

Original, rafraîchissant, et parfaitement synchronisé.

« Le Margherite » est une œuvre totalement atypique, d'une originalité rafraîchissante et d'un timing parfait. Les idées absurdes et les blagues font mouche, et au moment précis où il faut, après une bonne heure, c'est déjà fini, juste avant que le chaos joyeusement absurde et l'absence totale d'engagement ne deviennent excessifs et épuisants. Dans cette liberté ludique et pleinement assumée, rien n'est permanent, il n'y a d'obligations que le désir de continuer à jouer indéfiniment. Une farce spirituelle et délicate, une ouverture de festival qui a assurément ouvert l'appétit.

Frank Schmid, radio3

Au 27 mai 2026

QUI | COMMENT | QUOI

Titre : Erika Zueneli / Tant' Amati
(Florence/Bruxelles) : « Le Margherite »
| Représentation dans le cadre des
Journées de la danse de Potsdam (26
mai - 7 juin 2026)

Chorégraphie d'Erika Zueneli

Performance 26.05.2026

Visitez le site web



Potsdamer Tanztage 2026 eröffnet Deutschlandpremiere von „Le Margherite“ verzaubert die Fabrik

Die Eröffnung der 36. Potsdamer Tanztage stand im Zeichen von Licht, Musik und Übermut. Im Stück „Le Margherite“ versprühten die Tänzerinnen und Tänzer Komik, Ironie und Leichtigkeit.

Von Lena Schneider
Stand: 27.05.2026, 10:59 Uhr

Es gäbe Gründe, mit Schwermut und Düsternis in diesen Sommer zu starten. Ein paar davon nannten auch Sven Till und Sabine Chwalisz, Leitungsduo der Fabrik Potsdam, zum Auftakt der diesjährigen Tanztage am Dienstagabend (26.5.): Konflikte und Ausgrenzung allenthalben, „alte Muster in neuer Gestalt“. Sie sagten auch, was Tanz vor diesem Hintergrund könne, idealerweise: zeigen, wie Annäherung und Austausch funktionieren – auch, wenn Sprache nicht mehr funktioniert. Oder gerade dann.

Keine kleine Aufgabe für ein Eröffnungsstück, vor der Last eines solchen Erwartungsdrucks nicht einzuknicken oder sich bedeutungshungrig aufzuplustern. „Le Margherite“ von Erika Zueneli macht weder noch. „Le Margherite“ steht ganz im Zeichen von Licht und Übermut und jenem Quäntchen „Mir doch egal“, ohne das wirklicher Spieltrieb nicht zum Zuge kommen kann. Mit Albernheit oder Naivität hat das nichts zu tun. Die fünf Tanzenden Charly Simon, Benjamin Gisaro, Matteo Renouf, Louis Affergang und Charlotte Cétaire versprühen Komik, Ironie und Leichtigkeit. Aber sie tun das mit großem, fast heiligem Ernst.

In den Eröffnungsreden, unter anderem von Oberbürgermeisterin Noosha Aubel, war viel von Kommunikation und Dialog die Rede gewesen. Louis Affergang führt das zu Beginn von „Le Margherite“ aufs Charmanteste ad absurdum. Bevor hier getanzt wird, wird geredet. Deutsche, französische und englische Sätze, die übergangslos ineinanderkippen, zusammengehalten nur vom Klang eines Konsonanten oder einer Assoziation, pausenlos, atemlos, selbstironisch, man müsse ja nicht immer reden, könne auch singen, später dann, oder auch nicht?

In die Wortsalven hinein tröpfelt Vogelgezwitscher, bald auch der Bass des virtuellen Live-Musikers Sébastien Jacobs. Dann kommen auch die Körper in Bewegung. Die zwei Paravents im Hintergrund geben farblich die Tonalität dieses Abends vor: helles Orange. Eine Stimmung wie an einem Sommertag.

Die 36. Tanztage

Die Tanztage finden 2026 vom 26. Mai bis 7. Juni in der Fabrik Potsdam, im T-Werk, in der Reithalle des Hans Otto Theaters, in der französischen Kirche und im Thalia-Kino statt. Begleitet wird das Programm von 36 Workshops. Beim Festival im vergangenen Jahr waren knapp 6000 Besuchende unterwegs.

Karten und weitere Informationen unter potsdamer-tanztage.de

Die Tanzenden probieren Posen, Kostüme und Worte in wirbelndem Wechsel aus. Die Paravents spucken sie in immer neuen Kleidungsstücken aus, in bunten Röcken, Kleidern, Roben. Sie stolzieren wie Pfauen, springen wie Kinder, üben zitatweise auch mal Laszivität. Einer festen Erzählung folgt das nicht, eher dem Gefühl ewiger Erneuerung: farbsatte Blüten auf einer Wiese, die sich immer neu entfalten.

Wer den Programmzeilen gelesen hat, kann an uns vor dem Hintergrund von Michel Foucaults Idee der „Heterotopien“ betrachten: Orte außerhalb, die die Gesellschaft repräsentieren, hinterfragen, vielleicht auch destabilisieren, ohne selbst ganz dazugehören. Orte wie Saunen, Kliniken, Museen, Theater oder „das älteste Beispiel“, so sagt Meister Foucault selbst: der Garten.

Version FR

Potsdamer Neueste Nachrichten
27.05.2026 par Lena Schneider

Ouverture des Potsdamer Tanztage 2026 : la première allemande de « Le Margherite » enchante la Fabrik

L'ouverture de la 36^e édition des Potsdamer Tanztage était placée sous le signe de la lumière, de la musique et de l'insouciance. Dans « Le Margherite », les danseurs et danseuses dégageaient une joyeuse ironie et une légèreté espiègle.

Il y aurait de bonnes raisons d'aborder cet été avec mélancolie et morosité. Sven Till et Sabine Chwalisz, le duo à la tête de la Fabrik Potsdam, en ont cité quelques-unes lors de l'ouverture des Potsdamer Tanztage, mardi soir (26 mai) : conflits et exclusions partout, « de vieux schémas sous de nouvelles formes ». Ils ont aussi expliqué ce que la danse pouvait apporter dans ce contexte : montrer comment le rapprochement et l'échange fonctionnent – même quand le langage ne suffit plus. Ou précisément dans ces moments-là.

Une mission ambitieuse pour une pièce d'ouverture, qui aurait pu plier sous le poids de telles attentes ou se donner des airs de grandeur. « Le Margherite », d'Erika Zueneli, ne fait ni l'un ni l'autre. La pièce est entièrement placée sous le signe de la lumière, de l'insouciance et de cette pincée de « Peu m'importe » sans laquelle l'esprit de jeu ne peut s'épanouir. Cela n'a rien à voir avec la naïveté. Les cinq danseurs – Charly Simon, Benjamin Gisaro, Matteo Renouf, Louis Affergang et Charlotte Cétaire – déploient une ironie comique et une légèreté enjouée, mais avec un sérieux presque sacré.

Dans les discours d'ouverture, notamment celui de la maire Noosha Aubel, on avait beaucoup parlé de communication et de dialogue. Louis Affergang pousse cette idée à l'absurde avec charme dès le début de « Le Margherite ». Avant de danser, on parle : des phrases en allemand, en français, en anglais, qui s'enchaînent sans transition, reliées seulement par le son d'une consonne ou une association d'idées, sans pause, sans souffle, avec autodérision : « On n'est pas obligé de parler, on peut aussi chanter... ou pas. »

Dans ce déluge de mots s'insinue le gazouillis des oiseaux, bientôt rejoint par la basse du musicien Sébastien Jacobs, en direct. Puis les corps se mettent en mouvement. Les deux paravents en fond de scène donnent le ton chromatique de la soirée : un orange vif, comme une journée d'été.

Les danseurs essaient des poses, des costumes et des mots dans un tourbillon de changements. Les paravents les recrachent dans des tenues toujours nouvelles : jupes colorées, robes, manteaux. Ils parquent comme des paons, bondissent comme des enfants, citent parfois la lascivité. Pas de récit fixe ici, mais une sensation d'éternel renouveau : des fleurs aux couleurs saturées dans un pré qui ne cesse de se déployer.

Ceux qui ont lu le programme peuvent interpréter tout cela à la lumière de la notion de « hétérotopies » de Michel Foucault : des lieux en marge qui représentent, questionnent ou déstabilisent la société, sans en faire pleinement partie. Des lieux comme les saunas, les hôpitaux, les musées, les théâtres, ou « le plus ancien exemple », selon Foucault : le jardin.

La voix de Foucault résonne brièvement, trop fugace pour alourdir l'atmosphère. Il en va de même pour les allusions à l'histoire de la danse et de la musique : « Le Sacre du printemps » d'Igor Stravinsky est évoqué, tout comme la chorégraphie de Pina Bausch, une autre touche de couleur sur cette toile printanière. Sans oublier les musiques de Charles Gounod, Sergueï Rachmaninov et Henry Purcell.

À la fin, les danseurs deviennent chanteurs, face au public, avec passion et exigence : « Pendant que les champs brûlent / J'attends que mes larmes viennent », reprenant une chanson pop de 1990. *« Pendant que les champs brûlent, j'attends que mes larmes viennent. » Au lieu de larmes, ce sont des tonnerres d'applaudissements qui répondent.

+ Potsdamer Tanztage mit dem rätselhaften Gastspiel „Le Margherite“ aus Brüssel eröffnet



Eine Szene aus „Le Margherite“ von Erika Zueneli.

Quelle: Oriane Trably

Wenn sich mit Worten alles sagen ließe, müssten die Menschen nicht mit ihren Körpern sprechen. Eine deutsche Erstaufführung der italienischen Choreografin Erika Zueneli setzt bei den Potsdamer Tanztagen auf vielfältige Posen und Gesten, Verkleidungen und einen wundervollen Soundtrack.



Karim Saab

27.05.2026, 14:41 Uhr



Artikel verschenken

Potsdam. Der Worthülsen waren genug gewechselt. Doch als das Rednerpult nach einer halben Stunde am Dienstagabend in der Fabrik Potsdam weggetragen wurde, schickte sich der belgische Tänzer Louis Affergan an, noch eine Ansprache an das Publikum zu richten. Er warf in assoziativer Unordnung französische, englische und deutsche Wortbrocken in den Raum. Ein Musiker lud seinen Vortrag noch mit elektrisch verstärkten Gitarrenriffs auf.

Gastspiel aus Brüssel bei den Potsdamer Tanztagen

Das charmante Kauderwelsch ging bald in einen Bilderreigen über, der genauso vieldeutig und rätselhaft bleiben sollte. In „Le Margherite“, einem Gastspiel aus Brüssel, das die Italienerin Erika Zueneli mit fünf Tänzern inszeniert hat, geht es – laut Ankündigung – um „die Momente, die sich nicht festhalten lassen“. Mit „Le Margherite“ wurden die 36. Potsdamer Tanztage eröffnet.

Vielleicht ging es sogar noch um viel mehr. Allerdings nicht unbedingt um etwas wirklich Konkretes. Der Programmzettel lässt den Besucher mit dem unübersetzten Fachwort „Heterotopie“ allein und verweist auf Michel Foucault. Laut Wikipedia bezeichnete der Philosoph damit „die anderen Orte“, Gegenentwürfe zum normalen Alltag, auch im Gegensatz zu Utopien, also zu Orten, die es gar nicht gibt.

Vielfältige Posen, Gesten, Verrenkungen und Kleider

Die Tänzer bewegen sich manchmal alltagsnah, dann wieder höchst kapriziös, manchmal aufdringlich, dann wieder sehr dezent. Es passiert sehr viel und es geht alles sehr schnell, wirkt aber nie nervös. Es gibt keine durchgehenden Charaktere. Die Figuren erscheinen ständig in neuen Outfits, probieren neue Posen, Gesten, Verrenkungen und Bewegungsmuster aus. In der Regel jeder für sich, manchmal aber auch im Duo oder gemeinsam.

Zusammengehalten wird die Aufführung von einem großartigen Live-Musiker, der aus einer tiefen inneren Ruhe heraus mit Querflöte und Gambe, perkussiven Elementen und Einspielungen einen mitreißenden Soundtrack schafft.

Der Besucher fühlt sich wie in einem fernen Land, wo er das vielfältige Treiben der Einheimischen bestaunt, ohne es zu verstehen. Alle Wesen, ob Menschen oder Hund, traben durch das Bild, als wüssten sie genau, was und wohin sie wollen. Manchmal zwitschert ein Vogel, manchmal wird auch auf der Bühne gehustet.

Deutsche Worte wie „Leidenschaft“ oder „Verlangen“ werden eingeworfen, auch bedeutungsschwere Nonsens-Sätze über Margeriten und Gänseblümchen. Ein mitreißendes gemeinsames Lied, Bühnennebel und eine riesige weiße Plane sprengen am Ende den gesetzten Rahmen. Der höhere Sinn bleibt aber absichtsvoll ausgespart.

[Hier geht es zum Programm der Potsdamer Tanztage, die noch bis zum 7. Juni 2026 insgesamt 13 internationale Produktionen zeigen.](#)

Version FR

Märkische Allgemeine Zeitung
27.05.2026, par Karim Saab

Les Potsdamer Tanztage s'ouvrent avec l'énigmatique « Le Margherite » invité de Bruxelles

Si tout pouvait se dire avec des mots, les humains n'auraient pas besoin de s'exprimer par leurs corps. Pour l'ouverture des Potsdamer Tanztage, la chorégraphe italienne Erika Zueneli présente en première allemande une pièce où se mêlent poses variées, gestes, déguisements et une bande-son envoûtante.

--

Les discours de bienvenue avaient déjà duré une demi-heure ce mardi soir à la Fabrik Potsdam. Pourtant, une fois le pupitre emporté, le danseur belge Louis Affergan a décidé d'ajouter une dernière intervention. Il a lancé dans le public, de manière associative et désordonnée, des bribes de phrases en français, en anglais et en allemand. Un musicien a même renforcé son propos avec des riffs de guitare électrifiés.

Un spectacle invité de Bruxelles aux Potsdamer Tanztage

Ce charabia charmant a rapidement cédé la place à un défilé d'images tout aussi ambigu et mystérieux. « Le Margherite », une création de l'Italienne Erika Zueneli avec cinq danseurs, aborde – selon l'annonce – « les moments qui ne se laissent pas saisir ». C'est avec cette pièce que les 36^e Potsdamer Tanztage ont été inaugurés.

Peut-être s'agissait-il même de bien plus. Mais pas forcément de quelque chose de concret. Le programme laisse le spectateur face à un terme technique non traduit, « hétérotopie », en référence à Michel Foucault. Selon Wikipedia, le philosophe désignait ainsi « les autres lieux », des contre-projets à la routine quotidienne, à l'opposé des utopies, c'est-à-dire des endroits qui n'existent pas.

Poses, gestes, contorsions et costumes

Les danseurs évoluent tantôt de manière réaliste, tantôt avec une excentricité déconcertante, parfois de façon intrusive, parfois avec une grande discrétion. Beaucoup de choses se passent, et tout va très vite, mais sans jamais donner une impression de nervosité. Il n'y a pas de personnages récurrents. Les figures apparaissent constamment dans de nouvelles tenues, essayant de nouvelles poses, gestes, contorsions et schémas de mouvement. Généralement chacun de son côté, mais parfois en duo ou en groupe.

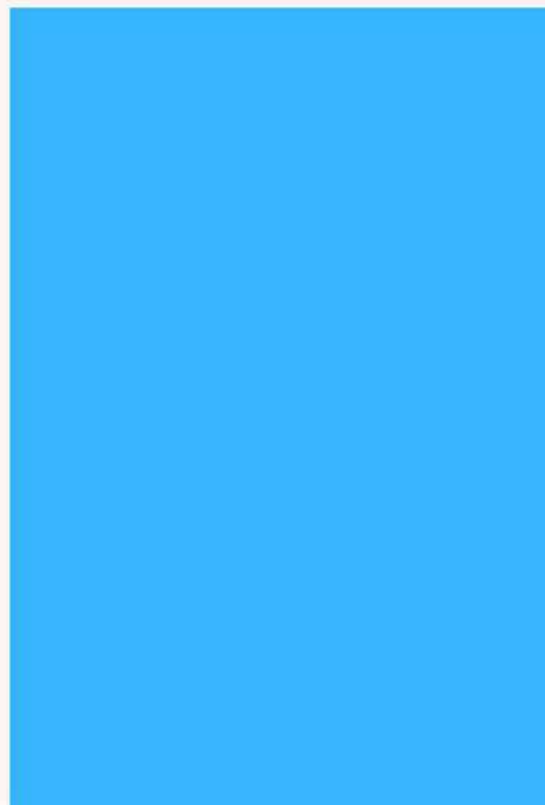
L'ensemble est soutenu par un musicien live exceptionnel, qui, depuis une profonde sérénité intérieure, crée une bande-son captivante à l'aide de flûtes traversières, de violes, d'éléments percussifs et d'enregistrements.

Une immersion dans un monde inconnu

Le spectateur se sent transporté dans un pays lointain, où il observe avec fascination l'agitation variée des habitants, sans la comprendre. Toutes les créatures, qu'elles soient humaines ou canines, traversent la scène comme si elles savaient exactement ce qu'elles veulent et où elles vont. Parfois, un oiseau gazouille, parfois on tousse même sur scène.

Des mots allemands comme « Leidenschaft » (passion) ou « Verlangen »*(désir) sont lancés, ainsi que des phrases absurdes mais chargées de sens sur les pâquerettes et les marguerites. À la fin, une chanson entraînante, de la brume scénique et une immense bâche blanche brisent le cadre établi. Le sens profond, lui, reste délibérément en suspens.

SARABAND



MOUVEMENT

Scènes

Danse

« Saraband » de Laura Simi & Erika Zueneli : subversion en trois temps

Trois temps : un court, un long et uncourt. L'rythme de la sarabande est reconnaissable entre mille. En partant de cette danse qui a marqué le baroque européen, Laura Simi et Erika Zueneli retracent l'histoire contemporaine de la discipline. Les deux chorégraphes italiennes en tirent une fresque décalée sur leur rapport au corps et à l'époque.

Texte : Adèle Beyrand - © Alban Van Wassenhove

Publié le 10/06/2025



Deux chaises en bord de plateau. Deux danseuses s'y assoient, face à face. Leurs hoodies noirs tranchent avec leurs jupes : bleu, longues, bouffantes. Chacune sort un tube de peinture d'une poche, l'une bleu l'autre rouge, et trace le contour de son visage. Elles échangent leurs couleurs et rebelote. En silence, le duo se lève, attrape des élastiques attachés aux assises, les fait valser dans les airs puis les jette au sol. La scène frôle un absurde dont l'essence est dans les contrastes : hoodie sur jupons, solennité et rigueur dans le regard, et ces chaises pliantes

qu'on soulève pour mieux les lancer. Pourtant, dans le vacarme métallique, un rythme émerge du chaos, en trois temps : un court, un long, un court.

Ce motif, emprunté à la sarabande – danse Espagnole du XVII^e siècle ayant marqué le mouvement baroque européen – traverse la pièce de Laura Simi et Erika Zueneli. Par endroits, la référence est explicite : le duo reprend les codes historiques de la danse sur un air célèbre de Haendel. Ailleurs, celle-ci se niche dans des formes plus contemporaines. Ce voyage historique est aussi l'occasion pour le duo de parcourir ses propres influences. Furtivement, on reconnaît le clin d'œil aux mouvements abstraits du chorégraphe Merce Cunningham auprès duquel le duo s'est formé. Plus proches de nous, d'autres styles surgissent – break, hip-hop, rock – et les mouvements se font plus spontanés, hésitants. Le tandem met ici en scène un corps en apprentissage, traversant les époques et les genres artistiques. Un corps en balade entre la sarabande baroque et les esthétiques du jour ; entre les jupons archaïques et un top en mesh reprenant les codes punk d'une Vivienne Westwood. Un corps tiraillé entre les temporalités, anachronique par essence. En ne cherchant ni la perfection ni la validation du public, la danse que propose Simi et Zueneli émet une critique en creux du canon chorégraphique. Ici, seuls comptent le plaisir pris dans l'acte et l'amitié qui les unit.



© Alban Van Wassenhove

La pièce aurait pu s'achever sur cette note touchante mais le duo avait d'autres projets. Au XVIIe siècle, l'Inquisition espagnole réprime la sarabande, qu'elle juge trop sensuelle et passionnée. Cette censure plane tout au long de la pièce, symbolisée par le roulement de tambour d'une marche militaire ou par les chapeaux de soldats que revêtent les deux danseuses. À l'exception d'une paire de tableaux un peu plus faibles, le duo rappelle avec force que cette censure, qu'on croirait archaïque, menace encore la création contemporaine. Une ambition qu'on ne pourrait lui reprocher tant l'époque prend à nouveau des airs totalitaires. Ainsi, sans jamais perdre leur ton décalé, Simi et Zueneli signent une pièce personnelle et joyeuse porteuse d'un propos plus acide qu'il n'y paraît.

Saraband de **Laura Simi** et **Erika Zueneli** a été présenté le 5 juin dans le cadre du festival Tours d'Horizons au CCNT, Tours

le [19 juillet](#) au Festival Surface de danse, Sainte-Marie-la-Robert

-->

Festival Tours d'Horizons

CENTRE CHORÉGRAPHIQUE NATIONAL DE TOURS / FESTIVAL

Entre jardin, musées, salles de spectacle et studio de danse, le Festival Tours d'Horizons arpente la ville de Tours pour quinze jours de danses et de rencontres.

Si Michèle Murray, artiste associée au Centre Chorégraphique National de Tours, assume totalement le silence dans sa déambulation *Jardin / Collisions et combustions* au Centre de création contemporaine Olivier Debré, c'est pour mieux faire vibrer la résonance entre les corps et l'espace. D'autres artistes du festival donnent à la musique une place de choix : Mickaël Phelippeau, au lieu de s'engouffrer dans une illustration de l'univers de ses *Majorettes*, préfère lui donner une teinte très années 80. On s'attache à ce décalage comme au parcours des *Major's Girls*, qui déplace tout autant notre regard sur ces femmes d'action. Yuval Pick semble quant à lui vouloir nous tromper avec sa nouvelle création *Into the silence* (voir notre entretien). Ne vous fiez pas au titre, Jean-Sébastien Bach n'est pas loin ! Autre grand moment musical : la soirée consacrée à deux œuvres d'Angelin Preljocaj. Il s'agira de revoir en ouverture *Helikopter*, mais aussi de découvrir sa nouvelle création. *Licht* (lire notre critique enthousiaste), comme un contrepoint à la précédente, sur une création musicale électro de Laurent Garnier.

Grandes œuvres et jolies perles

D'autres perles jalonnent le festival : le très touchant duo *Saraband* de Laura Simi et Erika Zueneli. Grimées et costumées, elles confrontent leurs identités autour d'un acte dansé qui semble traverser les époques, les âges, comme un rituel à la fois intemporel mais profondément ancré. Ashley Chen forme lui aussi un duo surprenant. Ici, c'est la rencontre avec le violoncelliste Pierre Le Bourgeois qui



Erika Zueneli et Laura Simi dans leur duo *Saraband*.

© Alban Van Wassenhove

donne le la du facétieux *Dégringolade* ou l'art de rester debout. À ne pas manquer : le focus sur les travaux de deux artistes japonaises où la marionnette tient une place particulière, tout en délicatesse. Kaori Ito montre son *Waré Mono*, réflexion autour de l'enfance, quand Ikue Nakagawa, également autour des relations familiales, offre à son *Tamanegi* une présentation in situ au Musée des Beaux-Arts de Tours.

Nathalie Yokel

Centre Chorégraphique National de Tours,
47 rue du Sergent Leclerc, 37000 Tours. Du
30 mai au 13 juin. Tél. : 02 18 75 12 12.

LANDFALL

Festival TB²: six jours pour découvrir de la danse contemporaine

Scènes Quatre spectacles sont à voir aux Tanneurs et aux Brigittines, du 7 au 14 juin.

Quand j'ai candidaté aux Tanneurs, j'avais été avant voir Patrick (Bonté, directeur des Brigittines, NdLR) en disant: 'Si jamais je suis nommé aux Tanneurs, j'ai vraiment envie de jeter un pont entre nos deux maisons', se souvient Alexandre Caputo, directeur artistique des Tanneurs. De fait, "elles sont distantes géographiquement l'une de l'autre de seulement 300 mètres et on marche de l'une à l'autre en cinq minutes". Mais, poursuit-il, "elles n'avaient encore jamais collaboré en termes de programmation et de partages artistiques alors qu'elles sont toutes les deux implantées dans un quartier emblématique de Bruxelles, Les Marolles, et s'inscrivent dans une démarche de création contemporaine".

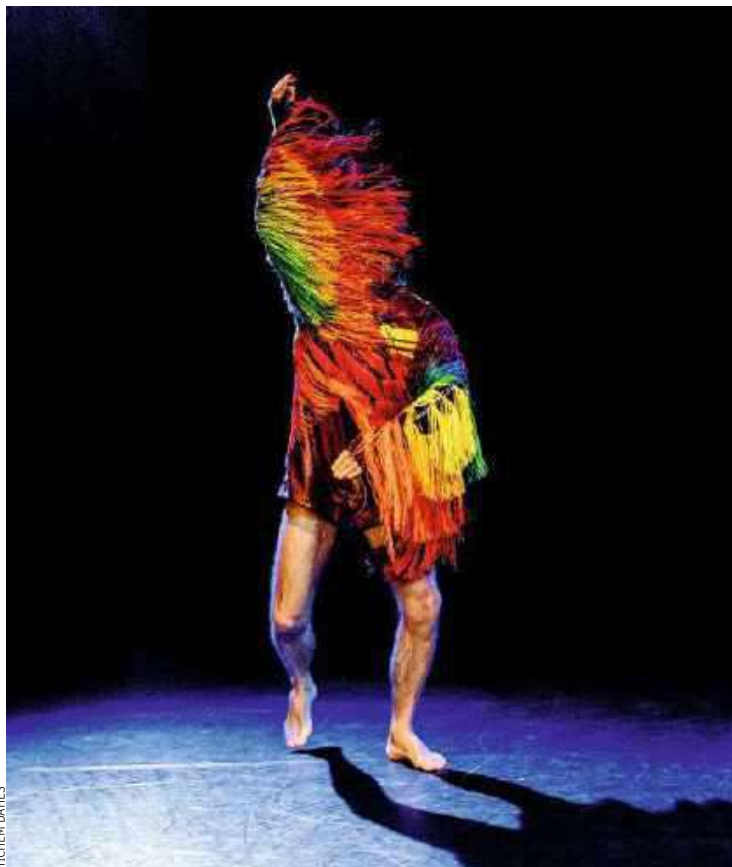
Depuis 2021, c'est désormais chose faite avec le lancement du festival TB², événement festif dédié à la danse contemporaine qui clôt conjointement la saison des Tanneurs et des Brigittines. "Ce lien autour de la création chorégraphique a été facile à nouer, précise Patrick Bonté, car les Brigittines sont centrées sur elle tandis que c'est l'une des missions principales des Tanneurs". "Nous pouvions donc assez facilement initier un événement commun, qui met nos plaisirs au même diapason."

Une affaire d'affinités

Cette année, les deux institutions réitèrent l'aventure pour une troisième édition, pendant six jours, entre le 7 et le 14 juin. "De manière générale, la fin de saison est une période où il y a un peu d'offres culturelles, observe Alexandre Caputo. La tendance est au ralentissement juste avant l'été. Et nous, nous trouvons que c'est une chouette période pour nos deux maisons pour faire la fête avec les artistes et les publics et célébrer cette fin de saison ensemble".

Particularité, le TB² s'articule en soirées composées: un spectacle à 19h aux Tanneurs; l'autre à 21h aux Brigittines et vice versa. "De cette façon, le public ne doit pas se presser pour rejoindre l'autre lieu, relève Patrick Bonté. Il peut prendre son temps, flâner au bar et a à sa disposition deux grandes salles où sont présentées des œuvres qui peuvent se répondre de la même manière".

Les quatre spectacles présentés sont le reflet "d'affinités avec les artistes", note-t-il encore. "Clairement, ce festival marque avant tout notre soutien à



"Vanishing Act" de Thierry Smits est présenté du 7 au 9 juin aux Tanneurs dans le cadre du festival TB².

des artistes et des projets singuliers auxquels on croit, ajoute Alexandre Caputo, et ce davantage que le mariage d'artistes ou de projets qui traceraient une ligne spécifique".

"Ouvrir la danse à tous les publics"

Que pourra-t-on ainsi découvrir? Aux Tanneurs, *Paysage* de Julien Carlier et *Vanishing Act* de Thierry Smits. "Julien Carlier est un artiste que l'on suit depuis longtemps, qui vient du hip-hop et dont nous avons déjà co-produit les autres spectacles, détaille Alexandre Caputo. De plus en plus, il affine son langage chorégraphique, en mêlant hip-hop et danse contemporaine". Dans *Vanishing Act*, "Thierry Smits fait le récit passionnant de son aventure chorégraphique sur quarante ans, au cours desquels il a traversé beaucoup de choses, parfois difficiles comme la vieillesse, la mort de proches..."

Sur la scène des Brigittines, place à *Landfall* (Prix Maeterlinck 2023 du

Meilleur spectacle) d'Erika Zueneli, pièce pour dix jeunes interprètes, "avec une imprévisibilité des actes et des gestes qui en font un spectacle de grande qualité", se félicite Patrick Bonté.

Quant à *Same* de Karine Ponties, cette création se présente comme "un face-à-face électrique qui provoque l'absurdité de nos comportements et leurs conséquences improbables".

Avec le festival TB², "notre objectif est très clair, défend Alexandre Caputo, c'est d'ouvrir la danse, les langages chorégraphiques à des publics qui sont moins habitués". "Nous y sommes très attentifs. C'est pour cela qu'il y a un côté très ludique dans nos propositions et le passage d'un lieu à l'autre qui permet d'ouvrir notre programmation à toutes et tous."

St. Bo.

→ Du 7 au 14 juin, aux Tanneurs et Brigittines – <https://lestanneurs.be> – www.brigittines.be

EN BREF

Littérature

Hadjimarkos Clarke remporte le prix du Livre Inter

Le prix du Livre Inter 2024 a été décerné à l'autrice et traductrice franco-américaine Phoebe Hadjimarkos Clarke, 37 ans, pour *Aliène* (Éditions du Sous-sol). Il a fallu cinq heures de débat pour que le jury choisisse son lauréat. Le jury du prix du Livre Inter est composé d'auditeurs de France Inter et il est présidé par Isabelle Huppert. "C'est un grand livre, un grand style", a expliqué cette dernière. "Une langue très puissante, une proposition de personnage très singulier. Elle nous fait pénétrer dans un monde parallèle qui n'en est pas un. C'est un livre très troublant. Elle nous fait passer constamment de la réalité à un sentiment d'irréalité, un peu comme un conte." J. Besn

Judiciaire

Mise en examen pour le tag de "L'Origine du monde"

La performeuse franco-luxembourgeoise Deborah de Robertis, qui avait revendiqué être à l'origine d'une action début mai au Centre Pompidou-Metz où cinq œuvres, dont le tableau *L'origine du monde* de Courbet, ont été taguées et une autre dérobée, a été mise en examen des chefs de "dégradations ou détériorations volontaires de biens culturels" en réunion ainsi que du vol d'un bien culturel en réunion. L'artiste a été placée sous contrôle judiciaire, avec notamment interdiction de paraître dans un lieu d'exposition de biens culturels et interdiction de paraître en Moselle. Condamnée à une amende pour s'être dénudée devant la grotte de Lourdes en 2018, Deborah de Robertis a été relaxée après d'autres actions similaires. (AFP)

Landfall, quand les individualités font le groupe

10 juin 2024 Didier Beclard Théâtre 0



© Jean Poucet

D'Erika Zueneli **en collaboration avec** Olivier Renouf, **avec** Alice Bisotto, Benjamin Gisaro, Caterina Campo, Charly Simon, Clément Corrillon, Elisa Wery, Felix Rapela, Louis Affergan, Lola Cires et Matteo Renouf. Les **7 et 8 juin 2024** aux **Brigittines**, dans le cadre du TB² Festival.

Le spectacle sera repris le 12/10/2024 au Jacques Franck à Bruxelles, le 13/11/2024 au Centre Culturel d'Uccle, du 14 au 17/01/2025 au Vilar à Louvain-La-Neuve, les 11 et 12/04/2025 à Charleroi Danse et le 19/04/2025 au Delta à Namur.



Une femme court vers le public et s'immobilise au bord de la scène. Lorsqu'elle repart en courant, une autre prend sa place. Un homme arrive, elle quitte le plateau. Il en fait autant tandis que trois autres personnes y pénètrent. Deux autres s'y ajoutent puis la scène se vide au goutte à goutte.

Ce jeu de va et vient se poursuit au son de quelques notes de piano éparses. Le rituel est immuable, entrée côté jardin (à gauche), sortie côté cour. Entre les deux, une pose immobile, le regard fixe. Le plateau n'est jamais désert et est même, un moment, occupé par les dix interprètes. Mais aucun n'y reste vraiment longtemps.

Une musique plus élaborée et continue s'installe. Quelques signes montrent un changement dans les modalités de leur présence sur scène : deux danseuse et deux danseurs effectuent un petit saut pour prendre leur position, un homme adresse un regard à l'une de ses comparses, en sortant de scène, l'avant dernier marque un temps d'arrêt, se retourne et adresse un regard au dernier.

Femmes et hommes occupent à nouveau le plateau mais ils ne se présentent plus seulement face au public, droits, neutres, immobiles. Ils prennent la pose dans différentes attitudes alors que de petits mouvements, minimalistes, agitent les membres de certains. Le rythme s'accélère, ils s'affirment, prennent plus d'espace et déploient plus d'énergie dans leurs déplacements.

Une véritable gestuelle se développe, ils semblent prendre vie alors que certains d'entre eux gardent une pose figée. Petit à petit, des regards s'échangent, des mouvements sont partagés, des sorties de plateau se font de concert. Les interactions entre les danseuses et les danseurs sont plus fréquentes, plus franches, mieux synchronisées. Le décor sonore donne le tempo aux changements de tableaux qui défilent à toute allure.

Ils se retrouvent à dix sur scène, tous en mouvement. Quelques bribes de paroles fusent, une femme tient des propos inaudibles, incompréhensibles. Un autre prend la parole sans jamais vraiment terminer ses phrases. Il sort, revient et poursuit son laïus. A plusieurs, ils simulent comme un lancer d'objet, un homme et une femme s'enlacent sans se toucher physiquement. « *Ici, c'est moi, voilà moi* », affirme l'une des interprètes.

Des mains apparaissent de derrière la toile qui constitue l'unique décor en fond de scène avant de disparaître. Une voix parle de feux d'artifice, « *fugaces comme le printemps* », tandis que la musique évoque à coup de sifflets, une ambiance de carnaval. Des boulettes de pâte colorée jaillissent depuis la toile de fond, tandis l'on entend une musique de Chopin. L'un des pans de la toile s'affaisse, donnant à voir le lanceur de boulettes et l'une des interprètes qui joue au synthétiseur.

Tous reprennent possession de la scène, figés, le regard fixe à nouveau. L'une des danseuses entame des mouvements de bassin, sensuels, presque aguichants. Les autres l'imitent, tous dans le même mouvement, ils tournent sur eux-mêmes. Le mouvement est collectif mais sauf pour l'un qui reste dans un rythme différent, comme un électron libre.

La cohésion de l'ensemble s'exprime par la suite lorsque, tour à tour, une danseuse, un danseur, puis d'autres poussent un gémissement et feignent de s'évanouir. Tous, ou presque, se précipitent pour empêcher la personne de tomber au sol. La toile de fond de scène se détache complètement, tous les interprètes, sauf un, se glissent dessous et avancent vers le public comme une vague qui finit par engloutir le rescapé solitaire. Le groupe peut désormais affirmer son unité dans un final tout en énergie.

Le mot « Landfall » n'a pas vraiment d'équivalent en français, il peut se traduire par atterrissage pour un avion ou atterrissage en termes maritimes. Il évoque le moment parfois désarçonnant, la sensation de déséquilibre, lorsque l'on reprend pied sur la terre ferme, après un vol ou une traversée. Entre l'immobilité et le mouvement, chacun se cherche un peu, zone, essaye de retrouver des repères, parfois de manière frénétique, saccadée.

Après plusieurs solo et duo, la danseuse et chorégraphe Erika Zueneli renoue avec les pièces de groupes réunissant ici dix interprètes issus du monde de la danse et mais aussi du théâtre et même une personne venant du cirque, avec pour point commun de belles formations en mouvement. *Landfall* prend dès lors des allures de métaphore dans laquelle tous les membres de l'ensemble sont différents, et affirment leur différence. Mais passant du solo à la pièce chorale, les individualités coexistent et se rassemblant pour constituer un groupe qui puise sa force dans sa diversité. Et on peut voir la confirmation de la justesse du projet dans le prix du meilleur spectacle toutes disciplines – théâtre, danse, cirque – confondues, attribué par le jury des prix Maeterlinck de la Critique en 2023.

“Landfall”, à Central, généreuse impatience

Scènes La chorégraphe
Erika Zueneli signe une nouvelle
création pour dix interprètes.

Critique Marie Baudet

Chorégraphe et danseuse, Erika Zueneli – Italienne établie entre France et Belgique – est aussi voire avant tout chercheuse. Sous son regard perçant, non seulement le mouvement, mais l’espace, la présence, l’intensité, le temps.

Sa création éclot à La Louvière, dans l’imposante salle du Théâtre de Central. Imposante mais suffisamment intime pour que l’univers déployé par les dix interprètes y trouve sa juste place. Désireuse d’emmener sur le plateau une nouvelle génération, la chorégraphe s’est adressée au CAS, le Centre des arts scéniques, afin de recruter de jeunes danseuses et danseurs, mais aussi des personnes qui, tout en étant familières du mouvement, pouvaient venir du monde du théâtre ou du cirque.

Station modifiée, déhanchée, décalée

Disparate, la distribution qui en résulte se révèle aussi d’une joyeuse cohérence, pour débarquer, aboutir, débouler (*Landfall*, littéralement) dans cet espace commun et y imprimer ses trajectoires singulières. À l’arrière-scène, sur deux plans, un rideau blanc en patchwork sert de toile de fond autant que de coulisse sous les lumières de Laurence Halloy.

Alice Bisotto, Benjamin Gisaro, Caterina Campo, Charly Simon, Clément Corrillon, Elisa Wery, Felix Rapela, Louis Affergan, Lola Cires et Matteo Renouf, de silhouettes statiques, presque monolithiques, au dé-

but, se laissent gagner par une station progressivement modifiée, déhanchée, décalée. Un répertoire d’attitudes, de poses en suspens, progresse vers le mouvement.

Plus que sur la composition chorégraphique, Erika Zueneli se concentre sur l’espace et la manière de l’occuper, de le traverser, de s’y inscrire, comme individu et comme groupe. C’est cette dynamique, cet agglomérat qu’on découvre en avançant dans la pièce: un entrelacs de registres et de personnalités trouvant à s’articuler dans les pleins et les vides. Dans une forme de jeu aussi, où s’insinuent les traces du processus de travail en amont: un va-et-vient de questions et réponses.

“Landfall”
se concentre
sur l’espace et
la manière de le
traverser, de s’y
inscrire comme
individu et
comme groupe.

S’il arrive que l’irruption du langage grève la danse, rien de tel ici. La parole, lorsqu’elle surgit, réussit à ne rien imposer ni surligner. Venue de l’intime, elle se faufile parmi les corps telle une matière supplémentaire, évanescence, ni impérialiste ni vaine. Presque une évidence. Au même titre que la bande-son signée Thomas Turine, omniprésente et subtile.

Un moment de transition, plus visuel, plastique, voire symbolique, ouvre la voie vers un crescendo où se combinent la rythmique – présente dès le début et maintenant la vedette –, le risque, l’endurance, la confiance. Pour un résultat dont la complexité demeure d’une généreuse limpidité.

→ À voir: “Landfall”, à La Louvière, Théâtre, jusqu’au 27 novembre – 064.21.51.21 – www.cescentral.be

Ensuite au Festival Faits d’hiver, à Paris, le 26 janvier. Puis de retour sur nos scènes lors de la saison 23-24.

À lire: “Erika Zueneli - L’intimité comme arène”, ouvrage collectif, sous la direction de Philippe Verrièle, éd. Riveneuve, coll. l’Univers d’un chorégraphe, 178 pp., 22 €



Le mouvement et l’espace, ingrédients essentiels de “Landfall”, sur le grand plateau de Central.

2022 Concert de l'Ensemble Clematis - Un Noël baroque



7 DÉCEMBRE 2022 – 19H30
À ÉGLISE NOTRE-DAME DES VICTOIRES AU
SABLON

INFOS & RESERVATIONS : SAMILIATEAM@SAMILIA.ORG

au profit de *Samilia*

Nous avons le plaisir de vous convier à notre premier concert de Noël placé sous le Haut Patronage de Leurs Majestés le Roi et la Reine, le concert de musique baroque donné par l'Ensemble Clématis, le mercredi 07 décembre 2022 en l'Eglise Notre-Dame des Victoires au Sablon à Bruxelles.

Grâce à de fantastiques sponsors, votre présence en nombre et de formidables appuis, la Fondation Samilia peut renforcer ses actions de prévention et de sensibilisation afin de faire baisser le nombre de victimes de cette forme contemporaine d'esclavage qu'est la traite des êtres humains.

Nous remercions



L'ART DU RIRE

Jos Houben

Une petite merveille !
Télérama

29.11 > 17.12.22
STUDIO 12
LOUVAIN-LA-NEUVE
LEVILAR.BE
0800/25 325

De et avec Jos Houben
Une production Jos Houben et Compagnie Rima. Photo © Giovanni Cittadini Cesi

A TB², la danse explore nos identités



Avec Erika Zueneli, Thierry Smits, Julien Carlier et Karine Ponties, quatre spectacles sont au menu de cette collaboration entre les Brigittines et les Tanneurs.

Article réservé aux abonnés



« Paysage » de Julien Carlier sera présenté aux Tanneurs du 12 au 14 juin avec « Same Same » de Karine Ponties en deuxième partie de soirée aux Brigittines. - Julien Carlier.



Critique - Journaliste au pôle Culture

Par **Jean-Marie Wynants** (</2094/dpi-authors/jean-marie-wynants>)

Publié le 3/06/2024 à 15:53 | Temps de lecture: 2 min

Fin de saison en forme de feux d'artifice aux Brigittines et aux Tanneurs avec le mini-festival TB². Le principe est simple : chaque soir, un spectacle est à l'affiche de chacun des deux lieux à 19 et 21 h. Le public a dès lors tout le temps de passer de l'un à l'autre pour s'offrir une soirée chorégraphique de haut vol. Car les spectacles sélectionnés sont tous de belle qualité, donnant un aperçu extrêmement varié de la création chorégraphique en Fédération Wallonie-Bruxelles.



Première étape du programme, la soirée rassemblant les créations d'Erika Zueneli et Thierry Smits propose deux pièces très différentes pourtant reliées par un même thème : la présentation de soi. Chez Erika Zueneli, celle-ci prend la forme d'une sorte de défilé permanent d'une dizaine d'interprètes venus de la danse, du cirque et du théâtre. Débarquant sur le plateau les uns après les autres, arborant tenues colorées, air frondeur et physiques les plus divers, ils entrent et sortent, regardent le public dans les yeux, esquissent quelques pas, semblent parfois se demander ce qu'ils font là.



« Landfall » d'Erika Zueneli. -
Dominique Libert.

On est à la fois interloqué et charmé par leurs mimiques, leurs regards, les questionnements qu'ils nous renvoient (presque) sans un mot, cette façon qu'ils ont de se déhancher, de prendre des poses inspirées par le sport, la mode ou la statuaire antique. Sur la musique de Thomas Turine, ils ne cessent d'entrer et de sortir, de se croiser, de se côtoyer, dans un vaste va-et-vient prenant de plus en plus d'ampleur...

Contraste total avec *Vanishing Act*, pièce solo de Thierry Smits dans laquelle le danseur et chorégraphe livre un fascinant autoportrait, entre réalité présente - avec les douleurs du corps d'un danseur sexagénaire - et réminiscences du passé. Entre parties parlées et dansées, il se livre comme jamais, passe du rire au tragique en un claquement de doigts. En une petite heure, il se dévoile sans aucune fausse pudeur (âme bien-pensante s'abstenir), se livre à une succession de parties dansées formant une sorte de parcours, évite totalement le côté *best of* ou les citations trop évidentes pour créer un spectacle nouveau, habité par ce qui l'a traversé durant ses 60 années d'existence. Et lorsqu'enfin, il fait mine de disparaître dans la nuit et le brouillard (superbe séquence finale), c'est pour mieux rester là, face à nous, disparaissant dans l'obscurité mais, on le verrait, déjà prêt à resurgir.

Vous consultez le site internet du Soir.





« Vanishing Act » de Thierry Smits/Cie
Thor. - D.R.

La fascination de la marche

Le brouillard dans lequel disparaît Thierry Smits pourrait bien être celui que traversent les trois marcheurs de *Paysage* de Julien Carlier, qui ouvrira le programme de la deuxième semaine. Dans une semi-pénombre, constamment habitée par les musiques de Simon Carlier, frère du chorégraphe, le trio marche, marche et marche encore. Ce pourrait être lassant. C'est simplement fascinant. Car ici, la marche devient chorégraphie : les corps se penchent vers l'avant sous le poids de charges invisibles, glissent sur le sol comme des skieurs de fond ou des patineurs, flirtent un instant avec le hip-hop, tournent en rond comme dans une cour de prison, se figent, évoluent au ralenti ou se lancent dans une course éperdue...

Plus le spectacle avance, plus on est fasciné par ces mouvements simples prenant une nouvelle ampleur, se développant de multiples façons devant un fond de scène aux allures de collines se découpant sur l'horizon. On sent grandir quelque chose de plus en plus sauvage, un épuisement des corps aussi, comme s'ils ne faisaient plus qu'un avec la terre, avec le paysage jusqu'à l'ultime ronde rythmée par le souffle des danseurs.



Vous consultez le site internet du Soir.

Etes-vous satisfait(e) de votre visite ?





« Same Same » de Karine Ponties pour Temporary Collective & Dame de Pic/Cie Karine Ponties. - Vojtech Brtnicky.

Un formidable ensemble nous entraînant au cœur d'une nature mystérieuse où l'entraide est essentielle, en contraste total avec le dernier spectacle du programme (le seul que nous n'ayons pas encore vu), *Same Samede* Karine Ponties, mettant en scène l'affrontement sauvage entre deux *executive women* en tailleur et hauts talons...

TB², du 7 au 9 juin et du 12 au 14 juin, aux Brigittines et aux Tanneurs, www.brigittines.be (<https://www.brigittines.be>), www.lestanneurs.be (<https://www.lestanneurs.be>)



Vous consultez le site internet du Soir.

Etes-vous satisfait(e) de votre visite ?



NOS COUPS DE CŒUR DE L'ANNÉE ÉCOULÉE

Marie Baudet

A Very Eye – Tumbleweed – Brigittines

Le Mystère du gant – Léonard Berthet-Rivière & Muriel Legrand – Factory/National

Défaut d'origine – Yasmine Laassal&Bouchra Ezzahir – Espace Magh

La Fracture – Yasmine Yahiatène – Atelier 210

Landfall – Erika Zuenell – Central La Louvière

Hamlet sauvé-e des os – Groupe Matériau – Océan Nord

George de Molière – Clinic Orgasm Society – Varia



"A Very Eye", création de Tumbleweed aux Brigittines.

Flesh – Still Life – Tanneurs/Festival d'Avignon

Abri ou les casanier-e-s de l'apocalypse – Silvio Palomo/Comité des fêtes – Balsamine

Garcimore est mort – Gaël Santisteva – Charleroi danse

Marche Salope – Céline Chariot – Factory/Festival de Liège

Elephant – Bouchra Ouizguen – Kunstenfestivaldesarts

Genesis – Hakim Bouacha – Théâtre de Liège

L'Œil, l'oreille et le lieu – Michèle Noiret – Sandvika/Charleroi danse

Hedda – Aurore Fattier – Théâtre de Liège

Stéphanie Bocart

A-vide – Aurélien Dony – Le Boson

La vie comme elle vient – Alex Lorette/Denis Mpunga – Le Public

Tous les hommes presque toujours s'imaginent – Gil Roman – Cirque royal

Tuning – Boris Prager/Emmanuel Dell'Erba – Théâtre de la Toison d'Or

Roméo et Juliette – d'après Shakespeare/Thierry Debroux – Villers-La-Ville/Théâtre royal du Parc

Shahada – Fida Mohissen/François Cervantes – Poche

Je te promets – Jasmina Douieb et Matthieu Donck – Le Vilar

L'humiliant Petit monde de Georges Dandin – d'après Molière – Mouton Collectif – Les Riches-Clares

Les garçons et Guillaume, à table! – Guillaume Gallienne/Patrice Minck – Cracs

Julia au cabaret! – Laurent Beumier/Jack Cooper – sous chapiteau

Perfect Day – Geneviève Damas/Lara Ceulemans – Le Vilar

Un petit jeu sans conséquence – Jean Dell et Gérald Sibleyras/Martine Willequet – Galeries

Casting Diva – création collective – m.e.s Estelle Renaud – Les Riches-Clares

La plus précieuse des marchandises – Jean-Claude Grumberg/Janine Godinas – Le Public

Laurence Bertels

Norman c'est comme normal, à une lettre près – Marie Henry/Clément Thirion – Mars-Mons arts de la scène

Dominique toute seule – Au détour du Cairn/Aveline – Marie Burki – Rencontres théâtre jeune public

Une Forêt – Félicie Arthaud/C* Agnello/Joli mai – Rencontres théâtre jeune public

Lagneau – Pudding asbl/4 Haut Théâtre – Audrey Deroo – Rencontres théâtre jeune public

À 2 mètres – Jesse Huygh et Rocio Garrote – Namur en mai

Perfect Day – Geneviève Damas/Lara Ceulemans – Le Vilar

Le Procès – d'après Kafka/Hélène Theunissen – Martyrs

Corps extrêmes – Rachid Ouramdane – Théâtre national de Chaillot

Triptych. The Missing Door, The Lost Room&The Hidden Floor – Peeping Tom – Théâtre central à Séville.

Circles – Helios Theater/Michael Lurse – La Montagne magique.



"Flesh" de Sophie Linsmaux et Aurelio Mergola, créé aux Tanneurs et acclamé à Avignon.

Guy Duplat

One Song | Histoire(s) du théâtre III – Miet Warlop – Festival d'Avignon/NTGent

Sans tambour – Samuel Achache – Festival d'Avignon

Koulounisation – Salim Djaferi – reprise au Théâtre des Doms

Forêt – Anne Teresa De Keersmaecker et Nemo Flouret – Louvre à Paris

Giselle – François Gremaud – National

The Interrogation – Edouard Louis/Milo Rau – Milo Rau – NT Gent

First Memory – Noé Soulier – Kunstenfestivaldesarts, la Raffinerie

Tumulus – François Chaignaud – Kunstenfestivaldesarts, Kaaitheater

C(h)œurs – Alain Platel – reprise après dix ans par l'Opéra Ballet de Flandre

Sun&Sea – Vaiva Grainyte, Lina Lapelyte et Rugile Barzdziukaite – Les Tanneurs

Mystery Sonatas/For Rosa – Anne Teresa De Keersmaecker – Concertgebouw Bruges

Triptych – Peeping Tom – Théâtre national

Tartuffe-Molière – Ivo Van Hove – Comédie française

Portraits sans paysage – Nimis Groupe – Théâtre national

Je crois que dehors c'est le printemps – Gaia Saita – Théâtre national

TT Bien

Erika Zueneli – Landfall[Voir les dates](#)

Critique par **Rosita Boisseau**
Publié le 10/01/2023

Erika Zueneli situe sa nouvelle pièce dans un territoire particulier : une zone où l'on débarque après un voyage. Là, elle convoque une communauté fragilisée par cet instant marquant le début de ce qui s'annonce comme une nouvelle séquence de vie. Dans cette parenthèse, le groupe de dix danseurs s'agite, se cherche, s'excite. Les uns s'appuient sur les autres, qui les rejettent ou cherchent à nouer avec eux des liens éphémères. Ce « *terrain de jeu animé par la passion* » qu'est *Landfall*, selon la définition de Zueneli, entend soulever les corps pour les maintenir dans une urgence et une acuité inédites, celles propices à construire un nouveau monde.

Danse

Théâtre Le Pavillon
28 avenue Paul Vaillant Couturier,
93230 Romainville
Le 26/01/2023

Toutes les dates



ERIKA ZUENELI, LANDFALL

Par Wilson Le Pennelec
Publié le 24 décembre 2022

Depuis plus de vingt ans, la chorégraphe Erika Zueneli s'inspire de l'humain en tant qu'être social, sa relation aux autres, à soi, et de notre rapport au monde. Avec sa nouvelle création *Landfall*, elle interroge aujourd'hui son travail et sa pratique à l'aune d'une nouvelle génération de danseur·euse·s. L'artiste réunit à ses côtés dix jeunes interprètes de différentes disciplines (danse, théâtre, cirque) et imagine un espace dynamique où coexistent leurs énergies et leurs singularités. Dans cet entretien, Erika Zueneli revient sur la genèse et le processus de création de *Landfall*.

Votre nouvelle création *Landfall* réunit dix jeunes interprètes. À quoi répond cette jeune équipe ?

Landfall résulte avant tout de l'envie de revenir à une pièce de groupe avec un certain nombre des personnes sur le plateau. Puis surtout, de la curiosité de me confronter à une autre génération. J'ai longtemps travaillé avec les mêmes collaborateurs·ices nous avons grandi ensemble, avec les mêmes questions, les mêmes sentiments d'effacement les années passent. J'ai eu besoin de rencontrer et de travailler avec de nouvelles personnes, de questionner mes procédés artistiques, d'aborder mes réflexions et mes intérêts à travers de nouvelles perspectives. C'est important de toujours remettre en question son travail et de se confronter à d'autres contextes. Ces jeunes artistes sont à l'aube de leur vie professionnelle et seront amenés à penser les mondes artistiques, politiques et philosophiques de demain. Avec *Landfall*, l'enjeu était d'imaginer un projet autour et avec cette génération, sans l'enfermer dans des représentations qui lui sont généralement associées, et d'étudier comment, venant d'une toute autre génération, je peux ou dois m'y inscrire.

Comment avez-vous initié le travail avec cette équipe ?

Il y avait dès le départ une envie de découvrir, d'expérimenter ensemble, un désir de transmission, aussi bien pour elles·eux que pour moi. Nous avons d'abord commencé par des laboratoires de recherche, pour que chacune puisse trouver son organisation dans l'espace, son rôle dans le groupe, sa capacité à répondre à se coordonner et se désorganiser tout en gardant une grande autonomie. Sur dix interprètes, sept viennent du théâtre, deux viennent de la danse et un vient du cirque. Elles·ils ont pour point commun d'avoir

MACULTURE ENTRETIENS CRITIQUES LES RENDEZ-VOUS

lots, des phrases, que nous avons ensuite essayé de mettre en mouvement.

Comment occupez-vous le groupe sur le plateau ? Pourriez-vous partager le processus chorégraphique *Landfall* ?

L'espace a été une des premières notions que j'ai abordé en studio avec le groupe, en dirigeant de grandes improvisations avec des principes scénographiques. J'ai imaginé un espace constamment traversé par des présences ou des énergies, avec des duos, des diagonales, des sois, des groupes, des jeux de d'apparition et de disparition. Nous avons aussi travaillé à partir d'œuvres sculpturales et picturales anciennes (par exemple Michelangelo) pour chercher de nouvelles corporeités, un métissage commun. Ce rapport à l'ancien avec une dimension divine a été une base importante du travail de recherche. Pour *Landfall*, j'ai imaginé des corps dans un entre-deux, entre le corps contemporain propre à notre époque et le corps mythique, en rendant visible cette dissociation et ce déchirement. Mais avant tout, j'ai souhaité mettre les interprètes, leurs singularités, leurs sensibilités, au cœur de la pièce. *Landfall* peut se voir comme une petite communauté, où coexistent différentes personnalités, avec chacune des zones à défendre. Elles·ils ont des règles entre eux, il y a des espaces, des organisations incongrues, ils se donnent le relais, etc. L'air de rien, elles·ils posent une certaine insouciance sur le plateau, mais jamais rien n'est proposé comme une revendication, un manifeste... Elles·ils sont là, face à nous, avec juste leurs présences, avec humour et dédén, rien n'est sérieux même si tout est grave.

Comment avez-vous abordé la dimension musicale de *Landfall* ?

Le musicien Thomas Turine est venu plusieurs fois au début du processus de création et a participé aux grandes improvisations avec nous. Pour lui expérimenter sur ses improvisations musicales l'ye était une merveilleuse source créatrice. Je lui ai demandé de commencer sur une pulsation, un rythme, présent durant toute la pièce, en lui proposant une tarantella comme idée de départ (les tarantelles sont un ensemble de danses traditionnelles, et de formes musicales associées, provenant du sud de l'Italie, ndr). Au fur et à mesure des répétitions, Thomas a composé une bande son, parfois en résonance avec nos actions et parfois pour nous soutenir avec toute la puissance qu'il sait offrir. Puis nous avons eu envie que le plateau devienne de plus en plus autonome musicalement au fur et à mesure que la pièce avançait. Certains sons sont donc générés et créés directement depuis le plateau par les danseur·euse·s.

Conception et chorégraphie Erika Zueneli. Collaboration et scénographie Olivier Renouf. Avec Alice Blotie, Benjamin Gisaro, Caterina Campo, Charly Simon, Clément Coudier, Eliza Wéry, Felix Rapala, Louis Affergan, Lola Ches, Matteo Renouf. Dramaturgie Olivier Hespel. Regard extérieur Julie Bougare. Assistant projet Louise De Bastier, Corentin Stevens. Création sonore Thomas Turine. Création lumières Laurence Halley. Costumes Silvia Hazenelever. Administration, production, diffusion des Organismes vivants & Ta-dah/Aabi. Photo © Dominique Libert.

Landfall est présente le 25 janvier au Pavillon à Romarinville dans le cadre du festival Fais d'hiver.

Spectacles > Danse > "Landfall", un art de la dislocation

DANSE



"Landfall", un art de la dislocation

26 JANUARY 2023 | PAR JULIA WAHL

*Lieu "culturel, philosophique et festif", le Pavillon de Romainville accueillait aujourd'hui, dans le cadre du festival **Faits d'hiver, Landfall**, création de la chorégraphe Erika Zueneli.*

Entre immobilité et mouvement

Le "landfall", c'est ce moment désarçonnant où l'on atterrit après un vol en avion. Cette impression de déséquilibre liée au retour au sol est au cœur des recherches du spectacle

Nous utilisons des cookies pour vous garantir la meilleure expérience sur notre site web. Si vous continuez à utiliser ce site, nous supposons que vous en êtes satisfait.

[Ok](#)

Pour faire éprouver au public ce sentiment désarmant, la chorégraphe a réuni sur le plateau dix danseurs et danseuses. Ensemble et séparément, ils dessinent des tableaux qui défilent à toute allure, en constante reconfiguration. Au son d'un gong, une danseuse ou un danseur quitte sa posture pour courir derrière une toile blanche et recomposer ce tableau à l'infini.

Cette dialectique entre l'immobilité et le mouvement que figure le déséquilibre fait également l'objet d'un traitement comique et malicieux. Ainsi en est-il de l'usage des voix, qui entament comme malgré elles des logorrhées maladroites.

Un art de la dislocation

Cette impression de mouvement involontaire est au cœur de la deuxième partie du spectacle, qui voit le rythme s'accélérer. Ce changement a pour corollaire un sentiment de dislocation, les artistes semblant régis par des membres qui leur échappent, gouvernés seulement par une musique qui a alors partie liée avec celle du joueur de flûte de Hamelin. La saccade, omniprésente dans cette deuxième partie, fait figure de métaphore de cette désarticulation.

La dislocation régit également le groupe, qui passe sans solution de continuité du solo à la pièce chorale. Il s'agirait alors précisément de se demander comment "faire groupe" quand on est ainsi disloqué. A la manière d'un atome, la troupe voit toujours l'un ou l'une faire bande à part, tel un électron libre. Cette sempiternelle recherche d'un ailleurs participe de cette sensation de déséquilibre, de point nodal où tout semble encore pouvoir se jouer. Il en ressort une joyeuse impression de liberté, qui déteint sur le public.

Conception et chorégraphie : Erika Zueneli

Collaboration, regard scénographique : Olivier Renouf

Interprétation : Alice Bisotto, Benjamin Gisaro, Caterina Campo, Charly Simon, Clément Corrillon, Elisa Wéry, Felix Rapela, Louis Affergan, Lola Cires, Matteo Renouf

Dramaturgie : Olivier Hespel

Regard extérieur : Julie Bougard

Assistant projet : Louise De Bastier, Corentin Stevens

Création sonore : Thomas Turine

Création lumières : Laurence Halloy

Costumes : Silvia Hasenclever

Administration, production, diffusion : des Organismes vivants & Ta-dah!/Asbl

© Dominique Libert

LANDFALL

PAVILLON DE ROMAINVILLE

'ERIKA ZUENELI

Nous utilisons des cookies pour vous garantir la meilleure expérience sur notre site web. Si vous continuez à utiliser ce site, nous supposons que vous en êtes satisfait.

[Ok](#)



weekend FOCUS



LE VIF

l'express



Le défi d'Erika Zueneli pour Landfall: trouver une gestuelle qui ne banalise pas la jeunesse. © DR

MAGAZINE

Danse la vie dense



Le Vif

26-10-2022, 21:00

Du 27/10/2022 du Le Vif

Erika Zueneli, danseuse, chorégraphe, formée en Italie, influencée par Graham et Cunningham, a travaillé avec Philippe Découflé avant de s'installer entre France et Belgique. Elle travaille aujourd'hui sur la rencontre des générations. L'urgence est au cœur de son *Landfall*.

Pourquoi danser avec des plus jeunes?

Après deux projets non aboutis, c'était flagrant: je devais m'intéresser aux jeunes. Par pour parler d'eux, mais pour une transmission dans les deux sens. Avec, pour point commun, l'urgence. Urgence de danser «avant qu'il ne soit trop tard» et soif de la jeune génération. Je voulais confronter une équipe sur le point d'atterrir à une qui décolle. Mais si on retrouve dans ce projet des questions de nouvelle génération, il n'est pas sociopolitique.

Comment avez-vous choisi les interprètes?

J'ai auditionné comédiens et danseurs, et retenu sept comédiens, deux danseuses et un circassien, de 18 à 29 ans. Tout le monde a le même statut, pas le même passif. On a commencé par des ateliers pour apprendre un métalangage commun, créer un groupe harmonieux. Il fallait trouver une gestuelle qui ne banalise pas la jeunesse.

Pour quel résultat?

Une poétique du relais. Dans leur génération, il y a une révolution secrète, et dans le spectacle, un passage de relais. Ça se fait avec insolence, dans le jeu. C'est une abstraction cadrée dans l'espace.

Il y a un côté participatif?

J'aime que mon travail s'ouvre à d'autres publics et j'ai travaillé avec des amateurs en 2005 et 2008 autour de Partita-s pour Partita-s II, à la Défense et dans les jardins de Versailles. Ici, je me démarque du participatif pur – terme trop à la mode, qui fait penser

à «tout le monde sur scène». Je souhaite transposer les questions posées aux danseurs sur l'impatience au-delà de la scène. Ce sera un partage avec le territorial.

Comment envisagez-vous votre travail, après cette expérience?

C'est trop tôt pour le dire. Mon travail tourne autour du groupe, du lien à l'autre. C'est une question d'espace, essentielle: créer un groupe, en évitant le chaos et en impulsant la liberté. Ça amène à cette question: comment vivre dans une ville, une vie, avec les autres?



demandez le programme



KosmoStudio

L'ATELIER DE COMÉDIEN.BE

ACCUEIL AGENDA FOCUS VOS AVIS CRITIQUES INTERVIEWS VIDÉOS CONCOURS SPECTATEUR

Le « je » est dans le « nous »

Lundi 28 novembre 2022, par **Didier Bécard**

La chorégraphe et danseuse Erika Zueneli réunit dix interprètes qui habitent une « zone à défendre face aux rétrécissements du réel ». Partant de l'occupation de l'espace, ils rassemblent leurs énergies et leurs personnalités respectives pour constituer un ensemble qui fait corps. A voir, absolument.

Une femme arrive en courant et se place au bord de la scène, immobile. Lorsqu'elle s'en va, une autre prend sa place, suivie par un homme qui quitte le plateau alors que trois autres personnes y pénètrent. Deux autres s'y ajoutent puis la scène se vide au goutte à goutte.

Ce jeu de va et vient, sur le principe des vases communicants, se poursuit au son de quelques notes de piano éparpillées. Le plateau n'est jamais désert et est même, un moment, occupé par les dix interprètes. Mais aucun n'y reste vraiment longtemps. Une musique plus élaborée et continue s'installe. En sortant de scène, l'avant dernier marque un temps d'arrêt, se retourne et adresse un regard au dernier.

Femmes et hommes occupent à nouveau le plateau selon les mêmes modalités mais ils ne se présentent plus, seulement face au public, droits, neutres, immobiles. Ils prennent la pose dans différentes attitudes alors que de petits mouvements des membres apparaissent chez certains. Une véritable gestuelle se développe, ils semblent prendre vie alors que certains d'entre eux gardent une pose figée, comme pour constituer un décor composé de statues.

A ce stade, l'on décèle peu de contacts, même visuels, entre les différents interprètes. Petit à petit, par deux, des regards s'échangent, des mouvements sont partagés, des sorties de plateau se font de concert. Les interactions entre les danseuses et les danseurs sont plus fréquentes, plus franches, mieux synchronisées. Le décor sonore (signé Thomas Turine) donne le tempo aux changements de tableaux, à la succession des scènes.

Ils sont tous les dix sur scène, tous en mouvement. Quelques bribes de paroles fusent, parfois inaudibles, parfois incompréhensibles faute de contexte. Rien d'envahissant, comme cela peut parfois l'être dans des spectacles de danse; des propos, disons anodins: « Ici, c'est moi, voilà moi », dit par exemple l'une d'entre elle.

Des mains apparaissent de derrière la toile qui constitue l'unique décor en fond de scène avant de disparaître, lentement. Une voix parle de feux d'artifice, « fugaces comme le printemps », tandis que la musique évoque une ambiance de carnaval. Des boulettes de papier coloré jaillissent depuis la toile de fond, à l'instar des oranges lancées lors des festivités carnavalesques de la région du Centre. L'un des pans de la toile s'affaisse, donnant à voir le lanceur de boulettes et l'une des interprètes qui joue une ritournelle répétitive sur le clavier d'un synthétiseur.

Tous reprennent possession de la scène, d'abord figés, puis sous l'impulsion d'une des danseuses, ils entament des mouvements de bassin, sensuels, presque aguichants. Le mouvement est collectif mais chacun y va de son rythme, de sa touche personnelle. Le groupe s'est constitué mais, à l'intérieur de celui-ci, chaque interprète garde sa personnalité, sa singularité.

La cohésion de l'ensemble s'exprime par la suite lorsque, tour à tour, une danseuse, un danseur, puis d'autres poussent un gémissement et feignent de s'évanouir. Tous, ou presque, se précipitent pour empêcher la personne de tomber au sol. La solidarité du collectif rencontrera son point d'orgue dans le final du spectacle avec une figure entièrement basée sur la totale confiance qu'un individu accorde au reste du groupe.

Avec « Landfall » (le terme n'a pas d'équivalent en français mais signifie, en gros, toucher terre, ce qui vaut pour un avion comme pour un bateau), la danseuse et chorégraphe Erika Zueneli renoue avec les pièces de groupes. Sa dernière création de ce type remonte à 2007/2008 avec « Partita-S » et ses huit danseurs. Ici, elle a rassemblé dix interprètes issus du milieu de la danse et du théâtre et même une personne venant du monde du cirque (il est facile à repérer, il est le seul à s'autoriser un sauto arrière parfaitement maîtrisé).

Le thème de la pièce n'est pas tant le groupe en lui-même que la coexistence des singularités qui le composent. Tous les membres de l'ensemble sont différents, et affirment leur différence, mais le rassemblement de toutes ces individualités n'empêchent nullement le « nous » d'exister, au contraire, c'est cette diversité qui lui insufflé toute sa force.

Partant de jeux d'écriture mais, surtout, de contraintes d'espace (et donc de déplacement), Erika Zueneli a réussi à guider cette autre génération de danseuses et danseurs (oui, quelle que soit la discipline à laquelle ils ont été formés, tous s'affirment comme des danseurs sur la scène) dans sa culture chorégraphique sans gommer leurs singularités respectives. On reconnaît la patte de la chorégraphe dans cette œuvre, tout en équilibre et en cohérence, mais l'on distingue également la personnalité des interprètes, tous remarquables.

Didier Bécard

« Landfall » d'Erika Zueneli en collaboration avec Olivier Renouf, avec Alice Bisotto, Benjamin Gisaro, Caterina Campo, Charly Simon, Clément Corillon, Elisa Wery, Felix Rapela, Louis Affergan, Lola Cires et Matteo Renouf, jusqu'au 27 novembre à Central à la Louvière, 064/21.51.21, www.cestcentral.be.

Ce vendredi 25 novembre, une navette au départ de Bruxelles est prévue pour la première (renseignements au 064/21.51.21).



demandez programme

LA PLACE
Laure Lapel
22/11 > 3/12

Théâtre Océan

ACCUEIL AGENDA FOCUS VOS AVIS CRITIQUES INTERVIEWS VIDEOS CONCOURS SPECTATEUR

Landfall : Un « nous » fait de toutes nos singularités

Lundi 28 novembre 2022, par Esther Bécard

Entretien avec Erika Zueneli

Pour sa dernière création, « Landfall », Erika Zueneli réunit dix interprètes dont tous ne viennent pas de l'univers de la danse. Partant de l'espace qui constitue une zone à défendre face aux rétrécissements du réel, ils inventent une gestuelle pour exprimer le désir et l'impatience que la chorégraphe retrouve dans cette nouvelle génération.

Après de récentes créations plutôt intimistes comme « Paris Berlin » (2021), un solo à l'énergie trouble comme une préparation au combat, « Muzak » (2021), une pièce unique composée d'une multitude de fragments d'autres pièces, ou « A.Jon » (2018) un duo corps, air et musique en collaboration avec Jean Forêt et Rodolphe Costin, Erika Zueneli souhaite renouer avec une pièce empreinte de la notion de groupe et de cohabitation sur le plateau. « Le groupe permet de révéler la relation aux autres, explique-t-elle, mais aussi la relation à soi. Ce n'est possible qu'avec un certain nombre d'interprètes qui révèle de façon moins abstraite l'aspect humain ».

Partant de la question du nombre d'interprètes dans une grande forme, la chorégraphe s'est interrogée : quelle travaille en général avec des équipes bariolées ? on a grandi ensemble, comme dans la vie », sourit-elle. Évoquant la notion de génération, elle tient à faire la distinction avec une forme de « jeunisme ». L'idée étant non pas de se focaliser sur la jeunesse mais de créer une équipe d'une autre génération (que la sienne). Mais toujours avec le désir d'observer l'humain et son comportement, de raconter le monde à travers l'humain. « Il s'agit de regarder les mêmes choses mais à partir d'un autre angle de vue ».

À partir de cette envie, il fallait trouver comment concrètement former une telle équipe. L'idée de faire appel à des personnes en formation, par définition « entre deux », a été rapidement abandonnée au profit de personnes sortant de formation et donc âgées de 15 à 25 ans. Un second critère de sélection était à ne pas se limiter au monde de la danse mais de s'ouvrir à des interprètes qui ont une grande expérience sous d'autres disciplines, comme le théâtre et même le cirque.

Erika Zueneli s'est donc tournée vers le Centre des Arts Scéniques, une ASEJ dont le but est de faciliter l'entrée dans la vie professionnelle des diplômés·es d'une des cinq écoles supérieures d'Art dramatique de la Communauté française. Résultat, la moitié des candidats retenus sortent d'une formation en théâtre même s'ils ont eu beaucoup de contacts avec la danse. S'y ajoutent des candidats filiers externes après audition pour constituer un groupe de dix personnes de formations différentes.

La chorégraphe souhaitait explorer les notions du désir, de la découverte et de l'impatience, d'agir, d'être, en observant une génération différente en ayant peur d'écarter les choses. L'impatience, l'urgence, ne se traduit pas nécessairement par la rapidité des mouvements. Le travail s'est articulé autour d'une construction chorégraphique en fonction de l'espace et de jeux d'écriture faisant naître des mots à traduire dans le mouvement.

Il s'agissait de trouver un langage, une métaphore qui rapproche les composantes du groupe. L'espace est organisé de manière telle que les singularités apparaissent dans une grande coexistence, révèle qui ils sont, leur âge, leur corps, les questions sociales qui les habitent. « De manière sous-jacente, explique Erika Zueneli, cela fait apparaître les questions sur l'humain qui change avec la génération. Ils questionnent ce qui est devant eux de manière métaphorique mais aussi concrète, ensemble, selon des règles que le public ne connaît mais perçoit au cours du spectacle ».

La forme « Landfall » qui donne son nom à la pièce n'a pas d'équivalent en français. Littéralement, cela signifie : terres fermes, ce qui vaut pour un avion comme pour un bateau, par exemple. La chorégraphe l'explique par rapport à l'âge, attention pouvant être assimilée à l'inventer presque « le décollage est obligatoire avant de pouvoir atterrir ».

Entourée de jeunes personnes comme la metteuse en scène Louise de Bastier et le danseur Corentin Stévens, Erika Zueneli a travaillé sur des jeux d'écriture avec les interprètes sur « une jeunesse » enfermée dans des clichés. Cela a permis de dresser une cartographie d'assemblages de mots – comme, par exemple, « le temps éphémère » ou « le fugace qui transpire » – à mettre en mouvement. L'objectif de cet exercice était de trouver (sur singularité) en passant de l'intime à l'universel, mais aussi de faire sortir l'humain qui dit beaucoup (ou rien du tout).

Un peu déstabilisés au départ par ce travail, les interprètes, qui disposent de belles formations en mouvement, se sont prêtés au jeu. Ils ont beaucoup improvisé à partir de principes d'espace et non d'intentions psychologiques. « C'est de là que la dentelle du jeu vient », commente la chorégraphe qui fait référence à « L'infinitésimal » où le travail sur l'espace était dicté par l'esprit de la pièce.

À trois semaines de la première, Erika Zueneli se dit contente du travail réalisé, même si la pièce recèle encore des choses à découvrir. « C'est un voyage, un chemin différent d'un solo ou d'un travail réalisé avec un collectif de longue date, dit-elle. J'ai beaucoup aimé travailler sur cette micro-société où la coexistence est plus importante que le groupe. » Le jeu, le « je », est dans le « nous » et la notion de lien commun apparaît petit à petit. Mais le point de départ est plutôt l'organisation de l'espace qui détermine des zones où les solitaires, délogés des attitudes un peu contrainte, ne sont plus vraiment présents.

Se créent alors des zones à défendre, des valours face à des questions sociales portées de façon différente. Soucieuse de contourner les clichés sur la jeunesse, la chorégraphe insiste sur le fait que « ce sont des individus qui portent l'âge qu'ils ont. Même s'ils sont très conscientisés, ils existent par leur présence et leur corps, plutôt que par un discours explicite ».

À noter qu'en parallèle à la présentation de « Landfall », Erika Zueneli réalise des interventions territoriales participatives sous forme d'ateliers réalisés selon les mêmes principes que ceux utilisés avec l'équipe du spectacle. Le festival de Central accueillera donc une intervention – dont la forme finale n'est pas encore déterminée – réalisée avec de jeunes amateurs de la région à partir de questions abordées ensemble. L'idée est de travailler avec le public pour lui faire découvrir le travail de la scène, autrement, que sous le prisme du spectacle. La danseuse qui préfère des gestes créatifs à de simples ateliers pédagogiques envisage également de réaliser des dédoublons à partir d'une création plus spécifique.

« Landfall » d'Erika Zueneli avec la collaboration artistique et chorégraphique d'Olivier Renout, avec Alice Brodoux, Benjamin Gissac, Caterina Campa, Chloé Simon, Clément Carrière, Elsa Wery, Felix Ripplé, Louis Attergan, Lolita Gies et Matteo Renout. Du 25 au 27 novembre à Central à La Louvière, 064/27.51.21, www.central.be

LANDFALL à Central, une création scénique mêlant pros et amateurs du Centre

Le projet de la chorégraphe Erika Zueneli aboutira sur les planches de Central cet automne. La pièce sera interprétée en parfaite osmose par de jeunes danseurs professionnels et des amateurs issus de la région.

★ | ABONNÉS



Les amateurs en compagnie d'Alexis et d'Erika (chorégraphe, en arrière-plan) - Régis Duez

Landfall est une expression anglaise, difficilement traduisible en français. Le terme représente l'arrivée sur terre à la fin d'un long voyage par la mer ou par les airs... tout un programme ! La pièce est en passe d'être créée à partir des réalités respectives de chacun (e) des jeunes interprètes. « C'est un projet expérimental », souligne la chorégraphe, Erika Zueneli, « nous en sommes au stade de la création et de la préparation. Le travail se fait dans l'échange, je sais où je veux aller, mais je ne sais pas encore comment. Nous construisons pas à pas la pièce, je sens ces jeunes dans ma dynamique, c'est très motivant ! Tout est axé sur la danse, le corps et l'espace, la musique c'est le support. J'imagine Landfall comme une pièce chorégraphique composant et recomposant des existences qui se nouent, se disloquent et se redécouvrent ».

SUDINFO • VIDEOS

Landfall, un spectacle à Central avec une troupe d'amateurs





Les jeunes professionnels (argentins, français, Italiens et belges, 10 au total) - D.R.

Chorégraphe et danseuse

Née en Italie à Florence, Erika Zueneli entame ses études de danse classique et poursuit sa formation à New York. Elle collabore à de multiples créations ainsi qu'à divers opéras. Elle est invitée à participer à la cérémonie d'ouverture des JO d'Albertville en 1992 et poursuit sa belle carrière en France. De projets en réalisations, elle va rejoindre la scène belge et créer une structure à Bruxelles. Avec une quinzaine de pièces à son actif, on découvre chez Erika tout son intérêt pour les relations humaines et le partage de la culture. Chacune de ses créations devient un nouvel univers. C'est par le biais de Vincent Thirion, directeur de Central que la talentueuse artiste pose ses valises à La Louvière. Elle nous invite à imaginer avec elle ce que sera Landfall, tout semble possible, ce sera la porte ouverte vers un monde à l'envers...



Les jeunes amateurs en pleine répétition - Régis Duez

Alexis Tomasello, de son côté, est responsable de projets de danse à Central. Il s'est chargé du casting pour le choix des danseurs amateurs de la région. « On a ciblé rapidement, car c'est un travail de longue date avec les écoles de danse de la région ou d'un peu plus loin, avec le conservatoire... Nous avons sélectionné 5 amateurs et 3 non-initiés, mais passionnés d'expression corporelle. Central va devenir un espace scénique, nous allons essayer de nouvelles créations. C'est une réalité, la région est riche de talents !

Ces danseurs amateurs, souvent des ados (issus de la région du Centre), n'ont pas ou peu de notion de danse, mais sont ouverts au mouvement. C'est déjà le principal. Ils seront tous sur scène pour trois représentations les 25, 26 et 27 novembre.

DANSE - GROS PLAN

Les 25 ans de « Faits d'Hiver »



ILE-DE-FRANCE / FESTIVAL

Publié le 15 décembre 2022 - 01:30

PARTAGER SUR



Le festival francilien dirigé par Christophe Martin, qui s'étend sur dix-huit lieux et quatre départements, a 25 ans. Un bel âge.

Pour les 25 ans de Faits d'Hiver, pas de commémoration mais la constatation que Thomas Lebrun a été le compagnon de route incontournable de ce festival. C'est pourquoi il y présentera sa création 2023 : *L'envahissement de l'être* (danser avec Duras). Cependant, on ne saurait réduire ce festival qui comprend 50 représentations dont 15 créations au seul directeur du CCN de Tours. Faits d'Hiver fait le tour du paysage chorégraphique contemporain, avec des œuvres diversifiées, imperlinentes, surprenantes. Il rassemble artistes confirmés et compagnies émergentes, du solo au grand ensemble. Ainsi, Lorena Dozio interroge l'invisible dans *Comme un saut amovible* et Rebecca Journa se demande si le mouvement peut rendre visible l'imperceptible dans *Portrait* tandis qu'Enka Zueneli se lance dans une pièce chorale pour dix interprètes intitulée *Landfall*. Marlène Pinot se prend pour la Vierge dans *Marie blâmes* et Christine Arranger réinterroge *L'Apocalypse* selon Saint Jean avec humour et gravité dans *Je vois, venant de la mer, une bête monte*.

Effets divers

Yves Alexandre fête ses 90 ans de compagnie avec son duo infatigable et Claude Brumachon et Benjamin Lantache nous racontent quarante ans de danse contemporaine française à travers leur parcours de vie, de voyages, de mouvements, dans *Une passion dévolée*. Le festival fait la part belle à la musique, qu'il s'agisse de *Partitions* de Jean-Christophe Ysaëre sur les *Suites pour violoncelle* de Jean-Sébastien Bach, d'*ARPEGGIO* et *CANTATES/2* de Louis Barrault, où Bach voisine avec Schubert, de Scarbo de Joannis Mandafounis sur Ravel et Debussy, mais aussi de Jukebox de Serena Malazzo où les spectateurs sont invités à choisir des musiques à partir de tubes qui déterminent les danses sur le plateau. Sont présentes aussi des créations ébouriffées dans *Les Amères mondes* de la compagnie Mossour-Bonté ou dans *Orbanaute* de Tânia Carvalho. On trouve aussi dans ce festival des rencontres qui ne se font pas comme dans *ZAMAN* sans l'aide de Yair Barelli, des projets participatifs comme le *Lotus 3000* du Collectif Es, ou *Naïve part & partout* de Myriam Gourfink, avec une trentaine d'amateurs. Sans oublier, parmi beaucoup d'autres spectacles à découvrir, la folle soirée de clôture, *Blitz rapis rouge*, confiée à La Barroka.

Agnès Irine



LES PLUS LUS

1. **Les Variations Goldberg, BWV 988, d'Anne Teresa De Keersmaeker en tournée**
2. **Grief and Beauty de Milo Rau : un théâtre qui oblige à ressentir**
3. **Bientôt, les festivals d'été à découvrir dans La Terrasse !**

Prix Maeterlinck de la Critique

Nominations Saison 2022-2023

NB : retrouvez les distributions et détails de production complets, ainsi que les dates de reprise des spectacles sur notre site www.prixmaeterlinck.be.

Spectacle

- ***Landfall***, d'Erika Zueneli.
- ***Le Mystère du gant – Vaudeville à table***, de Léonard Berthet-Rivière.
- ***La Sœur de Jésus-Christ***, d'Oscar de Summa, mise en scène de Georges Lini.

Mise en scène

- ***En attendant Bojangles***, d'après Olivier Bourdeault, adaptation et mise en scène de Victoire Berger-Perrin.
- ***Hedda***, d'Aurore Fattier et Sébastien Monfé, mise en scène d'Aurore Fattier.
- ***La Place***, de Laure Lapel.

Spectacle de danse

- ***A Very Eye***, d'Angela Rabaglio et Micaël Florentz (Tumbleweed)
- ***La Grande Nymphé***, de Lara Barsacq.
- ***M-Ondes***, de Marielle Moralles.

Comédie/Spectacle d'humour

- ***Dena Princesse guerrière***, de Dena Vahdani.
- ***Les Garçons et Guillaume à table !***, de Guillaume Gallienne, mise en scène de Patrice Mincke.
- ***Toâ***, de Sacha Guitry, mise en scène de Daniel Hanssens.

Spectacle de cirque

- ***Boutès***, de la compagnie Courant d'Cirque.
- ***Drache nationale***, de la compagnie Scratch.
- ***Reclaim***, de Patrick Masset (Théâtre d'1 Jour).

Spectacle jeune public

- ***Dominique toute seule***, de la compagnie Au détour du cairn.
- ***Lagneau***, d'Audrey Dero.
- ***La Méthode du Dr Spongiak*** de Moquette Production

Et les nommés aux Prix Maeterlinck de la Critique 2023 sont...

Danse, cirque, mise en scène, interprète, auteur/autrice, seul en scène..., le jury des Prix Maeterlinck de la Critique a identifié, dans quatorze catégories différentes, les spectacles qui se sont démarqués au cours de la saison 2022-2023. Voici la liste des nominations, avant le verdict final le 20 novembre prochain.



Marie Baudet
Journaliste Culture | Scènes



Stéphanie Bocart
Journaliste

Publié le 28-06-2023 à 06h48 - Mis à jour le 28-06-2023 à 10h59

La palette des nominations dans la catégorie "meilleur spectacle" – d'un "vaudeville à table" à une chorégraphie chorale dont les interprètes viennent aussi notamment du cirque – témoigne à elle seule de la diversité et de la richesse de la saison écoulée. Les membres du jury des Prix Maeterlinck ont mis en commun leurs souvenirs millésimés 22-23, fougueusement débattus et arrêté les choix suivants.

Sous la bannière **Spectacle** se côtoient ***La Sœur de Jésus-Christ***, d'Oscar de Summa, une "*claque magistrale*" mise en scène par Georges Lini ; ***Le Mystère du gant***, irrésistible plongée dans les codes du théâtre et de la bourgeoisie, digérés et bousculés avec brio par Léonard Berthet-Rivière et Muriel Legrand ; et l'individu et le collectif orchestrés par Erika Zueneli dans le complexe, limpide et généreux ***Landfall***.

Prix Maeterlinck: les scènes célébrées et récompensées dans leur diversité

Dévoilés et remis le 20 novembre, les Prix Maeterlinck de la critique scènes reviennent sur la saison 22-23 en mettant en lumière ses moments forts. Une cérémonie accueillie aux Écuries de Charleroi danse et mise en scène par Jean-Michel Van den Eeyden.



Marie Baudet | Journaliste Culture | Scènes



Stéphanie Bocart | Journaliste



Laurence Bertels



Deux des dix interprètes de "Landfall" de la chorégraphe Erika Zueneli, élu meilleur spectacle aux Prix Maeterlinck de la critique scènes 2022-2023. ©Jean Fürst

Ainsi, pour les scénographes Thibaut De Coster et Charly Kleinermann, c'est l'émoi et l'incompréhension : alors qu'ils sont récompensés, en théâtre adulte, pour *La Sœur de Jésus-Christ*, leur **compagnie jeune public Pan !** sera privée de subside structurel dès 2025. Désarroi et sentiment d'injustice également pour Daniel Hanssens, directeur de La Comédie de Bruxelles, lauréat pour la comédie *Toâ*, mais dont la demande de contrat-programme a été rejetée. Tout comme pour le Théâtre en Liberté dont fait partie Hélène Theunissen, sacrée meilleure interprète. Quant à la chorégraphe Erika Zueneli, dont la Cie Tant'Amati voit sa subvention diminuer, elle se retrouve lauréate pour *Landfall*, pièce de groupe éclectique, énergique, novatrice et généreuse, sacrée meilleur spectacle.

Meilleur spectacle

Landfall

Erika Zueneli a fait le pari, pour cette création de la Cie Tant'Amati, d'un renouveau radical sans renier son univers de chorégraphe chercheuse. Dix jeunes interprètes venant non seulement de la danse mais du théâtre et du cirque habitent le plateau. Plus que sur la composition chorégraphique, *Landfall* se concentre d'ailleurs sur l'espace et la manière de l'occuper, de le traverser, de s'y inscrire, comme individu et comme groupe, qu'accompagne avec grâce la bande-son de Thomas Turine. Une dynamique de tous les instants: un entrelacs de registres et de personnalités trouvant à s'articuler dans les pleins et les vides. Dans le jeu permanent. Une célébration du risque, de l'endurance, de la complexité limpide, de la confiance.

Landfall



© Dominique Libert

La chorégraphe et danseuse Erika Zueneli réunit dix interprètes qui habitent une « zone à défendre face aux rétrécissements du réel ». Partant de l'occupation de l'espace, les interprètes, issus du milieu de la danse, du théâtre et même du cirque, assemblent leurs énergies et leurs personnalités respectives pour constituer un ensemble qui fait corps. Le thème de « Landfall » (le terme n'a pas d'équivalent en français mais signifie, en gros, toucher terre, ce qui vaut pour un avion comme pour un bateau) n'est pas tant le groupe en lui-même que la coexistence des singularités qui le composent. Tous les membres de l'ensemble sont différents, et affirment leur différence, mais le rassemblement de toutes ces individualités n'empêchent nullement le « nous » d'exister, au contraire, c'est cette diversité qui lui insuffle toute sa force. On reconnaît la patte de la chorégraphe dans cette œuvre, tout en équilibre et en cohérence, et l'on distingue également la personnalité des interprètes, tous remarquables.

Erika Zueneli réussit ici à guider une autre génération de danseuses et danseurs. D.B.

Landfall d'Erika Zueneli

Nominations

2022-2023

- Spectacle

PARA BELLUM



PRESSE PARA BELLUM



La Libre

Aux Brigittines, variations sur le corps-matière

De la glaise sous l'œil de Julien Carlier au combat évoqué par Erika Zueneli.



"Je vois ce solo comme une préparation au combat. Mais y a-t-il seulement un combat?" – Erika Zueneli à propos de "Para Bellum", dont l'allusion à la guerre résonne d'autant plus aujourd'hui. ©Jean Gros d'Abadie

Publié le 14-03-2022 à 10h51

Coupé en plein élan il y a juste deux ans, le festival In Movement des Brigittines a démarré en force pour cette édition 2022 (...).

Multicouches

La présence et l'étrangeté, grandes forces d'Erika Zueneli, s'imbriquent dans le solo Para Bellum d'où émane, là aussi, l'idée de matière. Le corps, aux aguets, se prépare au combat – ainsi que l'indique la chorégraphe dans ses notes.

Sur fond d'une substance cendrée, la danseuse traverse divers états, de tension en souplesse ludique, comme autant de vagues d'énergies troubles. La métaphore marine rejoint le flux, le continuum constitutif de sa danse, tout comme l'aube

miroitante de son pantalon, en contraste avec les autres étoffes, mates et modulables, de sa tenue.

Se situant "dans une matière physique du présent", Erika Zueneli signe avec Para Bellum un opus bref de haute intensité, marqué par le passionnant feuilletage des

matières : humaine, sonore (Sébastien Jacobs), textile (Marie Szersnovicz), spatiales, mises en lumière par Damiano Foà.

Et quand s'élève son chant, jusqu'au cœur de l'obscurité finale, avec lui se déploient la vulnérabilité et la puissance d'une femme en perpétuelle recherche.

● Festival In Movement, aux Brigittines, Bruxelles, jusqu'au 26 mars –
02.213.86.10 – www.brigitlines.be < <http://www.brigitlines.be/fr/in-movementfestival/> >

● Les spectacles du festival s'inscrivent dans **Brussels, dance !** < <http://prod.brusselsdance.eu/fr/> > Focus sur la danse contemporaine, en 18 lieux partenaires, jusqu'à fin avril.

Veni, vidi, vici

En cet après-midi de février, je découvre la scène du Regard du Cygne pour la toute première fois. La répétition de *Para Bellum* la métamorphose en champ de bataille. L'atmosphère est chargée de curiosité et de solennité mêlées : Erika Zueneli s'en va-t-en guerre... et nous avec ! Le plateau est recouvert de milliers de lambeaux de plastique noir, nous plongeant dans une atmosphère de fin du monde. Nul besoin d'autres accessoires, c'est la création sonore qui aura la mission d'habiller le lieu et l'imaginaire des quelques *happy few* présents. Pendant quelques instants, un silence de mort règne, soudainement interrompu par des roulements de tambours. Suivis de vrombissements de moteurs. On s'attend à voir débarquer toute l'infanterie et l'artillerie ! Enfin, la maîtresse de cérémonie pénètre dans l'arène, à pas feutrés. Erika Zueneli commence à parcourir le fond de la scène en suivant le fil de lignes droites imaginaires. Le sol imprime le passage

de ses pas, faisant virevolter ici et là les fragments noirs qui reposaient paisiblement au sol. Son corps s'emplit d'une calme agitation : ses micro gestes me font penser à un droïde désarticulé. Dans la famille *Star Wars*, je demande C-3PO !

Entre violence et grâce, les mouvements sans dessus dessous s'enchaînent. Droite, gauche, devant, en diagonale, arrière, retour à droite, retour à gauche, pirouette... Rester sur place, continuer d'avancer, puis battre en retraite, la main serrée sur le cœur. Est-ce un soldat qui répète ses positions de combat ? Un déserteur décidé à sortir du rang pour prendre la poudre d'escampette ? **Ou bien est-ce la métaphore d'une âme bousculée par les affres d'une guerre intérieure ?** « *Si vis pacem, para bellum* » : si tu veux la paix, prépare la guerre. Alors, comment s'y prépare-t-on à la guerre ? Et puis laquelle de guerre ? La grande ou l'éclair ? La drôle ou la froide ? Mondiale ou locale ? Intestine, fratricide ou parricide ? ►

► Civile, ethnique, idéologique ou religieuse ? Guerre servile ou coloniale ? Impérialiste ou dynastique ? Atomique, chimique, bactériologique, virale ? Sous-marine, maritime, aérienne ou terrestre ? Guerre sainte ou guerre lasse ? L'humain est décidément bien créatif...

Alors pour traduire cet adage latin en une danse, Erika Zueneli insiste sur un point crucial : elle préfère mettre l'accent sur l'importance d'une bonne préparation que la guerre en elle-même. « *On peut trouver de l'absurde et du beau dans la guerre, mais je veux faire oublier le mot guerre pour faire revenir l'humain au centre, en illustrant toutes ses guerres du quotidien et en leur redonnant des couleurs* », me confie-t-elle après la répétition. C'est « l'art de la guerre¹ » selon Erika : du morose au rose, il n'y a qu'un pas !

Tiens, parlons-en des couleurs. J'ai cru entrevoir dans *Para Bellum* une succession de clins d'œil et de références à des époques, des tableaux, des mythes et légendes.

En deux temps, trois mouvements, notre guerrière du jour se métamorphose tour à tour en amazone s'appropriant l'espace, en fantassin se saisissant d'un fusil², en cavalier enfourchant sa monture tel un Don Quichotte parti en croisade, ou peut-être encore un prince charmant parti à vive allure sauver sa princesse à la chevelure d'or, une jeune fille à la perle voguant entre détresse et délicatesse.

En guise de bouquet final, une ritournelle, comme un chant du cygne...

Finalement, ce corps durement malmené navigue sans cesse entre fragilité et authenticité. Dans le sol, les traces du chemin parcouru par Erika Zueneli mettent en lumière les zones encore inexplorées, comme nos parts d'ombre dont on n'a guère envie de s'approcher. On peut s'observer à travers l'artiste, comme un miroir reflétant nos angoisses, nos peurs, nos envies d'évasion mais aussi le désir d'avoir un jour l'âme et le corps en paix. N'est-ce pas le butin espéré après une longue vie de combat(s) ?

La guerre n'est pas encore déclarée : Erika Zueneli peaufine encore et toujours son *Para Bellum* tandis que vous lisez ces lignes. Rendez-vous en septembre ! ■

Olivia Maio

1. L'Art de la guerre, de Sun Tzu.

2. Un fabricant d'arme allemand a déposé

la marque *Para Bellum* pour des armes à feu et leurs munitions.

Conception, chorégraphie

et interprétation : Erika Zueneli

Dramaturgie : Olivier Hespel

Regard chorégraphique : Olivier Renouf

Création son : Sébastien Jacobs

Para Bellum est programmé en septembre 2021 à micadanses dans le cadre de Bien fait !

Un speed dating super Bien fait !

16 SEPTEMBRE 2021 | PAR ANTOINE COUDER

La 6ème édition du festival Bien fait ! démarre à Micadanses avec pas moins de quatre spectacles que l'on a dévorés en une soirée.



Création Micadanses Paris

Para bellum – Erika Zueneli

Ne sommes-nous pas de simple fétu de paille, feuille d'un arbre ou transformée en papier qui se tord en ondulations nerveuses, qui se déchire dans le grand bruit de l'enfer des autres ? Fétu de paille d'accord, mais fermement tenu. Zueneli ne renonce pas et s'infiltré partout où le permettent les failles de l'espace-temps. Du personnage qu'elle joue, s'échappe par giclées ce qu'il reste d'articulé du pantin qu'elle soumet à la chorégraphie (où seuls les pieds semble sur terre, foulant royalement un sol noir de végétaux en décomposition). Happée par ce « quelque chose d'autre », la danseuse plie sans jamais rompre, sans vraiment céder, demeurant dans un entre-deux porté par la brillante electro-acoustique qui l'accompagne. Comme toujours, il y a quelques temps morts où soudain l'impétuosité fait défaut. Mais la performance, au final, est franchement éblouissante.

Création Tant' Amati/Asbl & l'Yeuse- Centre Wallonie Bruxelles- CDCN la Briqueterie, Micadanses – Paris.



Erika Zuenelli / Para Bellum / Réflexions intimes sur le devenir de l'être /

Par Gourreau Jean Marie

Le 07/02/2021 - Dans Critiques Spectacles

Comme nombre d'artistes à l'heure actuelle, la situation engendrée par la Covid-19 a contraint Erika Zuenelli à poursuivre sa réflexion sur les questions existentielles. Nous vivons, depuis quelques mois en effet une période difficile, pour beaucoup pleine d'incertitudes, génératrices de solitude et de tensions, voire même de désespoir. L'instant est propre à la réflexion et met le corps en état de tension. Qu'allons-nous bien devenir ? A quoi faut-il s'attendre ? Va-t-il falloir se préparer à un nouveau combat ? Et comment notre être intime va-t-il réagir ?

Plus que toute autre forme de danse, le solo permet au chorégraphe-interprète, fut-ce par une gestuelle minimaliste, d'exprimer, avec une force considérable l'état intérieur profond qui le tenaille. Le moindre de ses sentiments est capté, assimilé par les spectateurs conditionnés, lesquels le lui renvoient, décuplé, par le truchement d'une énergie irradiante, à l'image du va-et-vient d'une balle ping-pong. C'est ainsi qu'il s'établit un courant, une osmose entre l'artiste et son public. C'est un être profondément plongé dans ses pensées, comme désespéré, qui s'offre à nous lorsque le rideau se lève. Un être tendu, perplexe, bouillonnant d'une énergie intérieure contenue, qui ne peut s'extérioriser. Un être qui semble souffrir, qui se questionne et qui émerge peu à peu de sa torpeur. L'univers qui s'offre à lui n'est que cendres. Un état de peur l'étreint : bien que perdu, il est sûr le qui-vive, face à une réalité nouvelle. Petit à petit, sa raison lui revient : il lui faut réagir, sortir, se détacher de ce fatalisme qui envahit son esprit. Sa gestuelle, étroite et dépouillée, désordonnée, entrecoupée de longs silences, est lourdement chargée de sens. Ses attitudes, ses mouvements, bien que se réorganisent peu à peu. Son existence s'affirme. Il est totalement à l'écoute de son corps. De la perte, il passe à l'alerte puis à l'hésitation et à la prise de risque, s'électrise, se prépare au combat. Mais aura-t-il vraiment lieu ?

Au travers de ce solo, Erika Zuenelli semble se remettre en question, se reconstruire après un passage d'événements douloureux. Les différents états qu'elle a traversés sont exprimés certes avec un fatalisme non feint mais aussi avec une grande pudeur et suffisamment de force pour que nous puissions les comprendre et, à notre tour, y faire face pour engager la lutte. Se « préparer à la guerre » afin de ne pas se laisser dépasser. Une réflexion intime sur la vie mais aussi, d'une manière plus générale, sur le devenir de l'existence, qu'elle parvient superbement à nous faire partager.

Para Bellum / Erika Zuenelli, avant-spectacle donné à huis-clos au Regard du Cygne à Paris le 5 février 2021, dans le cadre du Festival "Faits d'hiver".

<http://critiphotodanse.e-monsite.com/blog/critiques-spectacles/erika-zuenelli-para-bellum-reflexions-intimes-sur-le-devenir-de-l-etre.html>



ALLEIN!

PRESSE *ALLEIN!*



PROJET D'ERIKA ZUENELI EN COLLABORATION AVEC JEAN FÜRST ET RODOLPHE COSTER

Concert chorégraphique à la noirceur éclatante, fait de brumes et de lumière, d'extravagance et de retenue. Le trio (corps, voix, musique) électrise la scène, les sons tombent, les mots surgissent, s'aboient, les corps chavirent. A travers les images que cette triangulation fait naître, se trace un chemin intuitif où se perçoit en arrière-fond le mouvement rock-punk et où la question de la « résistance-existence » se pose non sans une dose de vertige, une once d'absurde et une autodérision certaine.

Danse & interprétation Erika Zueneli - Voix & interprétation Jean Fürst - Musique & interprétation Rodolphe Coster - Regard dramaturgique Olivier Hespel - Regard chorégraphique & aide à la réalisation Olivier Renouf - Lumières Laurence Halloy - Costumes Marie Szersnovicz - Régie son Paola Pisciotano - Diffusion Arts Management Agency (BE), Les Organismes Vivants (FR)

Production T'A/Asbl & l'Yeuse - Coproduction Les Brigittines, Charleroi danse, Festival Faits d'hiver en partenariat avec le Centre Wallonie-Bruxelles à Paris - Aides Fédération Wallonie-Bruxelles – Service de la Danse, ADAMI, SACD, WBT/D - Prêt de studio Centre National de la Danse – Paris, Studio Compagnie Thor - Accueils en résidence de recherche Espace Darja, Micadanses, La Briqueterie – CDCN du Val-de-Marne, Théâtre des Doms. La compagnie est accompagnée par Grand Studio.



ALLEIN ! La création No Future de Erika Zueneli à Faits d'Hiver



Le festival de danse [Faits d'Hiver](#) fête ses vingt ans et s'offre pour l'occasion un programme pointu laissant la place à quelques grands noms de la danse. Ce soir, c'était premier et avant dernier soir pour la célèbre Erika Zueneli avec le sombre **Allein !** A voir demain au Centre Wallonie-Bruxelles si vous n'avez pas peur du noir.

[gallery ids="532493"]

Faits d'Hiver a 20 ans et il faut se souvenir qu'à vingt ans on est très, très jeune. Assez pour tenter de changer le monde et assez, quand le monde de Christophe Martin, directeur du festival, est la danse contemporaine, pour continuer à interroger les formes hybrides qui sont comme le très punk *Allein !* des fusions danse/ performance/ concert inclassables.

L'italienne Erika Zueneli a fait ses classes aux USA (Cunningham...) avant de s'installer en France pour un long compagnonnage avec la Cie Mossoux-Bonté. Depuis 2000 elle est à la tête de l'Yeuse qui a pour objectif de confronter les langues, à tous les sens du terme.

Le plateau du Centre Wallonie-Bruxelles est invisible, noyé dans la brume. Nous sommes dans les limbes, surement celle du purgatoire, quand arrive un personnage tout de poils blancs recouvert, évoluant avec la démarche d'Iggy Pop. On devine quand un frêle poignet se déroule



que c'est Erika qui se planque sous la perruque qui lui couvre le visage.

Puis le purgatoire nous fait descendre aux enfers. Quelque part entre un concert de Sonic Youth et de Kraftwerk. Jean Fürst et Rodolphe Coster sont également là, et ils étaient noyés dans la brume. Le premier est performeur et (excellent) chanteur, le second est musicien, à la fois rock et electro-acoustique. On vous avez prévenu, c'est hybride.

Le fil ici est la culture rock tendance post-punk. Les corps sont maigres, moulés de noir et le geste, posé par touches dans cette pièce, est totalement emprunté aux corps des icônes rocks. Une torsion de Mick Jagger, la guitare portée très bas de Thurston Moore. Et chacun puisera dans son panthéon personnel pour se plonger dans l'univers désespéré du trio. Ils nous diront, en allemand, en français et en italien que non, il n'y a pas de future. Allein veut dire seul en allemand et pourtant ici, le trio fait corps, dans une domination masculine.

Le resultat est une ambiance et une sensation, celle d'avoir passé une soirée à Berlin en 1982. La danse tente d'exploser, elle ne peut que gesticuler, c'est trop tard, la lumière n'est plus que néon, comme dans tous les spectacles de la rentrée 2018. Le monde est donc blafard dans les yeux des artistes. No future peut-être, mais au présent, *Allein !* est un spectacle ultra cool, aux images tellement dark qu'elles en deviennent vivantes.

Chorégraphie et interprétation : Erika Zueneli en collaboration avec Jean Fürst et Rodolphe Coster

Photo : ©Jean Fürst

Temps danses

En danse contemporaine, le costume ne peut être laissé au hasard. Ce qui n'empêche pas la créativité. La preuve avec Marie Szersnovicz et Isabelle Lohas, costumières émérites dont on verra une nouvelle fois les prouesses au prochain festival In Movement des Brigittines, à Bruxelles.

PAR ESTELLE SPOTO

De l'obscurité surgit une silhouette étrange, déterminée dans son immobilité. Le visage est caché par les cheveux, d'un blond presque platine, qui semblent ne faire qu'un avec les poils du manteau de la même couleur. Une unicité, une animalité et un mystère qui évoquent immédiatement les Babugeri, ces « hommes sauvages » bulgares médiatisés par le livre *Wilder Mann* du photographe français Charles Fréger et, plus récemment encore, par le film *Toni Erdmann* de Maren Ade. Sauf qu'ici, le « sauvage » est une femme et que le bas de son corps est vêtu d'un leggings en laine avec des applications de cuir. Tel est le début, saisissant, intrigant, de *Allein* (« seul », en allemand), la nouvelle création de la chorégraphe et danseuse italienne installée à Bruxelles Erika Zueneli (prix de la Critique du meilleur spectacle de danse pour *Tant'amati* en

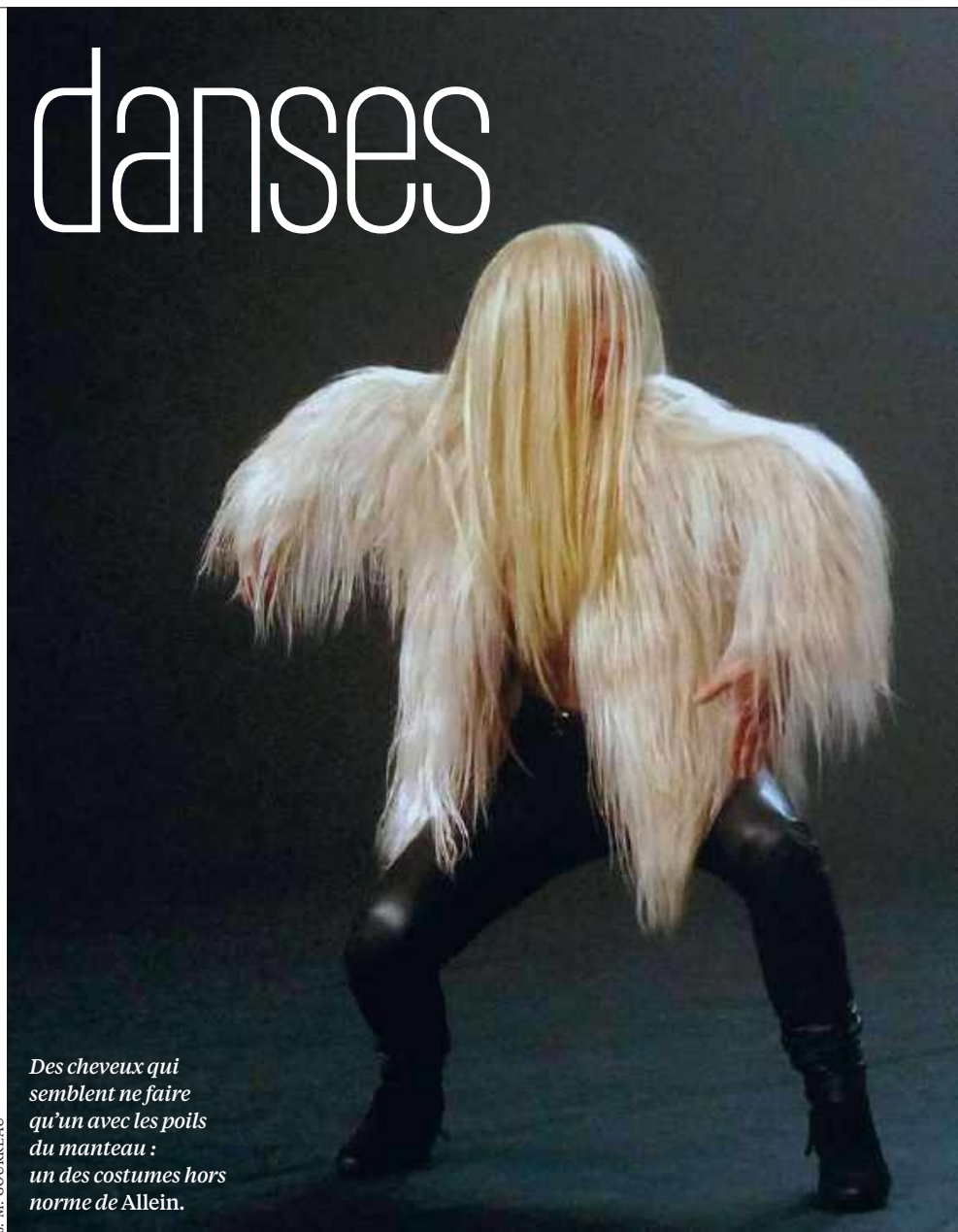
J.-M. GOURREAU

Des cheveux qui semblent ne faire qu'un avec les poils du manteau : un des costumes hors norme de Allein.

2014), présenté prochainement lors du festival In Movement aux Brigittines (1). Reposant sur la dissimulation et l'apparition, la première partie de *Allein* ne serait rien sans ce costume hors norme, simple dans son principe mais pensé jusqu'aux détails.

« Le costume de danse doit être soit extrêmement sobre, soit contenir beaucoup d'interprétations, déclare Marie Szersnovicz, qui a conçu les costumes de *Allein*. Ce qui est différent du théâtre où, en

général, on cherche à incarner des personnes de la manière la plus réaliste possible. Dans la danse, il y a une recherche plus formelle, plus esthétique. » A la fois costumière et scénographe, la Française Marie Szersnovicz est arrivée en Belgique grâce à Jan Fabre, avec qui elle avait collaboré à l'occasion de l'édition du festival d'Avignon, où il était artiste associé (en 2005). Son nom revient régulièrement aussi bien dans des productions théâtrales que des chorégraphies, notamment avec



Transquiquennal, Lisbeth Gruwez, Serge Aimé Coulibaly, Ula Sickle, Selma Alaoui, Coraline Lamaison... « Quand Erika m'a rencontrée pour ce projet, elle m'a parlé de la notion de punk, de show, de concert, avec aussi la volonté de ne pas être uniquement au premier degré », se rappelle-t-elle. « Mon point de départ, c'était cette musique porteuse d'une révolte, précise pour sa part la chorégraphe. Je voulais travailler sur la solitude du performeur, à travers un chemin très abstrait, un peu dadaïste et sans tomber dans l'imitation du monde de la musique. » Il aura fallu un faisceau de hasards et de suggestions d'images de la part de la costumière (une photo d'Alison Mosshart, du groupe The Kills, portant un manteau parfaitement raccord avec ses cheveux, des oiseaux, une perruque, des matières et des textures qui prennent vie avec le mouvement...) pour parvenir à cette tenue initiale du spectacle, fondamentale.

Agacer ou émerveiller

Isabelle Lohas trouve, elle aussi, son inspiration dans les images, mais dans un registre essentiellement cinématographique. Dans son salon bruxellois où se côtoient des mannequins et d'innombrables rouleaux de tissu, cette Dinantaise d'origine formée à Esmod à Paris remet la main sur un exemplaire de la petite carte qu'elle a réalisée pour la première du spectacle *Speak low if you speak love...* de Wim Vandekeybus. Marlon Brando dans *Sur les quais*, Uma Thurman dans *Pulp Fiction*, El Topo dans le film de Jodorowsky, James Dean... : son but était de souhaiter bonne chance à tous ses interprètes, les images reproduites symbolisant ce qui l'avait inspirée pour les costumes de chacun des danseurs et des musiciens. « Tout le monde pouvait se reconnaître », précise-t-elle. Depuis 1989, Isabelle Lohas a signé les costumes de tous les spectacles et films de Vandekeybus et sa compagnie Ultima Vez. Ce sera encore le cas pour *Go Figure Out Yourself*, son prochain spectacle, créé, lui aussi, au festival des Brigittines (2).



Piel, de Maria Eugenia Lopez, sera aussi montrée à In Movement.

ANDREAMESSANA

« Ultima Vez est une compagnie qui tourne énormément, donc il faut des vêtements qui résistent au moins à 100 lessives, à l'eau et au sèche-linge, explique celle qui a aussi souvent collaboré avec Sidi Larbi Cherkaoui et que sollicitent de nombreux jeunes chorégraphes issus ou non du giron de Vandekeybus (comme, par exemple, Maria Eugenia Lopez, auteure de la pièce *Piel*, montrée à In Movement, pour laquelle elle a aussi pensé les costumes). La danse, ce n'est pas comme à l'opéra ou au théâtre où les vêtements sont très peu lavés. Ici, ils sont trempés de sueur à chaque représentation. Techniquement, il faut que le danseur puisse bouger sans contrainte. C'est beaucoup plus facile avec les tissus d'aujourd'hui qu'avec ceux d'il y a trente ans. Il y a quelques matériaux très compliqués parce qu'ils ne glissent pas du tout, comme les cuirs et certaines nouvelles matières techniques. Il y a aussi des vêtements qui n'absorbent pas assez la transpiration. Ça peut être dangereux, on risque de glisser. » La tenue de Bryan Ferry sur la pochette d'*Avalon* de Roxy Music ou la robe de Rita Hayworth dans *Gilda* ? Isabelle Lohas se dit capable de reproduire tout ce qu'elle voit. « Chez moi, l'inspiration ne vient jamais d'un bien-être, mais plutôt de quelque chose qui agace ou qui émerveille », déclare-t-elle encore, avant de raconter comment, toujours pour Ultima Vez, elle s'est retrouvée à coudre les vêtements du film *Puur* uniquement à partir de chaussettes, ou bien les complications épiques rencontrées

lors de l'assemblage des 300 robes formant la toile de 15 mètres sur 10 du surréaliste *Immer das Selbegelogen*. Derrière chaque tenue vue sur scène se cache une histoire. Qui restera insoupçonnée. ♦

(1) *Alleen* : du 1^{er} au 3 mars. (2) *Go Figure Out Yourself* : du 22 au 24 mars. Aux Brigittines à Bruxelles. www.brigittines.be

Concentré contemporain

Outre les dernières productions de Wim Vandekeybus et Erika Zueneli, le Festival In Movement aux Brigittines de Bruxelles accueillera, comme à chaque édition, plusieurs pépites toutes fraîches de la danse contemporaine. Youness Khoukhou y créera *Noon*, un solo en forme de « voyage mental interrogeant le sens du mouvement ». L'Israélienne Meytal Blararut tentera de recréer le « paysage du souvenir » dans *We Were the Future*. Karine Ponties libèrera quatre danseurs d'une boîte à surprises dans *Le Sourire des égarés*. Et Mauro Paccagnella unira ses forces à celles du dessinateur Vincent Fortemps et du musicien expérimental Didier Casamitjana pour *Mèches*. Entre autres rendez-vous d'un événement réunissant des univers aussi captivants que singuliers.

Festival In Movement : du 22 février au 24 mars aux Brigittines à Bruxelles, www.brigittines.be

Les explorations dada-punk du trio "Allein!"

Danse La nouvelle pièce d'Erika Zueneli convoque voix et musique pour secouer la mémoire et l'avenir du corps.

Critique Marie Baudet

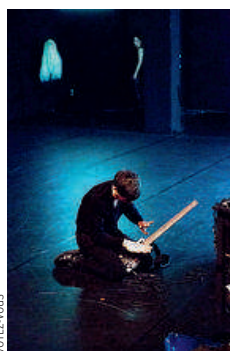
Danseuse initialement formée au classique et vite active dans d'autres sphères, fidèle collaboratrice/interprète de la C^{ie} Mossoux-Bonté, Erika Zueneli – Florentine d'origine – a développé depuis 2000, en une dizaine de créations sous nos cieux, un langage chorégraphique vigoureusement actuel, volontiers hybride, en prise sur d'autres arts et nourri tant de la trivialité du quotidien que d'abstraction poétique.

On n'oubliera pas de sitôt "Tant'Amati", allégorie sur le couple, ses désirs et ses usures, qu'elle portait avec Sébastien Jacobs et qui obtint le Prix de la critique du meilleur spectacle de danse 2013-2014.

Ce travail d'observatrice sensible et un rien ironique, elle le poursuit dans "Allein !" créé il y a un mois au Centre Wallonie-Bruxelles de Paris et présenté pour trois soirs aux Brigittines, dans le cadre du festival In Movement, et sous la bannière Brussels Dance.

Interaction

Seule ? Pas vraiment. Voire vraiment pas, sauf à considérer les trois entités de la pièce comme des bulles hermétiques. Or l'interaction est capi-



NOVOTZ/VOUS

Rodolphe Coster
Musicien, à l'avant-plan.
Derrière, Erika Zueneli
et la silhouette velue qu'elle
arbore au début de "Allein !"

talement dans "Allein !" comme dans l'ensemble de l'œuvre d'Erika Zueneli.

C'est elle qui, la première, apparaît. Veste blanche et perruque longue masquant le haut de son corps. Un déluge sonore en guise d'introduction, bientôt remplacé par un murmure qui n'ôte rien aux pulsations du mouvement. Et bientôt la voix – des borborygmes en ultrabasses aux envolées de haute-contre de Jean Fürst – entre dans le jeu. Deuxième présence.

Construit sur la notion de concert, nourri de la performance chère au mouvement punk des années 70-80, et des expérimentations de ses aïeux dadaïstes, "Allein !" inclut l'anarchie, la rébellion, explore le chaos, entrechoque les individualités tout en les sculptant ensemble. Duo de mouvements et de mots, solo rageur de guitare (Rodolphe Coster, le troisième pôle), langues mêlées (anglais, allemand, français, italien) se font échos du monde, de ses errances, des chemins qu'il s'agit d'y tracer, du défi d'avancer malgré tout.

Rien cependant n'est parfaitement linéaire dans "Allein !", ni ne s'impose avec évidence, sinon celle d'une exploration en guise d'expérience.

→ Bruxelles, Brigittines (salle Mezzo), jusqu'au 3 mars. Durée : 55 min. Vendredi et samedi à 19 h, suivi de "Evol" de Claire Croizé (chapelle, 20 h 30), et de "Mèches" par Wooshing Machine (studio, 22 h). Festival In Movement, jusqu'au 24 mars. Aperçu : bit.ly/InMovementTeaser
Infos&rés. : 02.213.86.10, www.brigittines.be

Brussels National Orchestra : nouveau récit

Musique L'orchestre nous parle d'aujourd'hui avec "Luxuria" thème de la saison.

Nous ne sommes pas un juke-box, nous avons quelque chose à raconter qui nous concerne tous !" Depuis son arrivée au poste d'intendant de ce qui s'appelait encore l'Orchestre national de Belgique, en 2016, Hans Waeghe poursuit une idée centrale : reconnecter le patrimoine symphonique aux préoccupations existentielles – affectives, intellectuelles ou métaphysiques – des citoyens de 2018 et aux grandes questions de notre temps ; en commençant par abandonner la double dénomination de l'orchestre en faveur d'une dénomination unique à vocation internationale (BNO), en engageant un nouveau directeur musical, l'Américain Hugh Wolff, et en donnant du "sens" à chaque programme de concert, quitte à

bousculer la sacro-sainte ordonnance "ouverture – concerto – symphonie".

Le staff de l'orchestre va plus loin cette année en plaçant l'ensemble de la saison sous un thème, dont la citation en latin – "Luxuria" – mêle habilement luxure et luxuriance. "A partir de la face obscure de l'être humain, l'art représente toujours une remontée vers la lumière." Avec le triptyque de Jérôme Bosch, "Le jardin des délices", en exemple.

"War Requiem" en création

Ainsi s'est construite une programmation – représentant près de 90 concerts – où la création du "War Requiem" d'Annelies Van Parijs (par le BNO et le Collegium Vocale Gent) sera le pivot d'une série de nouveaux programmes symphoniques, menés parfois en collaboration avec d'autres disciplines artistiques (littérature, danse, vidéo) et d'autres producteurs, et tant que faire se peut, donnés dans les principales salles des trois régions du pays.

La création du "War Requiem" d'Annelies Van Parijs sera le pivot d'une série de nouveaux programmes symphoniques.

Beethoven, Wagner, Britten, Chostakovitch, Stravinski, Adès, Richard Strauss, Messiaen, Schnittke et Glass seront les principaux compositeurs en lice, certains traités conjointement avec l'Orchestre symphonique de la Monnaie (on ne parle plus – ou pas encore – de "fusion" à ce stade). Outre Hugh Wolff, le directeur musical, l'orchestre accueillera une série d'invités prêts à souscrire à des dramaturgies engagées, tels les chefs Kazushi Ono, Alexander Shelley, Bertrand de Billy, Hartmut Henchen, ou, du côté des solistes, Vilde Frang, Nelson Freire, Herbert Schuch, Elisabeth Kulmann, Lorenzo Gatto ou encore un tandem inattendu : la soprano Hendrickje Van Kerckhove et l'écrivain Eric-Emmanuel Schmitt.

Enfin, un premier accord a été donné par la chancellerie (Didier Reynders) pour "creuser" au sein de la tour Generali (en face de Bozar) de quoi procurer à l'orchestre une vraie belle grande salle de répétition.

Martine D. Mergeay



demandezleprogramme

Passé, présent, futur

Allein ! | Théâtre Varia



Samedi 15 décembre 2018, par [Didier Béclard](#)

La chorégraphe d'origine italienne Érika Zueneli reprend « Allein ! » qui plonge dans l'univers post-punk des années 80.

Le plateau est invisible, noyé dans les fumigènes. Dans le noir, le tumulte gronde. Puis la lumière vient, aveuglante. Coiffée d'une longue perruque blonde qui cache son visage et se confond avec sa veste blanche, elle avance à quatre pattes avant de se mettre debout. Jean Fürst, performeur et chanteur, et Rodolphe Coster, musicien, sont là également, l'un tapi dans la brume, l'autre devant son ordinateur à produire des sons. D'emblée, le trio fait corps.

« He loves me, he loves me not ». Voix, musique et mouvement nous plonge dans l'univers post-punk des années 70 et 80 avec une allusion très claire à Nina Hagen, chanteuse allemande totalement inclassable qui mêlait les riffs de guitare ravageurs avec des envolées lyriques dignes de l'opéra. « Allein » est l'accroche d'un de ses morceaux « Ich glotz TV » (1978) dont Jean Fürst reprend les paroles au cours du spectacle.

Chorégraphe et danseuse née à Florence, Érika Zueneli a travaillé en Italie, aux États-Unis, en France et en Belgique. Elle a développé son travail de chorégraphe auprès notamment de figures majeures comme Alwin Nikolais ou Merce Cunningham, et particulièrement en Belgique avec la compagnie Mossoux-Bonté dont les collaborations sont nombreuses depuis 1996. crée sa compagnie en 2000, à Paris avec Olivier Renouf avec qui elle développe une collaboration importante. Très active sur la scène belge, elle décide en 2008 d'installer définitivement sa propre structure à Bruxelles : Tant'amati. Tant'amati est également le nom d'une pièce de danse où la chorégraphe pose le regard sur un couple dans l'espace et qui lui a valu de recevoir le Prix de la Critique pour le meilleur spectacle de Danse en 2014.

Son travail chorégraphique s'inspire des corps dans des situations concrètes. Ici, les corps gainés de noirs empruntent des gestuelles aux icônes du rock, les mouvements sont timides, à peine esquissés, tout n'est qu'ambiance et sensation, on se croirait à Berlin en 1982. La lumière devient l'éclat blafard de néons. Les langues se succèdent ou se mélangent, l'anglais, l'allemand, le français ou l'italien pour appeler la liberté et surtout constater qu'il n'y a pas de futur. Tout se déroule comme dans un concert, une extase collective qui rassemble une foule et se termine dans des accords de la guitare de Rodolphe Coster qui la balance contre son ampli. No future, d'accord mais punks not dead aussi...

« Allein ! » d'Erika Zueneli jusqu'au 15 décembre au Petit Varia, 02/ 640.35.50, varia.be.

www.demandezleprogramme.be

VAI E PASSA



PRESSE VAI E PASSA



© A. Julien

Conception et chorégraphie Erika Zueneli | Interprétation Antonio Montanile, Juan Benitez, Frauke Mariën, Tijen Lawton, Olivier Renouf |
Son Brice Cannavo | Lumières Simon Stenmans | Scénographie Perrine Leclerc-Bailly | Regard extérieur Olivier Hespel | Assistant au projet Olivier Renouf |
Administration, Des Organismes Vivants.

Production T'A/Asbl | Coproduction Théâtre de Liège, Les Briggittines, Charleroi Danes | Aide Fédération Wallonie-Bruxelles - Service de la Danse | Soutien WBT/D, WBI | Accueil en résidence Le Manège de Reims.

Erika Zueneli est accompagnée par Grand Studio.

Infos www.erikazueneli.com

Prochaines dates
les 18 et 19 mars 2016
Les Briggittines, Bruxelles
(dans le cadre du festival In Movement)

La marche comme principe initial d'écriture chorégraphique. La marche du monde, des gens, du temps. La marche, non pour dessiner une parade, un défilé, mais davantage une traversée, une ronde... du monde, des gens, du temps : *Vai e passa* (va et passe), précisément.

Dans cette pièce, Erika Zueneli lancent des hommes, des femmes, dans l'ivresse d'un mouvement perpétuel aux ressacs à la fois immuables et changeants. Dans cet élan presque infini, l'espace se creuse lentement, s'égraine progressivement ; tout comme le monde, les gens, le temps...

La lecture du roman-poème *Les Vagues* de Virginia Woolf a servi de déclencheur au développement de ce projet : pour son jeu de rythmes ; pour son sens de la beauté ; pour son rapport à la relativité du temps humain face à l'infini de la nature. Autant de points de départ à ce flux/reflux qui plonge avant tout dans une certaine abstraction pour mieux laisser surgir cet instant « *où les murs de l'esprit deviennent transparents, où les flots de la conscience vacillent et sont perpétuellement déchirés et bouleversés par leur désordre* », pour reprendre les mots de Virginia Woolf.

Extraits de presse

« ... l'excellent *Vai e passa* d'Erika Zueneli, présenté en ouverture du festival [*Pays de danse*]. Inspiré des *Vagues* de Virginia Woolf, il nous propose, à partir de la marche simple dans un décor minimaliste, un portrait de groupe où la répétition prend petit à petit des allures d'obsession citadine. Comme une jungle abstraite. »

Christian Jade, *rtbf.be*, 13 février 2016

« ... Erika Zueneli s'est immergée pour *Vai e passa* dans *Les Vagues* de Virginia Woolf (1931, dont on notera qu'il fut traduit en français par Marguerite Yourcenar), pour en tirer non une adaptation littérale et linéaire, mais la matière, le mouvement perpétuel du ressac comme la marche irrigue la danse.

De longs pans gris écume rythment l'espace : un dispositif simple imaginé par Perrine Leclerc-Bailly, dont les lumières obliques de Simon Stemans accentuent transparence et profondeurs.

Antonio Montanile, Juan Benitez, Frauke Mariën, Tijen Lawton et Olivier Renouf arpentent les chemins ainsi esquissés. Leurs passages tantôt lents, tantôt empressés, leurs attitudes pensives ou extravagantes, leurs mues, leurs hésitations, leurs courses, leurs suspensions s'insinuent parmi les embruns, les chocs et les reliefs du paysage sonore sculpté par Brice Cannavo.

Si *Vai e passa* tarde un peu à installer son propos, on se laisse bientôt happer par ce défilé singulier, cette petite communauté fugace peuplée d'individus fragiles et farfelus. »

Marie Baudet, *La Libre*, 30 janvier 2016

« Suite logique dans le déroulé de l'œuvre de l'artiste, le temps qui passe est au centre de sa nouvelle création (...). La lecture de *Les vagues* de Virginia Woolf a été le déclencheur du processus de *Vai e passa* (va et passe). (...) Erika Zueneli entend traduire des intimités de vie dans une pièce chorégraphique sans entrer dans l'explication du livre mais en utilisant ses rythmes, son sens de la beauté. '*On ne parle pas du livre*, précise-t-elle, *c'est un vent qui a défini le projet dans sa forme.*

L'apparition/disparition d'un monologue intérieur est montré par l'apparition/disparition d'un interprète comme une métaphore du passage, des instants d'humanité, de vie, de plaisir, de rire, d'incongru qui font partie de l'être humain, de nos chemins.' (...) La pièce qui explore le rapport à l'éphémère de nos vies, la relativité du temps humain face à l'infini de la nature - '*si nous étions immortels, nous ne nous poserions pas la question éternelle du temps qui passe*', commente-t-elle - est présentée comme abstraite et concrète à la fois, existentielle. Ici pas de phrase chorégraphique, '*la chorégraphie est dans la composition des tableaux, dans les couleurs, dans les vibrations chorégraphiques*'.

Didier Béclard, *L'Echo*, 25 janvier 2016.



Après
«Tant'amati»,
la danseuse et
chorégraphe revient
avec «Vai e passa»,
une pièce pour cinq
interprètes sur
la question du temps
qui passe. Par Didier Bédard

Erika Zueneli

Chorégraphe de l'humain

Loin de l'esbroufe, Erika Zuenneli a l'apparence d'une femme calme, posée, douce, mais pas effacée. Danseuse et chorégraphe, elle a créé un univers personnel et développé une œuvre chorégraphique cohérente et forte avec des formes et des esthétiques parfois très variées. Son travail minutieux sur le corps et sa présence porte une attention constante à l'humain, en tant que tel ou dans sa relation à d'autres.

Originnaire de Florence, Erika Zuenneli a été formée aux techniques classiques et contemporaine auprès de figures majeures comme Alwin Nikolais, Merce Cunningham, Josef Nadj ou Santiago Sempere. En 1992, elle débute en France à l'invitation de Philippe Decouflé pour participer à la cérémonie d'ouverture des Jeux Olympiques d'Albertville. Trois ans plus tard, elle rencontre Nicole Mossoux et Patrick Bonité et entame une longue collaboration avec leur compagnie. En 2000, elle crée à Paris avec Olivier Renouf sa propre compagnie «l'Yeuise». Depuis cette date, elle se partage entre la France et la Belgique. «Il y a un double territoire qui s'est creusé avec mes partenaires», soufite-elle.

Pour sa première création, le solo «Noon» (2000) – créé avec le pianiste Denis Chouillet pour les Brigitines, le centre chorégraphique de Bruxelles qui accompagne la chorégraphe sur plusieurs projets –, Erika Zuenneli s'inspire du peintre Edward Hopper. Le solo trouvera son prolongement dans «High Noon» (2003) une écriture d'ensemble dans la même inspiration qui rassemble cinq interprètes et le pianiste sur scène. Une séquence de cette pièce entraîne le duo féminin «Sara Sara» (2004) qui traite de la ressemblance ou de la contamination. Lui-même inspire ensuite «Pantaleon» (2005/2006) une pièce pour huit interprètes sur l'individu dans le groupe. Tout semble s'émouvoir, décliner une même thématique sous différentes formes, différentes échelles. «Chaque pièce est spécifique, explique la chorégraphe, se cherche, questionne sur l'humain, son comportement, l'être social. C'est un fil tendu, sensible, sur ce questionnement avec une mise en espace chorégraphique et une esthétique.»

Poursuivant son travail sur l'homme intime et les social dans une certaine théâtra-

lité abstraite, elle aborde la thématique des conflits en 2009 dans deux duos. L'un féminin «In-confro» et l'autre masculin «Inconfr». Ces deux formats courts débouchent sur la création de «Journols» (2010) une pièce chorégraphique pour sept interprètes dont Erika Zuenneli résume la thématique en une phrase: «comment mettre en échec l'autre». L'année suivante, elle retrouve le pianiste et compositeur Denis Chouillet avec qui elle crée, en à peine une dizaine de jours, «Variations» un duo autour des Variations Goldberg de Bach. «C'était comme un jet créatif, spontané», précise la chorégraphe. Une partition chorégraphique avec la musique comme point d'appui, où la danse se met au service de la musique. Elle ajoute: «Les formes sont différentes selon mon propos, la situation est spécifique au propos de la pièce.»

Elle revient à une pièce de groupe avec ORA (2013) qui part d'un fait concret sous la forme de la confusion des noms de deux Olivier Renouf, son partenaire danseur et chorégraphe et un réalisateur sonore, plasticien et vidéaste français. Cette pièce où l'un est identifié par le corps et l'autre par la voix, le son, pose la question de l'homonymie, la question identitaire, interroge sur ce qui nous rend unique. «Il y a toujours un fil autour de l'humain, de la relation à soi, de la relation aux autres.» Et de relation, mais pas uniquement, il est question dans «Tant aimé» (2013), un duo réalisé avec Sébastien Jacobs qui obtient le prix du meilleur spectacle de danse aux Prix de la Critique en 2014. «Je n'ai jamais mis en scène un homme et une femme, ajoute-t-elle. Je veux éviter de rentrer dans la banalité de la question du couple. C'est une pièce qui parle de la temporalité, le temps d'une journée ou le temps d'une vie, du quotidien, de l'effacement de soi, des solitudes, aussi.»

Vies éphémères

Suite logique dans le déroulé de l'œuvre de l'artiste, le temps qui passe est au centre de sa nouvelle création qu'elle présentera ce jeudi au Théâtre de Liège en ouverture du festival «Pays de danse». La lecture de «les vagues» de Virginia Woolf a été le déclencheur du processus de «Val e passe» (va et passe). Le livre est constitué de monologues de six personnages interrompus par de brefs passages à la troisième per-

sonne. Erika Zuenneli entend traduire des intimités de vie dans une pièce chorégraphique sans entrer dans l'explication du livre mais en utilisant ses rythmes, son sens de la beauté. «On ne parle pas du livre, précise-t-elle, c'est un vent qui a défini le projet dans sa forme. L'apparition/départition d'un monologue intérieur est montré par l'apparition/départition d'un interprète comme une métaphore du passage, des instants d'humanité, de vie, de plaisir, de rire, d'incongru qui font partie de l'être humain, de nos chemins.»

Cherchant à nouveau une certaine théâtralité, Erika Zuenneli a travaillé sur la construction de tableaux avec cinq interprètes sur le plateau. La pièce qui explore le rapport à l'éphémère de nos vies, la relativité du temps humain face à l'infini de la nature – «si nous étions immortels, nous ne nous posions pas la question éternelle du temps qui passe», commente-t-elle – est présentée comme abstraite et concrète à la fois, existentielle. Ici pas de phrase chorégraphique, la chorégraphie est dans la composition des tableaux, dans les couleurs, dans les vibrations chorégraphiques.

«Val e passe» les 28 et 29 janvier au Théâtre de Liège dans le cadre du Festival «Pays de Danse», théâtre de Liège, du 15 au 29 mars aux Brigitines à Bruxelles dans le cadre du Festival «In mouvement», www.brigitines.be.

«Si nous étions immortels, nous ne nous posons pas la question éternelle du temps qui passe.»



Cherchant une certaine théâtralité, Erika Zuenneli (ci-dessus) a travaillé sur la construction des tableaux avec cinq interprètes sur le plateau. doc



Après
«Tant'amati»,
la danseuse et
chorégraphe revient
avec «Vai e passa»,
une pièce pour cinq
interprètes sur
la question du temps
qui passe. Par Didier Bédard

Erika Zueneli Chorégraphe de l'humain

Loin de l'estroffe, Erika Zueneli a l'apparence d'une femme calme, posée, douce, mais pas effacée. Danseuse et chorégraphe, elle a créé un univers personnel et développe une œuvre chorégraphique cohérente et forte avec des formes et des esthétiques parfois très variées. Son travail minutieux sur le corps et sa présence porte une attention constante à l'humain, en tant que tel ou dans sa relation à d'autres.

Originaire de Florence, Erika Zueneli a été formée aux techniques classiques et contemporaines auprès de figures majeures comme Alain Nicolas, Merce Cunningham, Josef Nadi ou Santiago Sotelo. En 1992, elle débute en France à l'invitation de Philippe Decouflé pour participer à la cérémonie d'ouverture des Jeux Olympiques d'Albertville. Trois ans plus tard, elle rencontre Nicole Mosoux et Patrick Bonné et entame une longue collaboration avec leur compagnie. En 2000, elle crée à Paris avec Olivier Renouf sa propre compagnie «L'Esprit». Depuis cette date, elle se partage entre la France et la Belgique. «Il y a un double territoire qui s'est créé avec mes partenaires», sourit-elle.

Pour sa première création, le solo «Noot» (2000) — créé avec le pianiste Denis Chouillet pour les Brigittines, le centre chorégraphique de Bruxelles qui accompagne la chorégraphe sur plusieurs projets —, Erika Zueneli s'inspire du peintre Edward Hopper. Le solo trouvera son prolongement dans «High Noon» (2003), une écriture d'ensemble dans la même inspiration qui rassemble cinq interprètes et le pianiste sur scène. Une séquence de cette pièce entraîne le duo féminin «Sara Sara» (2004) qui traite de la ressemblance ou de la contamination. Lui-même inspire ensuite «Partita» (2005/2006) une pièce pour huit interprètes sur l'individu dans le groupe. Tout semble s'emboîter, décliner une même thématique sous différentes formes, différentes échelles. «Chaque pièce est spécifique, explique la chorégraphe, se cherche, questionne sur l'humain, son comportement, l'être social. C'est un fil tordu, sensible, sur ce questionnement avec une mise en espace chorégraphique et une esthétique.

Poursuivant son travail sur l'humain intime et/ou social dans «une certaine théâ-

trise abstraite», elle aborde la thématique des conflits en 2009 dans deux duos, l'un féminin «du-contro» et l'autre masculin «du-contro». Ces deux formats courts débouchent sur la création de «Journées» (2010) une pièce chorégraphique pour sept interprètes dont Erika Zueneli résume la thématique en une phrase : «comment mettre en scène l'autre». L'année suivante, elle retrouve le pianiste et compositeur Denis Chouillet avec qui elle crée, en à peine une dizaine de jours, «Marxisme» un duo autour des Variations Goldberg de Bach. «C'était comme un jet cristallin, spontané», précise la chorégraphe. Une partition chorégraphique avec la musique comme point d'appui, où la danse se met au service de la musique. Elle ajoute : «Les formes sont différentes selon mon propos, la situation est spécifique au propos de la pièce.

Elle revient à une pièce de groupe avec «Ora» (2013) qui part d'un fait concret sous la forme de la confusion des noms de deux Olivier Renouf, son partenaire danseur et chorégraphe et un réalisateur sonore, plasticien et vidéaste français. Cette pièce où l'un est identifié par le corps et l'autre par la voix, le son, pose la question de l'homonymie, la question identitaire, interroge sur ce qui nous rend unique. Il y a toujours un fil autour de l'humain, de la relation à soi, de la relation aux autres. » Et de relation, mais pas uniquement, il est question dans «Tant'amati» (2013), un duo réalisé avec Sébastien Jacobi qui obtient le prix du meilleur spectacle de danse aux Prix de la Critique en 2014. «Je n'ai jamais mis en scène un homme et une femme, ajoute-t-elle. Je veux éviter de rentrer dans la banalité de la question du couple. C'est une pièce qui parle de la temporalité, le temps d'une journée ou le temps d'une vie, du quotidien, de l'effacement de soi, des solitudes, aussi.

Vies éphémères

Suive logique dans le déroulé de l'œuvre de l'artiste, le temps qui passe est au centre de sa nouvelle création qui elle présentera ce jeudi au Théâtre de Liège en ouverture du festival «Pays de Danse». La lecture de «Les vagues» de Virginia Woolf a été le déclencheur du processus de «Vai e passa» (va et passe). Le livre est construit de monologues de six personnages interromptus par de brefs passages à la troisième per-



sonne. Erika Zueneli entend traduire des intimités de vie dans une pièce chorégraphique sans entrer dans l'explication du livre mais en utilisant ses rythmes, son sens de la beauté. «On ne parle pas du livre, précise-t-elle, c'est un vent qui a défini le projet dans sa forme. L'apparition/départition d'un monologue intérieur est montré par l'apparition/départition d'un interprète comme une métaphore du passage, des instants d'humanité, de vie, de plaisir, de rire, d'incertitude qui font partie de l'être humain, de nos chemins.

Cherchant à nouveau une certaine théâtralité, Erika Zueneli a travaillé sur la construction de tableaux avec cinq interprètes sur le plateau. La pièce qui explore le rapport à l'éphémère de nos vies, la relativité du temps humain face à l'infini de la nature — «si nous étions immortels, nous ne nous posons pas la question éternelle du temps qui passe, comment s'écoule-t-elle — est présentée comme abstraite et concrète à la fois, existentielle. Ici pas de phrase chorégraphique, «la chorégraphie est dans la composition des tableaux, dans les couleurs, dans les vibrations chorégraphiques.

«Vai e passa» les 28 et 29 janvier au Théâtre de Liège dans le cadre du Festival «Pays de Danse», theatredeliège.be, du 15 au 29 mars aux Brigittines à Bruxelles dans le cadre du Festival «In mouvement», www.brigitte.be.



Cherchant à nouveau une certaine théâtralité, Erika Zueneli a travaillé sur la construction de tableaux avec cinq interprètes sur le plateau. 800

«Si nous étions immortels, nous ne nous posons pas la question éternelle du temps qui passe.»

(OR)2



La Presse (OR)2

www.lanouvellerepublique.fr, 28 mars 2013

DANSE L'Heure curieuse et son double

L'Heure curieuse proposée par le Centre chorégraphique national de Tours porte bien son nom pour le travail qui sera présenté vendredi soir. Erika Zueneli et Olivier Renouf sont danseurs interprètes pour plusieurs compagnies quand ils réalisent, en 1998, leurs premiers solos.

Le duo fonde ensuite l'association Yeuse qui leur permet de confronter et de partager des créations communes et de continuer leurs recherches personnelles. Vendredi, ils présenteront une étape de travail de leur dernière création (OR) 2. Cette pièce est née d'une étrange coïncidence : rencontrer une personne qui porte le même nom que soi et qui travaille dans le même milieu. Olivier Renouf est danseur chorégraphe et Olivier Renouf créateur son. D'où « OR » ou hors d'eux. « *Nous mettons en corps cette matière, cet argument de départ dont nous avons beaucoup parlé* », expliquent de concert les deux danseurs. C'est un projet atypique que (OR) 2 car il n'y a pas de mise en situation. Tout est à inventer.

Delphine COUTIER

Multiplicités dansées - 10 avril 2013

"Le danseur dans sa multiplicité", telle est la proposition de Compil d'Avril, biennale de Charleroi-Danse. La programmation de l'antenne bruxelloise du festival regorge d'un vingtain de propositions présentées pour la plupart à la Raffinerie, avec quelques spectacles aux Briggittines dont Black milk de Louise Vanneste. Un festival transversal, entre créations et étapes de travail, qui traverse le paysage de la danse. Ainsi Erika Zueneli crée (OR)2, une "chorégraphie-portrait" à partir de deux "Olivier Renouf", l'un musicien, l'autre danseur (...)

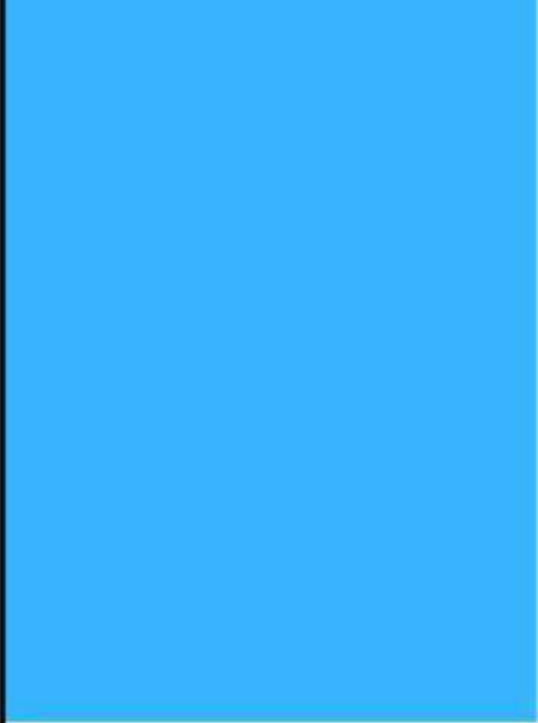
Nurten AKA

NDD l'actualité de la danse - N°57 printemps 2013

Créations

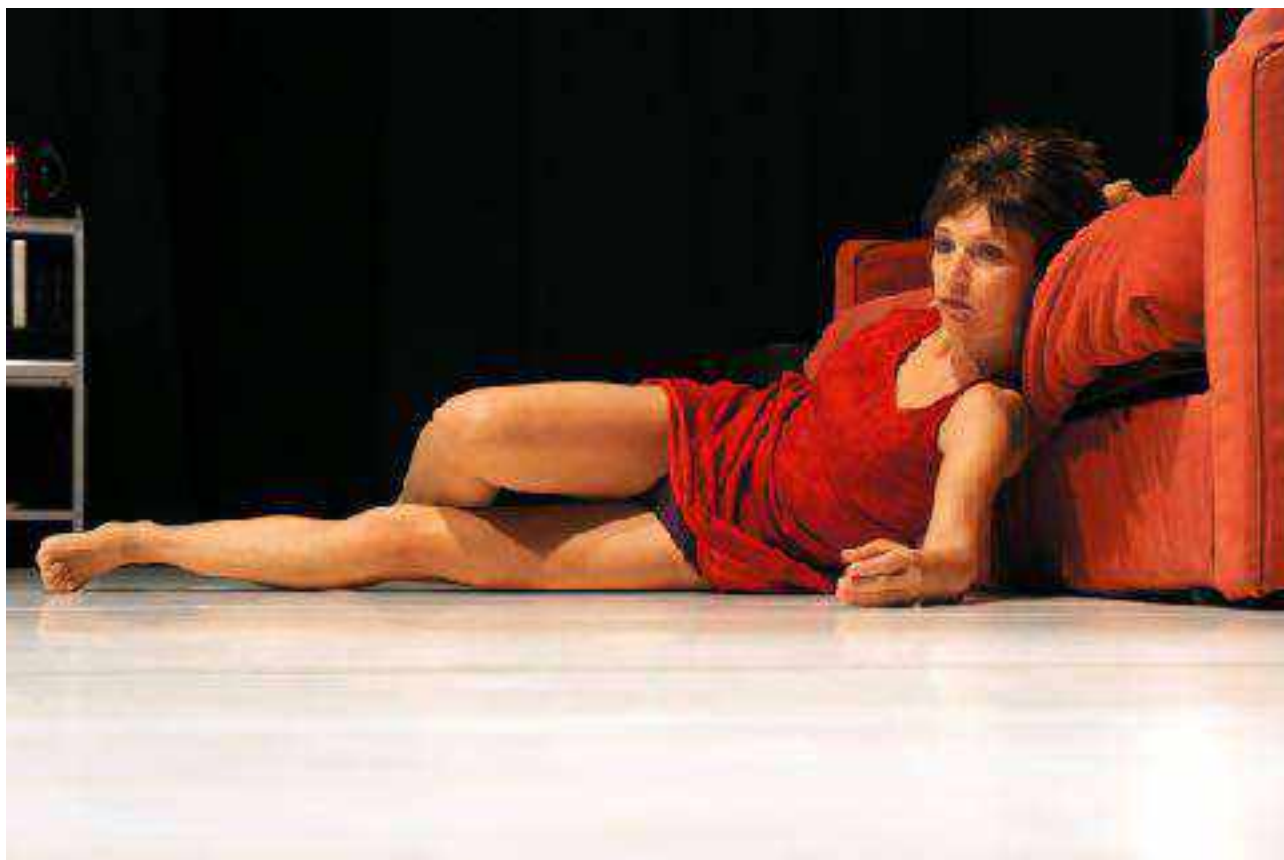
Un jour Olivier Renouf a rencontré Olivier Renouf. C'est au départ de ce fait réel, peu banal certes mais pas si extraordinaire que ça, qu'Erika Zueneli a construit son nouveau projet (OR)2 (à lire aussi "Hors d'eux"). Olivier Renouf danseur et son homonyme créateur son ne pouvaient d'ailleurs que se rencontrer. Non seulement contemporains, mais travaillant tous deux dans le même secteur de la danse contemporaine en France, ils pouvaient difficilement d'éviter et passer outre les confusions et anecdotes, tant les leurs que celles des autres. Mais l'homonymie soulève aussi de nombreuses questions : celle du double, de l'identité, de la mémoire, du trouble... Entourée de cinq collaborateurs (dont les deux Olivier), la chorégraphe s'en est emparée pour réaliser un projet scénique qui, de rencontre en rencontre, d'enregistrements en montage, s'est construit dans le temps, un peu à la manière d'une étude anthropologique. Sur scène, la danse et le son côtoient la lumière et la vidéo. Car le double mène au nombre : à partir du moment où l'on n'est plus unique, on peut être infini... On le voit, le propos passe allègrement de l'humour à l'existentiel. C'était un des objectifs de la chorégraphe que d'aborder la profondeur de ce questionnement aussi par sa surface et de toucher à l'intime par le biais de l'intrigue et de l'anecdote.

Cathy de PLEE



TANT'AMATI

PRESSE *TANT'AMATI*



Erika Zueneli & Sébastien Jacobs

Est-ce parce qu'ils se sont fondus l'un dans l'autre, qu'ils vivent ainsi, sans tension, sans amertume, avec une sorte de bienveillance? Ou au contraire parce qu'ils se sont séparés depuis longtemps, ayant fini de s'aimer, sans même s'en être rendu compte ?

Ils traversent, sans plus d'histoire et pendant mille instants pareils, l'espace d'un appartement, comme on traverse une vie sans la voir. Une comédie domestique, ironique, douce-amère, un état des lieux, fait de croisements, de 'pas de deux', où même les échanges de pa- roles sont scénarisés...

Erika Zueneli et Sébastien Jacobs posent un couple dans l'espace et l'observent du coin de l'œil, entre deux glissements du temps.

La création *TANT'AMATI* a eu le Prix de la Critique Théâtre et Danse 2013-2014 pour le Meilleur spectacle de danse.

Conception : Erika Zueneli / **Chorégraphie et interprétation:** Erika Zueneli / Sébastien Jacobs
Scénographie : Perrine Leclère Bailly / **Regard complice :** Olivier Renouf / **Création lumières :** Abigail Fowler / **Création son :** Sébastien Jacobs / **Musique :** Extrait de Encore, in Comme à la radio, Fontaine/Areski // **Production :** Asbl *Tant'amati* en coproduction avec les Brigittines, Théâtre de Bligny dans le cadre d'une résidence de création avec le Conseil régional de l'Essonne CG91-France., avec le soutien en accueil studio du CDC la Briqueterie-France. Avec l'aide au projet du Ministère de la Communauté française Wallonie-Bruxelles - Service de la Danse. Avec le soutien de l'Agence officielle de promotion international WBI-WBT/D. La Cie Erika Zueneli est accompagnée par le Grand Studio.

AVIGNON - AGENDA

Voir tous les articles : Avignon

La condition des Soies Chorégraphie Erika Zueneli

TANT'AMATI / DAYBREAK 07/14 ET INCONTRI

Publié le 23 juin 2014 - N° 222

Erika Zueneli sous trois facettes, pour explorer l'âme humaine en sa complexité.



Crédit photo : Guillaume Deman Légende photo : Erika Zueneli fait parler les gestes du quotidien

Ils vont, viennent et s'en vont. Font et défont les gestes du quotidien, se fondent l'un dans l'autre ou se confondent, à force de traverser l'espace intime d'une intimité désertée. Pris dans le flux des habitudes, ils arpentent la vie sans plus d'histoire, peut-être sans la voir, sans se voir sûrement, tandis que traînent les chansons de Brigitte Fontaine à langueur de temps. Sont-ils séparés depuis longtemps ou bien bercés par le roulis tranquille de l'habitude ? Comédie domestique douce-amère, *Tant'amati* (*Tant aimés*) dessine un état du couple, engourdi par le vide qui a gangréné le cœur de leur « être ensemble ». Ici en duo avec Sébastien Jacobs, Erika Zueneli délivre avec subtilité les non-dits collés au revers des comportements. Dans *Daybreak 07/14*, la danseuse et chorégraphe donne corps aux métamorphoses d'une femme en quête d'identité qui s'échappe en imaginaire dans une faille du temps. Complétant le solo, *Incontré* dialectise le conflit : deux hommes attablés s'affrontent dans de micros événements. D'une œuvre à l'autre, Erika Zueneli dévoile un peu plus des remuements secrets de l'humain.

Gwénola David

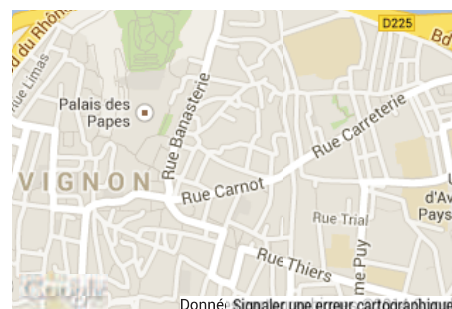
A PROPOS DE L'ÉVÈNEMENT

TANT'AMATI / DAYBREAK 07/14 ET INCONTRI

du 16 juillet 2014 au 23 juillet 2014

La Condition des Soies
13 Rue de la Croix, 84000 Avignon, France

Avignon Off. La condition des Soies, 13 Rue de la Croix. Tant'amati, du 16 au 22 juillet, à 10h, en alternance avec Daybreak 07/14 suivi de Incontré, du 17 au 23 juillet, à 10h. Tél. : 04 32 74 16 49.





[Avignon Off] Tant'amati d'Erika Zueneli : misères et splendeurs du rapport conjugal



Trois pièces de la chorégraphe Erika Zueneli sont présentées en alternance à la Condition des Soies dans le cadre des «Matins de la danse». Les jours pairs, on découvre Tant'amati, un duo d'Erika Zueneli et Sébastien Jacobs sur l'absurdité du rapport amoureux.

[gallery ids="331801"]

Dans un univers domestique minimaliste évoluent deux figures, l'une féminine et l'autre masculine. A s'asseoir à la même table, à se réveiller au glouglou de la même bouilloire, à s'alanguir sur le même sofa, on en finit par se ressembler, même coiffure, même détermination dans les trajectoires d'une pièce à une autre.

Tant'amati traite de cette conjugalité qui délave les âmes, les corps et les existences jusqu'à l'aliénation, dans une répétitivité qui est traitée avec une très grande finesse. Au sein des gestes et des déplacements routiniers se révèle une riche palette d'états et d'interactions, celle d'une relation dont les modalités se reconfigurent quotidiennement et à l'infini.

Si les affres de la vie conjugale ont inspiré nombre de créations, la proposition d'Erika Zueneli possède une subtilité certaine tandis qu'elle lorgne tant vers la décrépitude de l'être que vers le crime passionnel, tout en gardant obstinément le rythme régulier des jours sans histoire. L'insipidité tendue des jours creux finit par trouver saveur : la petite danse du quotidien s'habille de folie, de violence et... d'amour fou,

Entre la table et les deux chaises, le frigo, l'évier et le sofa, un tourne disque fonctionne en continu : une bande son composée notamment à partir de l'album Comme à la Radio où la voix



de Brigitte Fontaine semble venir se poser, pertinente et décalée sur une partition chorégraphique d'une précision remarquable, où la tension entre l'individuel et le relationnel fait émerger la chorégraphie intime de ceux qui se sont tant aimés.

Dans le cadre du programme chorégraphique consacré à Erika Zueneli à la Condition des Soies : Tant'amati est présenté les 20 et 22 juillet à 10h à la Condition des Soies Incontri et Daybreak, deux formes courtes de 20 minutes sont présentées les 19, 21 et 23 juillet à 10h

Crédit photo : Guillaume Deman

Retrouvez le [Dossier Festival d'Avignon 2014](#) de la rédaction.

Tant'amati (****)

Par *Danièle Carraz*

Créé le 23/07/2014 09:54

C'est un spectacle où la scénographie (meubles, objets, vêtements) et les entrées et sorties du plateau sont aussi importantes que l'objet de la danse : un couple vit là, entre frigo, canapé, table, deux chaises, évier, bouilloire... Il rentre, elle sort. Elle entre, il sort, elle sort, il... On dirait qu'il y a mille portes.

Assis, debout ou couchés, mais jamais ensemble. On s'évite ou on se croise sans se regarder. Dans ce pas de deux solitaires, d'infimes choses changent : vêtements, coiffures, trajectoires, geste minuscule, un regard furtif... Parfois, ça devient grave : elle lui jette de l'eau bouillante au visage, elle se suicide. Pour de rire ? Car dans ce tangage entre désir de se quitter ou rester ensemble, une sorte de tendresse et d'humour vache les lient malgré tout.

Puis la vie (commune) reprend : des heures se passent-elles, le temps d'un 33 tours de Brigitte Fontaine, ou bien des jours ? Des mois peut-être ? C'est très fort, ce temps suspendu ou répété, comme enrayé, mais vibrant. Et cette « basse tension » créée par la chorégraphe et danseuse Érika Zueneli, et Sébastien Jacobs, nous retient.

Danse/Dernière le 22 Juillet et par la même compagnie, le 23 à 10h « Daybreak » et «

Incontri ». 6/9/13 euros. 04 32 74 16 49 . www.laconditiondessoies.com [1]

Source URL:

<http://www.laprovence.com/article/loisirs/2973482/tant%E2%80%99amati.html>

Links:

[1] <http://www.laconditiondessoies.com>

La danse d'Erika Zueneli

par [Orélien Péréol](#) - vendredi 18 juillet 2014 - Off d'Avignon :

Trois pièces courtes (de danse) d'Erika Zueneli : *Day Break 07/14* avec Erika Zueneli ; *Incontri* avec Juan Benitez, Sébastien Jacobs, Olivier Renouf ; *Tant'amati (tant aimés)* avec Erika Zueneli et Sébastien Jacobs.

En alternance à la Condition des soies à 10h00 jusqu'au 22 juillet.



Marcher, c'est danser. Il n'y a ni début ni fin à un geste. Il n'y a que nous, dans notre volonté d'analyse qui sachions dessiner un geste comme un segment. Marcher, c'est déjà danser. Tous les gestes du quotidien portent de la danse pourvu qu'on les voit ainsi ou qu'on les fasse pour faire spectacle de la danse qu'ils contiennent.

Dans *Tant'amati (tant aimés)*, un couple est pris comme *marteau et enclume* entre un canapé, un évier, la bouilloire, un frigo, une table... entrées, sorties, marches, elle devant et lui derrière... Un court moment d'étreinte immobile... ils passent et se croisent, ils n'ont pas l'air de se voir. Les gestes se répètent. Boire, faire chauffer l'eau... le café, le thé ?... on peut voir tous ces mouvements qui sont des mouvements de vie comme des mouvements en eux-mêmes. On peut voir la vie comme ces parcours, aller là, faire telle ou telle chose, puis aller là pour une autre chose indispensable... etc... et revenir chez soi. Chez soi, symbole de tranquillité, le lieu qui ne demande rien, ni activité, ni justification. *Je voulais juste rentrer chez moi* a écrit Patrick Dills, condamné injustement. Rentrer chez soi. Une sorte d'idéal. Home, sweet home... Ici, cet intérieur est plutôt vide, vide de sentiments, d'espoirs, de dérives. Les corps dérivent si peu et de façon impromptue et fugitive. Une sorte de de Cléopâtre vient faire un court solo. Une dispute. « On pourrait dire samedi ? _ Mercredi aussi c'est bien... » L'homme sort sa guitare électrique. L'ambiance sonore est donnée par un vieux disque de Brigitte Fontaine et l'Art Ensemble of Chicago et Areski Belkacem : *comme à la radio*.

- Marie Baudet pour La Libre Belgique (26 octobre 2013)

Tête à tête

Avec "Tant'amati", Erika Zueneli elle aussi tourne en rond - d'une autre façon. Plutôt en lignes droites, d'ailleurs. Le plateau de la salle Mezzo a les allures d'un intérieur dépouillé, évier, frigo, table, canapé (décor d'Olivier Renouf, également à la régie son et dans le rôle du "regard complice"). Les rideaux de la coulisse et ce qu'ils dévoilent donnent à voir le passage furtif des deux habitants de ce lieu. Un couple, peut-être un ex-couple : deux êtres qui, vivant ensemble, en ont développé un mimétisme chargé à la fois d'habitudes et d'agacements. Peu, très peu de mots sont nécessaires à ces deux-là, dont les corps parlent entre élans et usures. Sans jamais nous dicter leur histoire, les personnages chorégraphiés et interprétés par Erika Zueneli (danseuse, chorégraphe, adepte des décalages) et Sébastien Jacobs (acteur, danseur, metteur en scène, créateur son - qui du reste signe ici une bande-son sur base des compositions de Brigitte Fontaine, et de leur formidable potentiel dramaturgique) semblent inventer le monde ordinaire et farfelu qui les abrite.

L'instant s'étire ou se contracte, les regards s'ignorent ou s'expriment. On y décèle des lassitudes ou de la tendresse, on y palpe le singulier rapport de deux corps familiers à l'espace qu'ils ont forgé et qui les contient. Entre le réel d'une relation et son effacement, entre la comédie domestique et le constat désabusé, un bel exemple de ce que la danse peut raconter sans rien assener.



VARIEAZIONI

Danser Magazine avril 2012

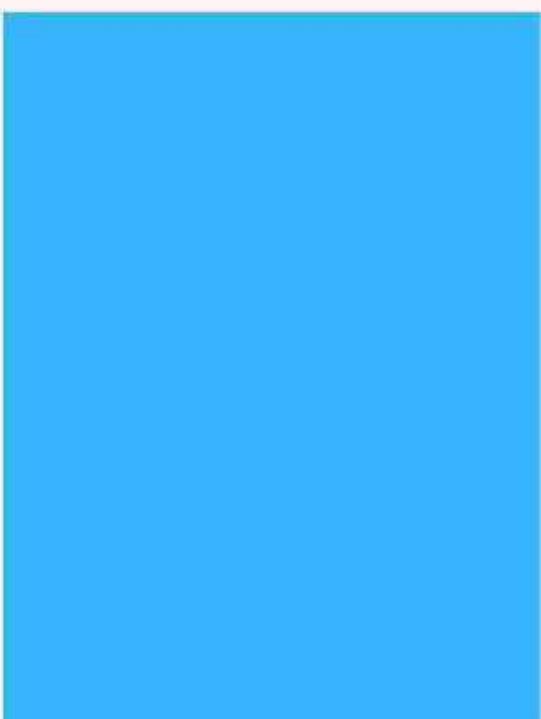
Varieazioni par Erika Zueneli

Les Brigittines, Bruxelles, dans le cadre du Festival In Movement

Sur le plateau, deux pianos, les claviers formant un angle droit. Drôle de dispositif pour jouer les Variations Goldberg de Bach annoncées au programme. Un pianiste entre, seul. Il s'installe à l'un des claviers, mais il va jouer sur les deux, une main sur chaque clavier ! Ces variations proposent alors une écoute où les lignes sonores sont diffractées. Le jeu de Denis Chouillet dé-compose la partition pour aboutir à un magma structuré qui secoue le corps de la danseuse comme un immeuble dans un tremblement de terre. Dans son carré de lumière bien circonscrit à part des pianos, Remuée par ces mouvements chtoniens la danse s'obstine à orienter le monde. Elle va en haut à jardin où il y a une chaise. Elle descend vers le bas à cour d'un mouvement qui se veut posé et n'est qu'un sursaut interne et lutte pour maintenir sa cohérence. Maîtrisé, ce cataclysme du corps possède une force saisissante, moitié d'effroi, moitié d'exaltation prométhéenne. Tandis que le pianiste décompose les variations Goldberg en de « varie azioni », c'est-à-dire des actions variées, la danse non seulement les rend concrètes mais montre qu'elles sont encore possibles à dominer en un ultime effort de l'homme. En provençal, dévarié signifie être agité, perdu et un peu fou. CQFD.

Philippe Verrière

TOURNOIS



TOURNOIS

Tournois / Erika Zueneli, Théâtre Paul Eluard, Bezons, 1er et 2 Avril 2010.
Conflits larvés

Tout est dans le non-dit. Erika Zueneli suggère souvent plus qu'elle ne montre. Sa dernière création, Tournois, troisième volet d'une recherche sur la dialectique du conflit, les met en scène, les évoque mais laisse l'imagination du spectateur terminer la proposition. Sur la scène, des tables blanches. De part et d'autre, des chaises qui leur répondent. La lumière jaillit sur un couple d'hommes qui jouent à une table mais dont le jeu va bientôt se transformer en joute : jeu de mains, jeu de vilain, dit le proverbe. Les « jeux » vont ainsi se succéder, se juxtaposer, s'interpénétrer tout au long de ce spectacle. Des jeux d'un éclectisme extrême, allant du simple jeu d'échec jusqu'à des joutes verbales que l'on nommera plus simplement « scènes de ménage », en passant par des leçons de dressage et d'obéissance humaines... L'intérêt de l'œuvre ne réside pas tant dans le fait de mettre en scène ces « tournois » mais de montrer comment ils naissent. Et à quoi ils aboutissent. L'on en vient bien sûr aux relations entre les hommes, aux rapports entre les uns et les autres, à la place de l'Homme dans la société. Et, aussi, au regard de l'autre, à son jugement. A la vie sous toutes ses formes, à notre vie, faite de luttes pour vaincre, mais aussi pour survivre. Struggle for life. Des situations cocasses, voire absurdes peuvent surgir, d'autres beaucoup moins drôles qui sont toujours le reflet de nos pensées intimes, de nos comportements. Et si la chorégraphe bascule parfois de la réalité à la fiction, peut-être est-ce pour nous inviter à réfléchir sur nos excès ? Une œuvre intéressante donc qui a le mérite de nous obliger à nous remettre en cause. Peut-être aurait-il été judicieux d'aller plus loin dans la mise en scène, un peu trop linéaire à mon goût. Toutefois, certains passages, tels celui de la pluie diluvienne et de l'orage, totalement inattendus, rompent fort judicieusement la monotonie sous-jacente, l'empêchant de s'installer.

J.M. Gourreau

Pour Erika

Noon, Day-Break ou In-Contro: les intitulés allusifs, nous emmènent loin par chemins détournés. Vers là où le mouvement fait sens. Pour percevoir l'indécision d'un tableau d'Hooper, matérialisée. Ou un corps inventaire, qui se décline en images de ciné, drôle et léger. Ou deux femmes qui se font face, attablées. Ce qu'elles dansent alors, en tensions et arrières pensées, c'est le sensible dévoilé, l'invisible mis à portée. Je vois ces deux femmes face à face se jauger, s'aimer et s'affronter, l'une après l'autre gagner et perdre, articuler leur gestes avec âpreté, je vois cela, et j'ai soudain le sentiment de saisir vraiment ce qui entre deux êtres se joue et se tend. Voire, grâce à cette silencieuse métaphore, je crois mieux comprendre ce que me montre cette danse, mais partout et ailleurs, hors de la scène, dans la rue, dans la vie, dans ce café, là où deux êtres parmi d'autres, avec leurs pensées et leurs gestes, se retrouvent face à face attablés.

Erika Zueneli remet la danse à sa place, au centre. Il n'y a peut-être que deux manières de danser. Soit à l'écoute d'un absolu qui surgirait de dedans, provenant de mystérieuses profondeurs. Soit en écho de notre rapport aux autres, de notre rapport au monde, ouvert à ce qui nous lie, ouvert sur le dehors. Cette seconde voie est périlleuse, tant elle peut mener au bavardage, aux évidences appuyées, au psychologisme, à la trivialité. Erika évite tous ces pièges, emprunte des sens interdits, des doubles sens, casse les évidences, met en œuvre sous la danse de redoutables énergies, de troublantes ironies. Sans toc ni pathos, ni aridité ni mièvrerie. Cet art sans révéle, comme rarement, sans qu'il soit jamais besoin d'expliquer. Les deux femmes attablées se sont levées, le terrain s'élargit, d'autres êtres rentrent dans le jeu, dans de nouveaux conflits. J'attends Tournois, impatient.

Guy Degeorges- septembre 2009

1

Calligrafico quasi, e insieme emozionante, il pezzo "Toumois" della coreografa italiana della diaspora Erika Zanueli, nata a Firenze e attiva fra Francia e Belgio. Nel suo terzo titolo dedicato alla dialettica del conflitto, la Zanueli mette in scena danzatori e tavoli con sedie, in una geografia spaziale che prende spunto dalla scacchiera e introduce molte tenzoni e varie declinazioni di scontri fra i sette danzatori. In un ambiente sonoro inizialmente pacifico (con squarci di cinguettii), i danzatori - vestiti in abiti quotidiani con

tuttoDanza

49

3

Toumois di Erika Zanueli.

lo spettacolo, rendere gli scontri più radicali e violenti, invece la qualità della coreografia risiede proprio nella pulizia del disegno e nella misura del registro. Gli elementi sono calibrati, le mutevoli tensioni padroneggiate, i tempi sono giustissimi, gli interpreti affiatati. Con un linguaggio che, per nulla didascalico, riesce ad essere ad un tempo rarefatto ed espressivo, stilizzato e concreto, quasi un torneo dove convivono moti dell'animo, esercizio della forza e regole del gioco.

tocchi di colore che variano nello spettacolo come le sfumature delle relazioni suggerite - si confrontano e scontrano: a coppie, in numero dispari, in difesa e in attacco, con singoli che si disputano il giudizio di tutti gli altri. Le modalità d'affronto sono molteplici, spesso non violente, magari stemperate da elementi che alleggeriscono il tono o accresciute da un accurato uso dei corpi e dei pochi elementi scenici. Alle sculacciate a una donna caponi seguono risa; un danzatore che abbaia accovacciato mette in fuga alcuni compagni che corrono in cerchio incastrati nelle sedie - che con le gambe in avanti e la seduta sulla pancia sono per loro uno scudo e insieme uno strumento d'offesa verso l'esterno; lo scambio di un'arancia pone fine a un convulso parlarsi addosso ai due lati di un tavolo; l'accatastamento surreale di tavoli, sedie e corpi rende palese l'insensatezza della *bagarre* che deve averlo preceduto; da un unico gruppo in movimento si differenziano mandrie che muggiscono e mandriani che richiamano; una scena di confronti "a geometria variabile" con i danzatori ai tavoli ha per commento e chiusura un lancio di biglie che da dietro le quinte rotolano su tutto il palco; due uomini, l'uno giovane, l'altro più anziano entrano in antagonismo mentre gli altri interpreti se ne stanno indifferenti ai margini. Il ritmo varia, le sfaccettature dei conflitti anche. Nel tappeto sonoro fa irruzione una sinfonia di Beethoven, poi lascia spazio al silenzio, a versi animali, a discussioni in lingue immaginarie o a un canto da soprano dai riverberi antichi (del bravo danzatore più attempato) su cui si chiude la pièce. Per assecondare estetiche più estreme e tendenze più ermetiche la Zanueli avrebbe potuto sporcicare l'impianto del-

IL NUOVO Corriere di Firenze

Sabato 23 aprile 2012

CULTURA
COMMESTIBILE

FABBRICA EUROPA 2012

di Erika Zucconi

Tournes, in prima nazionale a Fabbrica Europa il 4 maggio, è la terza parte di una ricerca sulla dialettica del conflitto. Non c'è una ragione particolare che mi spinge verso questo tutto, né una volontà precisa di metterlo in scena. Indago le relazioni umane. Ogni spettacolo è spesso la conseguenza del precedente. Da sempre curiosa di decifrare le assurdità del genere umano dopo aver lavorato sul gruppo, sulla contaminazione e la perdita di identità, con questo progetto per la Compagnia L'Yves ho messo l'accento sul tema del confronto, dell'opposizione, del conflitto. Come l'individuo si adatta ad esso? Cosa possiamo dire di questo speciale rapporto di vicinanza che impone una reale e intima condivisione? Spesso parto dalla forma, dal segno, desidero parlare in modo astratto e distaccato di situazioni riconoscibili e quotidiane. Cerco il reale e l'assurdo. Prima di tutto ho immaginato delle persone a tavolo, un incontro, un faccia a faccia. Poi si è imposto l'obiettivo: persone che si incontrano per giocare. Un modo per parlare degli uomini attraverso il gioco (*Les jeux et les hommes* di Robert Caillou). Mi è venuto in mente il gioco degli scacchi. In francese *échec* significa fallimento e *le jeu d'échec* è il gioco degli scacchi. Nelle nostre intenzioni e ricerche siamo partiti dall'idea di mettere nella condizione di fallimento "l'altro", l'antagonista. Come farlo fallire e cosa resta di noi rimanendo vittoriosi ma soli? Il gioco degli scacchi è metafora e simbolo di strategie e regole, del faccia a faccia tra gli avversari e

Il giocodegli scacchi

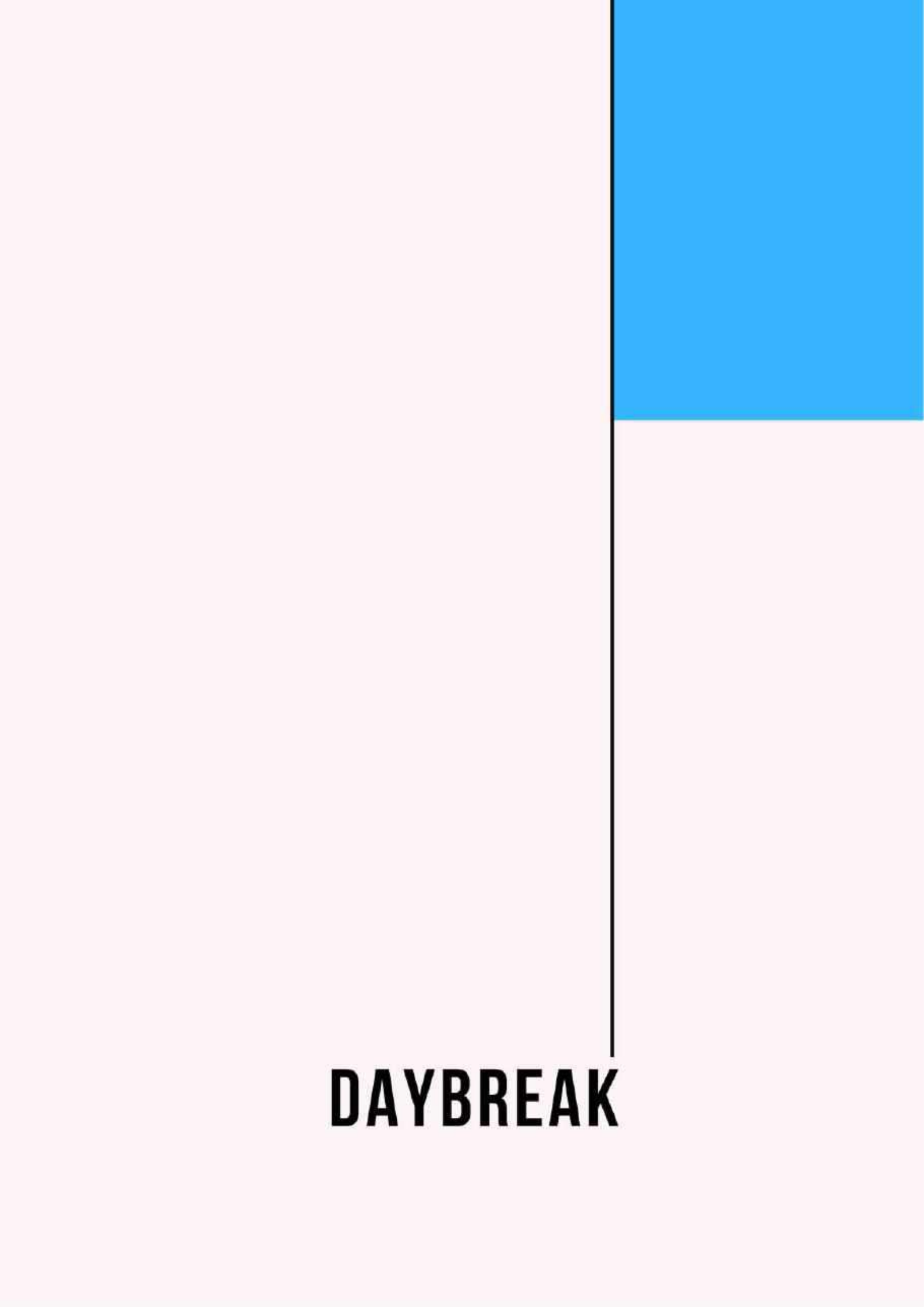
della intercambiabilità di ruoli tra manipolatori e manipolati. Non so se si può parlare di "torneo", si tratta di incontri a due spesso camuffati in una scrittura d'insieme, dove avvengono simultaneamente piccole o grandi cose più o meno importanti. Come in una scacchiera, un piccolo movimento può creare grandi reazioni.

collettive o un minimo gesto a distanza. Il tutto è stato trattato in modo allusivo o assurdo, senza una logica precisa degli eventi. Esistono dei momenti in cui lo scontro è più narrativo ma la conclusione non è per forza logica. Spesso non c'è conclusione. Mi piace passare da piccole sfumature appena suggestive a momenti chiari e definiti come se

ci si avvicinasse a un quadro con una lente d'ingrandimento. Una coreografia per corpi, tavoli e sedie che, con i loro spostamenti, modificano le linee di tensione e quindi la lettura dello spettacolo, passando da momenti plastici o astratti a concreti e riconoscibili. Oggetti della vita di tutti i giorni ma anche semplici banchi di legno e ferro, quadrati e rettangoli, linee geometriche nello spazio. La tavola come oggetto simbolico: luogo del gioco, piano vuoto sul quale creare immagini o campo di battaglia. Come oggetto che unisce e separa, luogo di tutti i possibili attorno a cui si rivelano vari tipi di relazioni umane e sociali. Luogo dell'ordine o disordine, di conversazioni o silenzi, ci si appoggia, ci si urta, si gioca, ci si incontra o lo si abbandona lasciando l'altro solo. Gioiste verbali, dimostrazioni di forza, parole nuziali o lesioni di addormentamento, la coreografia oscilla tra realtà e finzione, attraversando situazioni ludiche, quasi grottesche, e infine *le jeu et le je*, il gioco e l'ego. Ritengo che ogni creazione sia frutto di un lavoro d'équipe. Le personalità dei danzatori hanno nutrito il lavoro dando a *Tournes* uno stile e un raffinato equilibrio composto di presenze particolari e singolari.

culturafirenze@ilnuovocorriere.it





DAYBREAK

DAYBREAK

Chorégraphie et interprétation Erika Zueneli

La nuit a effacé les doutes et lissé les contrastes.

A l'aube, les formes indécises sont restées suspendues dans l'attente d'une métamorphose, jamais vraiment possible, ou alors démesurément espérée. C'est pourquoi l'oiseau ne danse pas au lever du jour. Il observe, sent l'air avant de s'envoler, tandis que la danseuse pose son poids dans le sol, jambes croisées, puis ventre contre terre. C'est sa seule raison de partir.

Sans le sol, il n'y a pas d'air, il n'y a plus rien qui puisse justifier une trajectoire qui mettrait en question les transformations liées au temps et aux matières physiques, « *les fragmentations de l'âme* », dit Erika Zueneli, dont la posture est l'état premier, minimal, pour renouer avec soi-même.

Le désir est alors soumis aux pulsations constantes du flux sanguin, le rythme du temps avec lequel il faut composer.

Erika Zueneli est un oiseau du sol qui sent le jour poindre au lever du soleil, sous la lumière rasante qui effleure l'horizon. Elle nous met en émoi sur la plus petite vibration et livre l'incandescence de cette masse opaque que l'on appelle « *corps* ».

Erika pratique une sorte de sagesse, entre philosophie indienne et danse tribale, qui laisse au corps l'espoir de franchir le seuil du possible, au-delà de la matérialité visible. La métaphysique du mouvement en quelque sorte. Elle est vive, précise, fait bouger en harmonie le moindre détail de ses membres, doigts, tête et bassin, jambes entrelacées ou écartelées vers l'infini. Mais le regard est toujours dirigé vers une destination mentale qui n'appartient qu'à son intimité. L'immobilité est un préalable pour poser les choses, avant que l'on s'emballe sur quelque narration qui nous ferait plaisir et qui satisferait nos attentes. On attend que l'oiseau s'envole, mais le mouvement s'enracine dans la terre, palpe, touche, prend la mesure de la densité du sol. La caresse sensuelle nous tient alors par le poids.

Sa trajectoire est unique. Chaque individu a la sienne, certes, mais il s'agit pour elle de tourner en rond, de traverser l'obsession dans la rapidité pour rattraper le temps perdu. Dans ce parcours, elle y explore les sentiments de puissance et d'impuissance. Ce que l'on rêve, mais aussi ce que l'on abandonne.

Elle avance sur sa ligne, expérimente, tente l'inimaginable et revient à sa position de départ.

Mission impossible ?

Mission tentée, et ce faisant, elle a cheminé avec élégance sur des appuis de pieds et des tensions de doigts qui nous emportent avec elle.

Une course vers ce qu'on ne peut jamais atteindre.

Michel Vincenot

14 mars 2008

Quattro autori che si impongono

PARIGI - Il mese di gennaio a Parigi è stato un inferno per gli amanti della danza. Quattro festival programmati contemporaneamente: «Faits d'hivers», «Suresnes Cité danse», «Art Dan The à Vanves», «On y danse». Impossibile vedere tutto. Le cose sono diventate ancora più complesse con lo sgretolamento delle estetiche. Nessun modello dominante, nessuna forma alla moda, ma tante novità proposte da talenti di varia nazionalità.

Nata a Firenze, sostenuta dal Belgio e rivelatasi in Francia, Erika Zueneli è un'artista eclettica. Formazione classica in Italia, poi lavoro di psicomotricista e l'avvicinamento al contemporaneo con Simona Bucci. Dopo aver lavorato in Francia con diverse compagnie contemporanee e per il circo sceglie il Belgio dove dal 1997 sviluppa una ricerca personale con gli assoli *Frêles Espérances* e *Ashes* e, nel 2000, fonda l'Associazione L'Yeuse con Olivier Renouf. Il suo recente solo *Daybreak* è un sorprendente percorso nelle emozioni contrarie e molteplici di una donna messa di fronte al mondo. Un'opera piena di freschezza, ma non priva di acidità. (.....)

Tutti coreografi arrivati alla danza per binari diversi e che non si riconoscono nelle grandi famiglie della danza di questi ultimi dieci anni.

Philippe Verrièle

Ineccepibile ed elegante Bolshoi

RECENSIONI

Quattro autori che si impongono

PARIGI - Se vi è mai successo di ribellarsi al luogo comune che bolli come inguaribili sciovinisti e snob i critici di danza francesi, debbono averlo fatto male. Perché è proprio loro. A volte sono terribilmente snob e autoreferenziali. Lo provano le loro reazioni alla tournée parigina del Teatro Bolshoi all'Opéra di Parigi. Per dire, un lavoro così complesso e di impegno come *Corsaire*, visto a dicembre a Torino, è stato frettolosamente definito troppo lungo e dalle scene vecchie. Un coreografo così interessante come il direttore della compagnia Alekséi Ranauskij bollato come *obscur* nelle presentazioni, mentre la sua spigliata coreografia *Jeu de Cartes* liquidata come una cosa che finirà presto nel dimenticatoio.

Ma è proprio da *Jeu de Cartes* che conviene partire per parlare del programma tripartito che comprendeva anche la *Dama di picche* di Roland Petit e l'atto delle *Ombre della Balanchine*. Di vertente musica di Stravinskij in tre mani, ispirata al gioco del poker, scritta per Balanchine nel '37, *Jeu de Cartes* è stato affrontato da Ranauskij con sapido spirito parodistico. Un balletto "alla Balanchine" con tutti i tic, le manie, i luoghi comuni del grande coreografo russo-americano. Ma senza esagerare, tutto è giocato con mano leggera e elegante, con dosi massicci di ironia e humour. Sarà per questo che Ranauskij è candidato a diventare, se non direttore, almeno coreografo stabile del New York City Ballet, la compagnia fondata da Balanchine? Ovviamente le ardue difficoltà tecniche di questa danza neobalanchiniana sono superate in complesso da un manipolo di splendidi solisti che vede in prima fila Maria Aleksandrova, Svetlana Lunkina, Ekaterina Shipulina e la sempre più stupesciente Natalija Osipova.

Non fa una piega la perfezione esecutiva del corpo di ballo femminile del Bolshoi nelle impalpabili ombre della *Balanchine* e anche qui in una delle tre variazioni la Osipova dimostra di essere una fuori classe. Di gran livello, ma un po' troppo funereo e meccanico l'interpretazione di Nadzha Graciovna come Nikita, ineccepibile la danza di Andrej Uvarov, come Soloi, che però nella coda, quando sta per affrontare il *manège* con i doppi assenti, non dovrebbe dare l'idea di un atleta che si prepara a superare un record di salto in alto.

Infine *Dama di Picche*. È un brano che Petit ereditò un po' da Baryshnikov e che



Il Bolshoi Ballet in "Jeu de Cartes" di Petit sul palcoscenico di Palais Garnier (foto S. Mathé)

ora ha ripreso e ridisegnato (sempre Ciaikovski), ma non l'opera *Pikovaja Dama*, bensì la sesta sinfonia) per la superstita del Bolshoi Nikolaj Citkaridze. Con Zisa, come lo chiamano a Mosca, avrà sicuramente un fascino in più. Ma con Denis Gudakov, nella replica che abbiamo visto, per quanto sia tecnicamente un ottimo ballerino, lo spettacolo è di una banalità e di un vecchismo sconcertante. Se si esclude

l'affascinante Ilze Liepa nei panni della vecchia contessa. E hanno un bel dire i critici più *branché* che Roland Petit lavora al Bolshoi perché è l'unico posto dove apprezzano ancora gli "has been". L'indomabile vecchietto ha appena ripreso in stagione all'Opéra parigina il suo *Proserpine* di cui è da poco uscito anche un dvd.

Sergio Trombetta
www.sergiotrombetta.com

De Keersmaecker: ritorno a Bach con Weber all'orizzonte

PARIGI - Era il 1985 quando Gérard Violette invitava per la prima volta Anne Teresa De Keersmaecker al parigino Théâtre de la Ville. Venti anni dopo la coreografa belga con la sua compagnia Rosas è tornata a Parigi e dedica il suo nuovo spettacolo *Zeitung* a Gérard Violette che è per l'ultima stagione a capo del teatro parigino e sta per passare la mano al giovane Emmanuel Demarcy-Mota. Un regista che sostituisce un organizzatore puro, scelto che ha messo un po' in agitazione gli amanti della danza parigina. Ma il direttore ha già fatto sapere che non abbandonerà la linea dancefriendly del teatro.

Tenace e coerente per venti anni Violette a invitare Anne Teresa. Ma altrettanto tenace e coerente Anne Teresa de Keersmaecker nel condurre un lavoro di indagine sul rapporto fra musica e danza. A partire dal 1982, quando in *Fete* i piccoli gesti ribattuti si inserivano sulle musiche minimaliste di Reich dandoci una danza ipnotica e ripetitiva di forte impatto. Oggi, personalità di spicco della coreografia fiamminga, da tempo Anne Teresa con la sua compagnia Rosas è in-



Rosas in "Zeitung" di Anne Teresa de Keersmaecker al Théâtre de la Ville (foto H. Szegedoss)

stallata a Bruxelles in quello che fu il posto di comando di Béjart, *Zeitung*, il suo ultimo lavoro presentato in prima mondiale al Théâtre de la Ville, declina le molte possibilità di danzare sulla musica per pianoforte di Bach alternata a squarci orchestrali di Webern. Scena nuda, una poltrona *défilée*, poche sedie spaziate, un pianoforte, raffinati cambi di luci, nove ottimi danzatori. Una gestualità ampia, ma contenuta, caratterizzata da improvvise perdite di

equilibrio continuamente recuperate, brevi corse, cadute, frustrate di braccia, una sensualità se non negata, nascosta. A porte gli assoli di Fumiyo Ikeda, veterano della compagnia, che danza con un paio di scarpe a tacco alto rosso, quasi parodistiche.

Zeitung è una traversata di un'ora e 45 senza intervallo. Ci si cala poco per volta, all'inizio a fatica, in un clima rigoroso e ossessivo. Ma se ci si lascia trascinare nel gioco formale,

PARIGI - Il mese di gennaio a Parigi è stato un inferno per gli amanti della danza. Quattro festival programmati contemporaneamente: «Fête d'hiver», «Sursous Cité danse», «Art Dan Thé à Vaux», «On y danse». Impossibile vedere tutto. Le cose sono diventate ancora più complesse con lo sgretolamento delle estetiche. Nessun modello dominante, nessuna forma alla moda, ma tante novità proposte da talenti di varia nazionalità.

Ad esempio Kataline Patkai. Dopo *L'XY* (2004), lavoro astuto e divertente sulle differenze uomo-donna lontano dai luoghi comuni e *Appropriate Clothing must be worn* (2006)



"Rock Identity" di Kataline Patkai (foto A. Poggeny)

che svelava, in un'oretta, un uomo e due donne in piena esplorazione delle esperienze erotiche ha presentato il pregnante *Rock Identity*, un assolo in tre parti nel quale il suo corpo di donna incontra tre icone della musica rock: Jim Morrison, Kurt Cobain e Bertrand Cantat (cantante del gruppo *Neir Désir*, in prigione per aver ucciso la sua compagna, l'attrice Marie Trintignant). Bisogna ammettere che ci vuole del carattere...
Nata a Firenze, sostenuta dal Belgio e rivelatasi in Francia, Erika Zeneli è un'artista eclettica. Formazione classica in Italia, poi lavoro di psicomotricista e l'avvicinamento al contemporaneo con Simona Bucci. Dopo aver lavorato in Francia con diverse compagnie contemporanee o per il circo sceglie il Belgio dove dal 1997 sviluppa una ricerca personale con gli assoli *Frères Espérances* e *Ashez* e, nel 2000, fonda l'Associazione L'Yseu con Olivier Renouf. Il suo recente solo *Daybreak* è un sorprendente percorso nelle emozioni contrarie e molteplici di una donna messa di fronte al mondo. Un'opera piena di freschezza, ma non priva di acidità. Altrettanto acida, sebbene nascosta da dolcezza, la tedesca Andrea Sitter, già ballerina del gruppo Le Four Solaires (Anne-Marie Reynaud e Odile Azagury) e interprete di Dominique Boivin e Jean Gaudin. Dal 1998 propone diversi assoli. Ma è dal 2001 con *La reine d'ermine*, e poi con *GIAR* (06) che il suo universo esplode e s'impone. Con *La Cinquante position* ha mostrato un inimitabile esercizio coreografico autobiografico.

Infine, in questa galleria di fenomeni, non possiamo non citare Nicolas Maloufi. Nato ad Algeri, diplomato in psicologia e sociologia, lavora per quattro anni per una azienda che svolge ricerche sull'audience radiofonica. Successivamente si lancia nel lungo argentino e nella danza contemporanea con Anita Kaya. Pé Vermeersch. Parallelamente intraprende la strada della coreografia e si ritrova finalista Talents Danse Adami 2004. Con *Soyons Baroque* costruisce un trio di rara sofisticazione che testimonia una maturità inattesa per un artista dal percorso così recente.

Tutti coreografi arrivati alla danza per binari diversi e che non si riconoscono nelle grandi famiglie della danza di questi ultimi dieci anni.

Sergio Trombetta

Philippe Verrière

Daybreak d'Erika Zueneli (Cie l'Yeuse)

Qui commande, la danseuse ou les réflexes de son corps ? Dans l'indiscernable réponse que propose le solo *Daybreak*, on croise un doux burlesque. Parfois avec une maladresse touchante, se déverse un passé de gestes oubliés mais qui sont, ô surprise, toujours là. S'échappent une jambe classique, un déhanché disco et d'autres signes d'un parcours éclectique. Toute la présence de la danseuse est façonnée par cette redécouverte, lui donnant une discrète théâtralité. Avec curiosité et perplexité, Erika Zueneli écoute la mémoire d'un corps qui raconte comment il s'est constitué. Une façon de reconsidérer les mécanismes du processus de création.

Michel Barthomé

► Paris/Etoile du Nord

Festival jazz à Mortagne-au- Perche

Mortagne est l'un des rares lieux où l'on programme un jazz d'une certaine tenue. À 150 km à l'ouest de Paris, le festival s'étale sur trois grandes soirées. En deux heures, on y donne plusieurs pièces. Le 24 octobre, la soirée commençait par la création de Patricia Alzetta, *Résister*. Spectacle tendre, sensuel et populaire. Mené par des interprètes toujours verts, *Résister* ne refuse pas la belle danse. Quelques idées gestuelles et scénographiques originales émergent. Dommage que la pièce soit un peu décousue. Suit *Blue Vanda*, de Patrice Valero, création métissée afro-contemporain-jazz qui ne noue ni ne dénoue aucun fil. Mais qu'importe : on ne se lasse pas des fulgurances africaines de Josepha Madoki. La soirée se clôt sur *Plaine des sables*, création d'Anne-Marie Porras. Un groupe de danseurs à la carrure impressionnante entre en scène, évoquant un troupeau de centaures. Leur engagement physique est total. La mise en espace est habile. La chorégraphe met l'accent sur les rapports entre les membres du groupe. Ce spectacle est peut-être le seul qui mériterait plus l'étiquette "contemporain" que "jazz". Mais le jazz n'aime pas beaucoup les étiquettes.

Nicolas Six

► Mortagne-au-Perche

Je n'ai pas voulu mourir de Serge Ricci

Au départ, il y a un solo créé voici plus de dix ans pour Antonin Lambert, qui n'a cessé depuis d'être repris par différents danseurs de l'entourage de Serge Ricci. *Je n'ai pas voulu mourir* mêle sur scène des bouts de ces différents solos, transformés par les années et la singularité de chacun. Ce qui fascine encore une fois chez Ricci et ses acolytes, au-delà de l'argument du solo, c'est qu'on ne peut jamais nommer vraiment ce qu'on est en train de regarder : tout est mouvant. Déplacements, obscurités, absorptions par le noir, brouillent nos repères visuels. De simples morceaux de papier journal et des bouts de scotch évoquent, sous l'effet du jeu des lumières, des peaux animales, des armures, des costumes de cosmonaute. C'est un véritable théâtre des illusions, un univers baroque et chatoyant porté par des lumières qui jouent beaucoup avec le noir et un tissage musical composite et instable qui mêle accords de guitare, sons électro, cris d'enfant, chuchotements...

Maxime Fleuriot ► Festival Temps Danse d'Automne



Flockwork, d'Alexander Ekman.

arrosé d'une bande-son à peine digne d'un supermarché. Heureusement, suit *Heureuse Immanence*, où Andonis Foniadakis, lui, n'entend pas délivrer de message pompeux, mais juste le plaisir du geste. Celui-ci, pur, fluide, vélocé, est rendu gracieusement par une chorégraphie enivrante de pas inattendus qui insufflent une énergie poétique onirique. Les qualités des interprètes, techniques autant que lyriques, y sont, là, fort valorisées. La soirée s'achève sur une note ambiguë : *Flockwork* d'Alexander Ekman joue sur le burlesque, certes, mais pas seulement : un usage fin et pertinent de la vidéo épouse le propos de rendre tangible la saturation qui s'empare de l'être humain, lorsqu'il rit, peut-être pour masquer son manque de sérénité. Bref, un programme mixte dans tous les sens du terme, et qui fait réfléchir là où l'on s'y attendait le moins.

Bérengère Alfort ► Strasbourg/Opéra

Soirée Des ordres/ Désordres Ballet du Rhin

Encore un triptyque inégal : si le fil conducteur du programme contemporain du Ballet du Rhin était le plaisir, il ne fut pas avéré partout. L'ensemble démarre mal : *Retour à Dogville* d'Hervé Maigret, inspiré de Lars Von Trier, assomme d'entrée de jeu. Non pas par une "ambiance" pesante, ce qui serait le propos, mais par un symbolisme poussif, une gestuelle manquant cruellement d'innovation, des prétentions à la théâtralité qui n'aboutissent qu'à des gesticulations oiseuses, le tout



TIME OUT

Danse

SÉLECTION CRITIQUE
PAR ROSITA BOISSEAU

ASSOCIATION L'YEUSE - ERIKA ZUENELI

Jusqu'au 6 oct., 20h30 (jeu., ven., sam.), l'Etoile du Nord, 16, rue Georgette-Agutte, 18^e, 01-42-26-47-47. (10-19 €).

Pour ouvrir sa résidence de deux ans à l'Etoile du Nord, la chorégraphe d'origine italienne Erika Zueneli propose une introduction à son univers à travers le thème du temps. "Time out", pièce pour six danseurs, décrypte les multiples formules quotidiennes qui crispent notre rapport au temps dans une société qui court si vite qu'elle ne se voit plus vivre. Coup de freins et invitation à dilater l'instant, ce spectacle se dresse contre la bousculade ambiante et le grand débordement par l'agitation qui nous menace.

PARTITA-S



Naissance d'une société

De l'obscurité qui se dissipe lentement émergent des corps couchés sur le sol qui roulent tous ensemble d'une épaule sur l'autre en cadence, réglés comme un métronome. Petit à petit, un couple dans la pénombre se forme, s'enlace, fusionne puis se défait. Et tout redevient comme avant. Rythme tout aussi obsessionnel qu'obsédant qui pourrait finir par lasser. C'est alors que tout s'arrête : lentement les corps se redressent, se regardent froidement, semblent s'observer dans une parfaite indifférence. Une étrange lueur éclaire cependant le visage de certains d'entre eux : en se frôlant, ils se rencontrent furtivement, s'observent, se dirigent l'un vers l'autre, calquent quelques gestes l'un sur l'autre, finissent par réellement se rechercher. Curieux ballet que celui de ces êtres aux relations froides et platoniques qui tantôt marchent à l'unisson, coordonnés comme des robots ou des fantassins en manœuvre, tantôt se heurtent ou se bousculent sans sembler se voir, comme s'il s'agissait de somnambules. Mais leur timide questionnement trouvera bientôt une réponse. Une crainte sourde de solitude les envahit. Peu à peu, chacun des protagonistes cherchera à s'identifier à l'autre, aux autres. Voit le jour une société formée d'individus différents qui tentent de vivre ensemble et de s'affirmer mais au sein de laquelle chacun garde son identité avec ses atouts et ses faiblesses. Interrogations sur le comportement de l'autre ou, au contraire, indifférence conduisent à des manifestations très diverses d'acceptation ou de rejet, d'amour ou de haine, de courage ou de lâcheté : des affinités se créent mais aussi des luttes aussi sourdes qu'intestines, lesquelles vont implacablement conduire à la chute. L'issue est alors inéluctable : le retour au néant originel et à la solitude par manque de sagesse et de discernement.

JM.G.

Partita-s / Erika Zueneli, Paris, Centre Wallonie-Bruxelles, Janvier 2006.

La Libre Belgique 27-10-2005

CULTURE

Danse - CRITIQUE

Mouvement et suspens

► Erika Zueneli crée

"Partita-s" au festival

Danse en vol de L'Il

► L'individu et le groupe, leurs échanges et leurs ruptures. Inventif et vif octobre.

L'être avec l'autre, le métisme urbain : ces questionnements habitent le travail d'Erika Zueneli et en particulier sa nouvelle pièce, éclose mercredi à L'Il. L'ensemble et ses parties - huit danseurs en l'occurrence : Emmanuelle Beauvois, Juan Benitez, Jean Fürst, Isabelle Piron, Olivier Renouf, Philippe Rouaire, Louise Vanneste, Erika Zueneli - bref, oui, le principe même de la danse à plus que deux, disons, se dit-on.

L'intime et le social

Sauf que la danseuse-chorégraphe réussit à nous surprendre, nous charmer, nous étonner, nous mener sur des voies bien moins convenues que celles auxquelles on se résignait presque. Tout en n'étudiant ni son sujet, ni les pistes de son explora-



■ Rigueur, générosité, fantaisie dans la nouvelle pièce de l'association l'Yeuse.

tion de l'intime et du social. "Une espèce de labyrinthe gestuel, qui peut prendre des formes et des rythmes différents, passant de l'articulation simple et harmonieuse à l'énerverment, et pour quoi pas jusqu'à la bagarre rangée ou même dérangée..." écrivait-elle, en préambule. Le résultat emprunte en effet tous ces chemins, digresse, progresse, fait de la masse un ensemble cohérent, bigarré, uni et truffé d'espaces à parcourir. Pour les danseurs, pour le pu-

blic. Car la pensée dans ces méandres circule en liberté.

Le regard aussi, au gré d'une structure rythmique de l'espace autant que des corps. Les séquences s'enchaînent, se superposent. Les danseurs dans l'action, l'immobilité ou le sursaut, affirment une présence résolue. La chorégraphie elle-même semblerait par moments s'inventer sous nos yeux, vive, coulée, parfois virulente, voire radicale, parfois minimale, intense et intérieure. On aura même droit,

sans complexe, à un passage d'authentique danse légère, qui claque des doigts et remue les fesses. Un ordre ludique en écho aux chaos qui évoquent si bien, si finement, ceux qui bousculent le quotidien.

Les premiers enchevêtrements, sur le plateau nu de L'Il, ont quelque chose de végétal, racines ou branches emmêlées en nœuds souples, improbables et très beaux - alors que s'installe l'univers sonore imaginé par Yves Mora. Il y a de l'animal aussi dans "Partita-s", du troupeau, de la meute, de l'essai, dont l'élément soudain isolé, blessé peut-être, cherche à regagner la confiance. Il y a de l'humain, ô combien, dans cette foule, indifférente parfois, attentive aussi, où fusent des gestes de tendresse, où perle l'humour, où éclatent des bulles de jeu.

Marie Baudet

► Bruxelles, L'Il, jusqu'au 29 octobre. Vendredi et samedi à 21h, en soirée composée avec "Addicted music" de Paulo Guerrero et "Etat de marche" de Laurence Viel et Jessa-Michel Agius - suivie, samedi à 23h, de la fête de clôture du festival.

► Entre-temps, à voir encore : à L'Il, "Parent-thèse", et à la Balamio "Nous sommes les robots" et "Matériaux divers".

► Tarif : de 7 à 9 €. Info : tél. 02.512.43.69, 069 www.lilad.be

Danse / « Partita-S » au théâtre Varia

L'animal humain au cœur de sa meute

DANSEUSE et chorégraphe, Erika Zueneli reprend sa première grande pièce de groupe.

Ils sont huit, hommes et femmes, formant un petit groupe compact qui marche au pas. Une petite foule, un ersatz d'humanité, une présence massive d'où émergent pourtant des individus. Ils courent, jouent, s'affrontent, se rassemblent, se repoussent. Ils occupent le plateau dans de larges mouvements circulaires qui semblent happer le spectateur et l'incluent dans leur ronde infernale.

Créé dans le cadre de Danse en Vol au théâtre de l'U, *Partita-S* d'Erika Zueneli est de retour pour cinq représentations au Théâtre Varia. « C'est une vraie reprise puisqu'il y a eu deux changements parmi les danseurs », explique la chorégraphe. Un travail délicat dans la mesure où ce spectacle s'appuie fortement sur la cohésion du groupe, les échanges entre chacun des membres. « Le titre fait référence aux partitions musicales mais en italien, la partita c'est aussi la partie de foot. Il y a cette idée d'une équipe qui joue pour atteindre un même but, que ce soit au foot ou dans un concerto. »

Un spectacle ludique

« Le groupe est quelque chose qui m'intéresse. Il est constitué d'individus, mais en même temps il forme un tout comme chez les animaux. On est des êtres humains, mais on fait partie du règne animal : on se suit les uns les autres, on se rassemble, on a des intuitions communes, des obsessions communes. »

« Ce qui est intéressant, c'est que le thème de la pièce, on le vit chaque soir puisque selon l'humour et la forme de chacun, le spectacle peut s'avérer tonique, lent, drôle, tragique. »

Si ces variations existent, le spectacle est bel et bien écrit, basé

sur des repères forts et longuement discutés par l'équipe. « J'ai choisi de travailler avec un mélange de danseurs et de non-danseurs. Des gens très différents les uns des autres. Cela me semblait plus riche, mais c'est aussi plus compliqué dans le travail. Si j'avais monté un tel spectacle avec un corps de ballet japonais, je n'aurais eu qu'à claquer des doigts pour que tout se mette en place. Ici, il fallait trouver une co-

hésion, mais le résultat me semble nettement plus intéressant. »

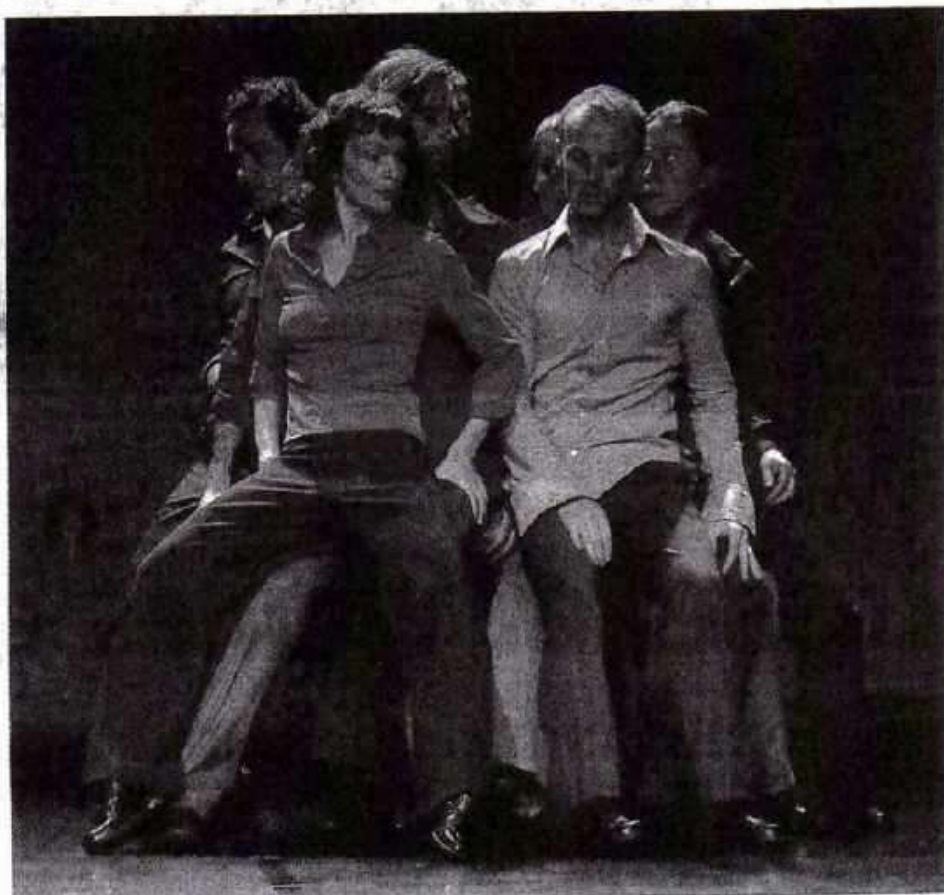
On ne peut qu'abonder dans son sens : si les vastes mouvements de groupes sont nombreux, les différents protagonistes ne se confondent jamais apportant chacun leur personnalité à l'ensemble. « C'est une histoire de groupe mais aussi d'individus. En même temps, je voulais éviter de tomber dans le trop narratif. C'est comme des gens dans le métro, un phénomène de foule. On voit des individus, mais toujours dans la masse. Même lorsqu'il y a un solo ou un duo, il n'y a pas d'histoire personnelle. On ne cherche pas à faire ressortir des personnages. »

Avec son côté hypnotique, la pièce fascine et entraîne le pu-

blic dans son sillage. D'autant que le propos ne manque ni d'humour ni d'énergie. « Le côté ludique est partie intégrante du spectacle. Il y a dès le départ un côté "jeu" dès qu'une équipe se met ensemble pour réaliser quelque chose en commun. Il y a notamment une séquence tout à fait aléatoire où personne ne sait ce que l'autre va faire. Quelques règles très précises ont été mises en place et à partir de celles-ci, chacun peut démarrer un jeu sur lequel les autres doivent embrayer. Le résultat est évidemment variable selon les soirs. » ■

JEAN-MARIE WYNANTS

Au théâtre Varia, les 8, 9, 12, 13 et 14 décembre. Infos et réservations : 02-640.82.58, www.varia.be.



TROUVER SA PLACE DANS LE GROUPE : pas toujours simple, dans la vie, comme le démontre dès l'enfance le jeu des chaises musicales. PHOTO ALICE PIEMME

SARÀ SARA _____

Biennale de Danse du Val-de-Marne

Sarà Sara

Un duo balancé de questions/
réponses entre deux corps.

Erika Zueneli s'attaque à ce qu'elle définit comme le mimétisme social, autre forme de rapport à l'autre qui circule comme une anguille sur la surface glissante de notre société. Soutenue en cela par la réflexion de Gérard Lépinos, elle évoque par l'intermédiaire de ses deux personnages l'effet de contamination, de résonance, d'appropriation. Le fait de ressembler est parfois à l'origine de la ressemblance et vice versa. Mais se ressembler n'est pas forcément se rassembler. Même si rassembler tient du besoin, il est dépendant de la notion d'« espace entre » et autres considérations. Erika Zueneli exploite ces états en présence. Les pouvoirs de l'image qu'on donne de son corps, de celle qu'on lui impose et de celle qu'on expose sont innombrables, d'autant qu'ils proviennent de diktats sociaux. Du geste à la pensée il n'y a qu'un pas d'où la gravité du phénomène déguisé sous une apparente pantomime à laquelle Erika Zueneli donne corps.

Copieuses

Les deux danseuses - la chorégraphe elle-même accompagnée d'Agnès Dufour - jouent le suivi, le face à face, la réflexion. Elle conjugue le jeu de l'autre à tous les temps du mouvement. Il y a toujours un écho du geste chez l'une ou sa semblable



Photo : Sébastien Laurent

**Erika Zueneli et Agnès Dufour,
deux Sara qui résonnent entre elles.**

dans un esprit formel. Beaucoup d'humour, de souffle et d'imperceptibles soubresauts confèrent à la pièce un élan fantaisiste qui nous touche. La cadence choisie nous emballa dans un mouvement lié même quand il reste suspendu à une éventuelle déviation. La mise en espace et le flegme contrôlé des danseuses, comme une aisance naturelle à parcourir l'espace, rendent la pièce facilement lisible, le sens immédiatement perceptible. Le public se trouve lui-même dans une sorte d'accord d'harmonisation, soumis lui aussi au rythme. La création musicale de Greg Barbedor ajoute sa note à l'impact insoupçonné de cette pièce.

Emerentienne Dubourg

**Sarà, sara, d'Erika Zueneli, les 15 et
16 avril à 20h30 à Gare au Théâtre,
13 rue Pierre Sépard, 94400 Vitry sur Seine.
Tél. 01 55 53 22 22.**

Connue comme danseuse au sein de la Cie Mossoux-Bonté, Erika Zueneli n'en est pas à sa première pièce. *De Frêles espérances*, un solo créé aux Brigittines, à *High Noon*, où la danse était confrontée au texte et à la peinture, l'interrogation du corps dansant dans son identité était toujours présente. Aujourd'hui, avec *Sarà Sara*, (littéralement: ce sera Sara), c'est le pouvoir de l'image sociale sur le corps, ce que la chorégraphe appelle la contamination socio-culturelle, ou le mimétisme qui sera abordé à travers un microcosme composé de deux danseuses. Pour l'auteur, Gérard Lepinois, qui a permis l'interaction entre écriture du geste et écriture du mot, c'est plus simplement la question concrète d'un corps dansant qui danse avec un autre... dont l'apparente recherche d'harmonie se révèle n'être qu'un combat. Sur scène, deux corps disponibles, réceptifs et réactifs à toutes les sollicitations extérieures: son, lumières, images... dont jailliront le non-dit et l'intime, invitent le regard à s'arrêter sur tel ou tel détail. *Sarà Sara* sera créé dans le cadre du Festival Danse à la Balsa au Théâtre Marni le 17 juin.

14 - Danse, Danse, Danse N° 45 octobre 2004

L'œil du critique

Danse unisson

L'écueil des soirées partagées est que l'un ou l'autre des chorégraphes n'éclipse son congénère. Pas de risque avec les Mouvements d'Automne que le théâtre de L'étoile du nord concocte avec soin sous l'égide de Christophe Martin. Si opposées soient-elles dans leurs écritures respectives, Erika Zueneli et Nathalie Pubellier ne se sont font aucun tort. Avec *Sarà Sara*, duo balancé de questions réponses, Erika Zueneli s'attaque à ce qu'elle définit comme le mimétisme social, autre forme de rapport à l'autre qui circule comme une anguille sur l'onde de notre société. Soutenue en cela par la réflexion de Gérard Lepinois, les deux danseuses jouent le suivi, le face à face, la réflexion. Beaucoup d'humour de souffle et d'imperceptibles soubresauts donnent à cette pièce un élan fantaisiste.



NOON

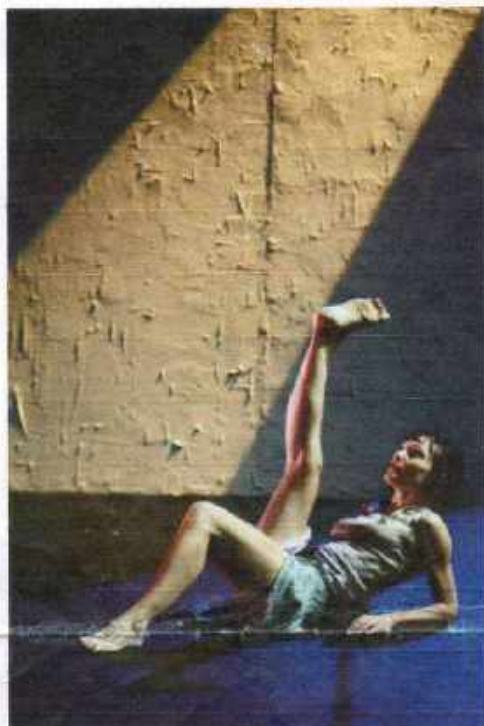
« Catherine Dreyfus: la Chimie pas amusante | Page d'accueil

samedi, 18 octobre 2008

[Déclarer un contenu illicite](#) | [Mentions légales de ce blog](#)

Erika Zueneli fait son beau cinema

Il y a tout à voir, et des milliers d'autres choses. En l'espace d'un clin d'œil ou dans la respiration d'une pose. Le corps sans relâche est traversé d'images et de souvenirs, personnels ou partagés. Mais justement, tout aussitôt se partage...



Comment? Par quels moyens? On admet et on renonce à expliquer ce qu'on ressent avec évidence. Cette qualité d'adaptation à l'univers visuel des autres, déjà à l'oeuvre dans *Noon*, sans jamais que le travail n'apparaisse ostensible. Une empathie extrême. Le fond peint vient discrètement rappeler qu'il s'agit là de représentation, et aussitôt s'impose une danse caméléon. **Erika Zueneli** dirige ou libère sa mémoire, et la notre dans le même temps. Evoque avec telle force et une telle économie qui n'est besoin de rien raconter. Etats animaux, marche à quatre pattes et drôles d'oiseaux, *réminiscences* juste entre-aperçues de propositions passées, danse exotiques et surannées, morceaux de quotidien, scènes de cinéma qui s'égrènent et se répètent de Métropolis à James Bond, avec un humour qui relance la pièce plus loin, là où on ne l'attend pas... Même fugitives, populaires ou non, les références invitent au lieu d'intimider. Pourquoi? C'est un autre mystère, la bobine touche à sa fin, le projecteur éclaire encore quelques instants à blanc, en un commentaire ironique sur cette entreprise de représentations et métamorphoses.

C'était *Daybreak* d' **Erika Zueneli**, assistée d'**Olivier Renouf**. Au **Théâtre de l'Etoile du Nord** avec Avis de turbulences. Jusqu'à samedi, avec *H2O*, et précédé de *Champs à Mains d'Oeuvres*

photo par Philippe Noisette avec l'aimable autorisation du Théâtre de l'Etoile du Nord



NOON

Guy Degeorges- septembre 2009

Enguisedeplatderésistance,ErikaZuenelidanse« Noon »,pourévoquerEdward Hopper. La ressemblance est saisissante, dès le premier tableau. Mais il faut bien que la danseuse danse ensuite, et tant mieux, car ce point de départ n'a sans doute été que prétexte pour développer, sur une partition de Denis Chouillet, des variations plus personnelles. Où il est question de confrontation au social, de frénésie, de spasmes et de tensions, de désirs et de frustrations, de troubles émotions. Après divers dérèglements, on conclut par un nouveau tableau immobile, tout naturellement.

LES CIEUX NE SONT PAS...





Où un livre du sous-sol, soliloque, induit mouvement et théâtralité.

Les Cieux ne sont pas...

■ D'«Une trop bruyante solitude», roman de Bohumil Hrabal, Erika Zueneli a tiré ce titre (prolongé ainsi: «... humains et un homme qui pense ne l'est pas davantage») ainsi que la substance d'une chorégraphie de deux présences: l'une permanence, l'autre changement, élément pensé, imaginaire. Créée et dansée avec Olivier Renouf, la pièce «repose sur une quête de l'homme qui cherche à s'élever au-dessus de son quotidien tout en accomplissant son labeur, dans un incessant va-et-vient, du présent au passé, des ténèbres vers l'illumination».

Bruxelles, les Brigittines, du 21 février au 2 mars. Tél. 02 506 43 00.

la librairie Belgique
2022/02

librairie belge - février 2002

SCÈNES

«LES CIEUX NE SONT PAS...»

Force et limite des extrêmes

■ Les Brigittines, tant d'espace en hauteur, peuvent se muer en cave. Magie de l'évocation par les lumières (Christian Welti) et le son (Thierry Rallet) du roman de Bohumil Hrabal «Une trop bruyante solitude», dont la compagnie L'Yeuse a tiré le thème de cette pièce chorégraphique et la phrase qui lui donne son titre - «Les cieux ne sont pas humains et un homme qui pense ne l'est pas davantage». Dans le roman, Hanta depuis trente-cinq ans trie l'avalanche de livres qui, destinés au pilon, dégringolent dans sa cave, à Prague. Certaines pages ou phrases ainsi sont arrachées à l'oubli, d'autres papiers s'empilent, qu'il enlumine de reproductions. Sur scène, d'abord deux corps rampants se disputent des feuilles éparses. Il est le maître du lieu, le résident, la permanence. Elle parfois s'efface, fugace, reparait, changée, comme la réponse pas toujours contrôlable aux convocations de l'esprit. Sur ces deux pôles, l'incessant va-et-vient du réel et de l'imaginaire, se tissera de bout en bout «Les Cieux ne sont pas...». Erika Zueneli, chorégraphe et danseuse, et Olivier Renouf, danseur et scénographe, tiennent ces rôles distincts qui parfois se rencontrent, pour un pas de deux qui devient ronde, de manège ou de cirque, pour une mêlée qui tient du rapport de force, pour une esquisse amoureuse, une douceur détachée. En solo, il incarne tantôt un animal rampant, aveugle, tantôt un être mécanisé - musique à l'appui. Elle se dévoile pantin statique et pourtant entièrement mouvant, comme une fragilité combattue, un tremblement transcendé, ou femme haute en couleurs, dont la pantomime glisse, le rejoignant, vers une polka bondissante. Les ballots de papier, amoncelés, finiront en mur: constellé des tournesols de Van Gogh, obstacle mais ouverture. Voilà qui résume la démarche ici engagée. Intimement lié à sa base littéraire, réaliste et symboliste, le spectacle transpose à l'univers scénique les marges explorées par Hrabal. C'est sa force et sa limite. Car entre l'illustration fuyante et la réinterprétation souhaitée la différence est mince et le glissement risqué. Tendue comme son modèle entre ténèbres et lumière, entre pulsion de mort et force vive, «Les Cieux ne sont pas...» caresse les extrêmes. N'évite pas toujours les images usées (c'est aussi son sujet) mais réussit à faire passer de beaux flux d'énergie. (M.Ba.)

Bruxelles, les Brigittines, jusqu'au 2 mars (relâche dimanche, lundi, mardi). Tél. 02 506 43 00.

la librairie Belgique
13/24/02/02

La chronique du mardi 26 février 2002

Les Cieux ne sont pas...

Le texte de Bohumil Hrabal 'Une trop bruyante solitude' a trouvé, grâce à la sensibilité d'Erika Zueneli, une libre interprétation qui allie – tout comme le texte – profondeur et finesse. 'Les Cieux ne sont pas...' raconte, par la danse, l'histoire d'Hanta. Depuis trente-cinq ans, dans une cave pragoise, l'homme assemble du vieux papier sauvant de la mort les écrits précieux d'Erasmus, d'Hölderlin, de Kant... Dans la solitude du sous-sol, les livres se conjuguent avec une vie faite de fantasmes et d'imaginaire. La chorégraphe a choisi de souligner l'axe poétique traitant la mort comme une dissolution nécessaire et l'amour comme un état de contemplation. Duo en scène – Erika Zueneli et Olivier Renouf – anime, dans la Chapelle des Brigittines, ce texte majeur du patrimoine tchèque. Rupture de rythme, chassé-croisé entre un homme et son égérie, incessant va-et-vient entre les ténèbres et une recherche d'illumination, les corps des danseurs s'éveillent dans une attachante naïveté. Avec un décor épuré, une bande son stupéfiante ponctuée de silences qui prennent leur pleine puissance expressive, un éclairage intimiste, théâtre, danse, arts plastiques et littérature fusionnent dans un beau moment d'émotion. Si parfois certains moments transpirent encore d'un trop plein de jeunesse, d'un manque de 'rondeur', la fraîcheur du spectacle l'emporte largement. 'Par les livres et des livres, j'ai appris que les cieux ne sont pas humains et qu'un homme qui pense ne l'est pas davantage (...)' Un livre et une scène s'offre à vous pour en penser ce que vous voulez.



C.P.

Les 27 et 28 février et 1^{er} et 2 mars, 'Le Cieux ne sont pas...' à la chapelle des Brigittines. Petite rue des Brigittines à 1000 Bruxelles. Réservation du lundi au vendredi de 10 à 18h00 au 02.506.43.00

Traverses : belle lumière de deux êtres pour qui « Les Cieux ne sont pas »

■ Près de 100 spectateurs pour l'ouverture de la Semaine chorégraphique.

Un noir total peuplé d'effleurements, de pas et de souffles. Pendant quelques minutes, dans un silence à couper au couteau, c'est ainsi que s'ouvre la nouvelle édition de la Semaine chorégraphique du CCN. Puis, sur le plateau, dans une lumière entre chien et loup, à peine discernables, deux êtres se livrent à de fuyantes empoignades. À peine se découpent-ils sur le sol zébré d'ombres... Comme si la lal-tance d'une lumière lunaire, passant par une fenêtre, projetait sur le sol, les ombres de jalousies...

Ainsi, Erika Zenueli, chorégraphe, et Olivier Renouf, son partenaire, ouvrent-ils ce prenant bal. Les cieux ne sont pas, pièce inspirée d'Une trop bruyante solitude, de Bohumil Hrabal.



HIER SOIR, STUDIO JEAN-BABILÉE. Erika Zenueli et Olivier Renouf, si beaux de vérité. (Photo : Alain Ruter.)

Cinquante minutes durant, dans une alternance de crispation et de lenteur, ce qui permet à cette création de faire œuvre, se trouvent évoquées solitude et espérance, détresse

fugitivement abyssale et liesse puissante. Splendides de lumière, au cœur de ces ténèbres, sont les danses à la fleur, manège d'amoureux, ouvriers d'espérance, sur une musique

de Thierry Ralet.

Jean-Dominique Burtin.

> Ce soir, 20 h 30, Centre chorégraphique, rue du Bourdon Blanc. 1et. 02.38.62.41.00.

CONTACTS

Direction artistique

Erika Zueneli

erikazueneli@gmail.com

www.erikazueneli.com

Chargée de diffusion et développement

Marie Wiame

tantamati.asbl@gmail.com

+32 499913968

Production - administration

Des Organismes vivants

Annabelle Ozon

annabelle.ozon@desorganismesvivants.org

Des Organismes vivants est une fédération de compagnies de théâtre, de danse contemporaine et d'art numérique. Elle se co-construit au fil du temps dans l'échange entre avec les artistes qui la constituent et l'équipe qui les accompagne dans leur administration, production et diffusion. Dans une démarche de mutualisation et de solidarité en perpétuelle évolution, des Organismes vivants s'adapte aux enjeux du secteur des arts vivants pour permettre le déploiement de chaque projet artistique.